PARIS

A LA FIN

DU XVIIIe SIECLE.

PARIS

A LA FIN

DU XVIIIe SIÈCLE,

OU

ESQUISSE HISTORIQUE ET MORALE
des Monumens et des Ruines de cette Capitale;
de l'Etat des Sciences, des Arts et de l'Industrie
à cette époque, ainsi que des Mœurs et des
Ridicules de ses Habitans.

PAR J. B. PUJOULX.

A PARIS,

Chez BRIGITE MATHÉ, Libraire, Palais du Tribunat,
sous les Colonnades du Passage Radziwill.

AN IX. — 1801.

PARIS
A LA FIN
DU XVIII.e SIÈCLE.

CHAPITRE PREMIER.

Plan de l'Ouvrage.

On a beaucoup écrit sur Paris, à différentes époques ; mais aucune n'a été aussi favorable pour l'observateur, que celle où j'ose esquisser l'état de cette capitale et les mœurs de ses habitans. Tout est neuf, et tout pourrait être piquant sous la plume d'un bon écrivain.

Les ouvrages qui ont paru depuis douze ans sur cette grande cité peuvent se partager en deux classes bien distinctes. Les uns, purement descriptifs, sont des espèces d'itinéraires, extraits des anciennes Descriptions de Paris, ou des Essais de Saint-Foix ; le plus important, parmi les autres, renferme principalement un tableau historique

des événemens qui se sont passés dans cette ville durant le cours de la révolution. Mon ouvrage était presque terminé lorsque ce dernier parut, et mon plan n'étant pas le même que celui de l'auteur du *Nouveau Paris*, j'achevai mon esquisse. [1]

Le Nouveau Paris est l'ouvrage d'un historien politique qui a joué un rôle dans la révolution; l'esquisse que j'offre est le recueil de quelques observations faites par un homme de lettres, qui a su conserver une sorte d'indépendance durant cette longue période, où tous les excès, toutes les erreurs, tous les crimes ont dégradé l'humanité, en même temps que tous les genres d'héroïsme l'élevaient au-dessus d'elle-même. Né sans ambition, et plus d'une fois sollicité d'entrer dans ce fragile vaisseau par des hommes qui étaient près du gouvernail, j'ai préféré la médiocrité à des portions de pouvoir dont l'ivresse générale m'eût peut-être fait abuser comme tant d'autres. J'ai tout vu de mon donjon,

---

[1] J'ai lu quelques chapitres détachés de mon ouvrage à deux séances littéraires du Lycée Républicain. Le chapitre qui a pour titre le *Secret de la Comédie* y a été lu dès le 25 floréal de l'an 7.

tour-à-tour gémissant ou espérant, donnant des consolations à ceux de mes amis qui, plus courageux ou moins prudens, descendaient dans l'arène, et revenaient bientôt également froissés d'une course où chacun d'eux tendait vers un but différent. Etonnés de se rencontrer près de moi au point de repos, ils s'écriaient quelquefois dans des instans de calme : « Vous êtes aussi avancé que nous. » — « Peut-être davantage, leur disais-je; car, tandis que vous pensiez n'obéir qu'à votre propre impulsion, je voyais les fils divers qui vous faisaient mouvoir, et c'est tout au plus si chacun de vous voit maintenant celui qui l'a dirigé.... » Ils souriaient, paraissaient persuadés, et n'étaient pas toujours convertis.

Parmi les observations qu'un spectacle si long, si déchirant et si varié, fait naître, il en est une dont je suis pénétré, et que j'oserai émettre comme une vérité : c'est qu'il n'existe pas un écrivain assez impartial, ou, ce qui est la même chose, assez impassible pour écrire une histoire de la révolution, et que d'ici à vingt ou trente ans nous n'aurons que des matériaux épars, des dissertations politiques, et non un bon

essai historique. Parcourez les mille et un journaux et les dix mille brochures qui ont paru depuis douze ans, si vous en avez le courage, qu'en recueillerez-vous ? Rien, ou presque rien. A peine démêlerez-vous quelques-uns des fils dont j'ai parlé plus haut ; mais ceux qui les tenaient et dirigeaient les machines, qui sont-ils ? Peu de personnes le savent. Que d'acteurs qui, dans cette grande tragédie, croient peut-être encore avoir joué les premiers rôles, et qui n'étaient véritablement chargés que des confidens ! On nous montre de grandes marionnettes, au lieu de nommer les véritables moteurs ; et quand on nous les nommerait, saurions-nous quels étaient leurs plans ? et quand nous verrions leurs plans, découvririons-nous quels étaient leurs moyens ? Les acteurs principaux savent que rien n'est plus mesquin que le derrière du rideau ; aussi ne souffrent-ils que très-peu de monde dans les coulisses.

Au moment où je termine cet ouvrage [1],

---

[1] Cet ouvrage a été fini en vendémiaire de l'an 8, époque où se préparait un changement dans le système politique de la France ; je me suis fait un devoir de n'y rien changer. Ainsi c'est Paris tel que je l'ai

ce qu'il y a de plus clair pour les spectateurs, c'est le point d'où ils sont partis et celui où ils viennent d'arriver; mais, selon leur louable habitude, les grands enfans n'ayant pas pu comprendre le passé, veulent déjà prédire l'avenir.

L'avenir! bonnes gens, je le livre à vos spéculations en attendant que vous sachiez juger le présent.

J'ai pensé que ces réflexions feraient mieux pressentir le plan de l'ouvrage qu'une longue exposition. On sent qu'il sera moins méthodique que varié : ainsi donc je serai, dans ce coup-d'œil rapide, peintre et historien, quelquefois critique, toujours moral, mais jamais politique.

---

observé à cette époque que j'ai voulu peindre, sans m'embarrasser de ce qui devait suivre.

Au moment où l'on imprimera mon livre, Paris aura éprouvé peut-être quelques changemens dans ses institutions, et sur-tout dans ses modes; mais, qu'importe? plus ces changemens seront considérables, plus il sera curieux de comparer. C'est donc, pour partir d'un point fixe, l'état de Paris au 1.er brumaire an 8 que j'ai esquissé; et cette époque est également favorable à ceux qui veulent que l'an 1800 appartienne au dix-neuvième siècle, et à ceux qui prétendent avec raison qu'il complète le dix-huitième.

Quoi ! vont s'écrier mes lecteurs, écrire sur les mœurs, les usages, les ridicules des Parisiens ; sur les monumens et les ruines de Paris, et ne pas parler politique ! c'est impossible. — Je répondrai, c'était difficile : mais j'ai tenu tellement à cette idée, j'ai cru que l'intérêt de mon ouvrage était si intimement lié à cette détermination, j'étais si persuadé qu'en l'abandonnant je me jetterais dans la route commune, que j'ai repoussé sans pitié tout ce qui m'en pouvait écarter. D'ailleurs, parce que mon intention, ma volonté seraient d'être impartial, cela suffirait-il pour que je le fusse ? Quel est l'homme qui, après dix ans de révolution, peut s'isoler de toute affection particulière ? quel est celui qui n'a pas versé quelques larmes sur un père, une épouse, un ami ? quel est l'écrivain qui, en retraçant un fait placé à l'une des époques qui lui rappelle une perte douloureuse, peut se promettre une impassibilité.... je dirais presque coupable ? quel est celui qui peut garantir qu'un sentiment, un souvenir, n'affaibliront pas, malgré lui, la force d'un principe ?

Faut-il le répéter ? j'ai vu de très-près des hommes qui ont joué ce qu'on appelle

des rôles marquans ; ils se flattaient de prédire l'avenir, et ils n'ont jamais prévu ce qui a suivi l'instant où ils parlaient. A les entendre, ils devaient maîtriser les événemens ; et les événemens, les circonstances, ce que nous appelons tous le hasard, qui n'est cependant qu'une suite de ce qui a été, le hasard, cette dénomination si vague d'un être si puissant, le hasard impérieux les a tous entraînés.

Avez-vous parcouru le petit nombre de ce qu'on appelait de bons ouvrages politiques ? eh bien ! tous leurs auteurs se sont à-peu-près trompés ; et observez que je ne parle pas ici de ces écrivains - girouettes qui, ne mettant jamais la main à la plume sans avoir regardé de quel côté vient le vent, soufflent alternativement le froid et et le chaud. Non, je ne veux parler que des écrivains de bonne foi dont la réputation est faite : ceux-ci ont erré comme les autres, et cela n'est pas étonnant ; l'économie politique est une science absolument neuve en France.

Et je me croirais plus infaillible ! non. Qu'il écrive celui qui n'est pas dans la persuasion intime où je suis qu'il n'y a pas dix hommes en France qui aient des

idées grandes et saines en politique ! qu'il écrive ! mais si c'est sur le présent qu'il raisonne, demain peut-être il ne sera pas lu. Après cette déclaration franche, que pourrais-je ajouter ?

Mais, diront quelques prétendus esprits forts, en s'interdisant ce point de vue, en défendant à l'imagination d'approcher d'objets si importans, ne risque-t-on pas d'affaiblir l'intérêt d'un ouvrage ? — Je ne le pense pas. On me lira avec moins de défiance, et je pourrai du moins être lu de tout le monde : d'ailleurs, je croirais compromettre la politique proprement dite en lui donnant place dans un ouvrage de marqueterie, dont on ne pourra apprécier le dessin que lorsqu'on en aura saisi l'ensemble. Hommes superficiels, vous croyez donc qu'il n'y a de la politique que dans les livres qui se parent de ce mot ! Sachez, bonnes gens, qu'il y en a plus dans douze fables de La Fontaine que dans les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des écrits publiés depuis onze ans.

Et les mœurs ! ces bras du lévier avec lequel on meut les corps sociaux ; les mœurs, ne sont-elles pas du domaine de tous les écrivains ? Oui, sans doute ; et je plains

celui qui prend la plume sans avoir, dans l'ouvrage le plus futile en apparence, un but d'utilité. Pour moi, qui ne crois point qu'il soit de l'essence de la morale d'être toujours triste et sévère, moi qui, dans une autre carrière, ai prouvé que je sentais les obligations du véritable homme de lettres, j'oserai appliquer à cette esquisse un vers tiré d'un de mes ouvrages dramatiques, et qui a servi d'épigraphe à plusieurs autres ; il renferme une vérité dont j'ai toujours été pénétré, et que le devoir eût empreinte dans ma pensée si le sentiment ne l'avait gravée dans mon cœur :

Qui fait chérir les mœurs, fait chérir la patrie.

CHAPITRE II.

Les Tuileries.

Si le tuilier, qui, au commencement du 16.me siècle, façonnait des briques dans l'emplacement qu'occupe aujourd'hui ce palais, pouvait secouer la poussière du tombeau et revenir quelques instans à la vie, il serait bien surpris de voir au-devant du lieu où était sa chétive habitation et son

four à tuile, le plus beau jardin de l'Europe.

Et qu'on ne dise pas que cette épithète est outrée. J'ai consulté des étrangers, des voyageurs, et ils m'ont assuré qu'aucune ville connue n'offrait une promenade aussi belle, aussi majestueuse.

Des gens qui réservent leur admiration pour ce qui n'existe pas, ont proposé de changer le parterre en de vastes tapis de verdure ouverts à tous les promeneurs ; c'est comme s'ils proposaient de transformer ces beaux compartimens, qui flattent la vue et l'odorat, en un sol aride et blanchâtre : car, qui ne sait que si tout le monde avait le droit de courir et de s'asseoir sur ces tapis, l'herbe serait bientôt desséchée et couverte par la boue ou la poussière des pieds? Ainsi le plaisir de quelques indiscrets détruirait le plaisir de tous. On a fait l'épreuve de ce que j'avance dans ce gazon ouvert qui était placé entre le bois et la terrasse des Feuillans, et que l'on a changé en une belle allée d'orangers.

Vous aimez, dites-vous, à voir folâtrer la jeunesse sur la verdure?... Eh bien ! allez aux Champs-Elysées.

J'aime aussi les jardins que les Anglais

ont imités des Chinois, et auxquels ils ont donné leur nom; mais faut-il tout sacrifier à ce genre ?

Le jardin des Tuileries est très-bien tel qu'il est. La perspective qui s'offre à la principale entrée du château est admirable, et serait détruite si l'on en changeait le dessin ; car les lignes droites ne peuvent trouver place dans un bosquet à l'anglaise : d'ailleurs, l'espace pour un jardin de ce genre est beaucoup trop petit. Le véritable jardin chinois, tel que les Anglais l'ont imité de cet ancien peuple, exige un terain dont l'étendue ne soit bornée que par des fabriques pittoresques [1], des rochers sourcilleux, ou l'immensité de l'horison.

Habitans de la France, voulez-vous de beaux jardins anglais? parcourez les bords de la Seine jusqu'à dix lieues de Paris, les rives de la Loire dans les environs de Blois et de Tours, les bords de la Garonne entre Agens et Toulouse. En voulez-vous de plus beaux encore? traversez ces plaines où coule l'*Adour* et que bordent les Hautes-Pyrénées ; entrez dans la vallée de *Campan* :

---

[1] En terme de peinture, on désigne par le mot *fabrique* toute espèce de maison, chaumière, etc.

voilà, voilà les plus beaux jardins *anglais* de l'Europe.... Mais revenons à Paris, et rentrons aux Tuileries.

Ce jardin s'embellit chaque jour; le nombre des statues qui le décorent est doublé depuis deux ans, et elles sont généralement d'un bon choix : mais peut-être eût-on pu, sans diminuer les jouissances des artistes et des amis des arts, remplir le vœu de quelques personnes qui desireraient qu'on changeât celles qui sont entièrement nues.

Je ne discuterai pas jusqu'à quel point cet avis est raisonnable. J'ai vu des femmes-peintres dessiner d'après le nu, et ces femmes étaient modestes et vertueuses; j'en ai vu d'autres baisser leur voile en passant devant une copie de l'Apollon du Belvédère, et ne pas détourner assez la tête pour ne point appercevoir, dans les beaux jours d'été, les baigneurs que la police souffre sur les quais, et dont la plupart n'ont pas même un léger caleçon.

Quoi qu'il en soit, la voix des mères de famille, qui conduisent leurs jeunes filles aux Tuileries, doit être écoutée, sur-tout lorsque le nombre des statues nues est peu considérable, et qu'il est facile de les rem-

placer par d'autres aussi célèbres dans les arts. Cette Vestale, qui est à l'entrée du bois près du grand bassin, et qu'on appelle vulgairement le Silence, est plus couverte, plus drapée que les autres, et n'en est pas moins une des plus belles du jardin; enfin, il est des scrupules qu'il faut respecter, même lorsqu'on n'en sent pas toute la justesse.

Dans le nombre des projets qu'on a conçus pour l'embellissement de Paris, le plus facile et le moins coûteux à exécuter est ce *percé* qui, en donnant une nouvelle entrée aux Tuileries, lui offrirait un nouveau point de vue[1] : c'est celui qui, du jardin, irait aboutir à la rue Saint-Honoré, en traversant le terrain des Feuillans et s'alignant à la place Vendôme, de manière que l'on pût voir la façade du bâtiment des Capucines; sauf, par la suite, à pousser, si on le desirait, cet alignement jusqu'au boulevard, en exigeant des acquéreurs des

---

[1] Je dis que ce projet est le moins coûteux, j'aurais dû dire le plus lucratif; car si cette rue s'exécutait, les terrains inoccupés qui l'avoisinent acquerraient une grande valeur, puisqu'ils sont dans un des plus beaux quartiers de Paris.

terrains que les côtés de ces rues fussent uniformes et bâtis sur un plan arrêté à l'avance.

CHAPITRE III.

Artistes, Peintres d'Enseignes.

Pourquoi beaucoup d'enseignes valent-elles nos tableaux de cabinet ? Parce que nos tableaux de cabinet ne se paient pas plus cher que nos enseignes.

Si vous conseillez à un peintre qui meurt de faim de faire quelque tableau de fantaisie, en attendant un amateur qui l'achète, il vous répondra qu'on ne vit pas d'espérance. Si vous lui commandez une enseigne, fût-ce une *Rose-Rouge*, ou un *Lion-d'Or*, il la fera sans difficulté, car il faut vivre ; et, dans le fond, même en consultant son amour-propre, quel déshonneur y a-t-il à faire une enseigne ?

Je connais à Paris dix enseignes de marchands, qui prouvent plus de talent que les tableaux de tels et tels peintres de la ci-devant académie.

Si j'étais bon peintre, et que je fusse sans

ouvrage comme tant d'autres, je me chargerais volontiers de faire une enseigne qui laisserait un peu de latitude à mon génie, pourvu qu'elle fût destinée à un marchand établi dans un quartier populeux. Hé! qui sait si cela ne me procurerait pas des tableaux ?

Une belle enseigne, placée rue Vivienne, arrêtera plus de monde, dans l'espace de quatre ans, que tel beau tableau de *Raphaël* n'a fixé de regards depuis plus de deux siècles et demi qu'il est fait.

Peintres, qui visez à l'exposition publique, ne dédaignez pas les enseignes. Vous me direz que le grand air, le soleil influent sur les couleurs, que l'humidité pourrit la toile; je le sais. Mais je vous ai prouvé qu'un tableau vit plus en un an, *en plein vent*, qu'en un demi-siècle dans un cabinet d'amateurs : d'ailleurs, le dessin, la composition subsistent long-temps, et un grand peintre m'a dit que c'est par la composition et le dessin que l'on vit dans votre art, bien plus que par le coloris.

Si les marchands des beaux quartiers de Paris dépensaient pour leurs enseignes le quart de ce que leur coûte la décoration extérieure de leurs boutiques, il y a des

rues qui se transformeraient en d'agréables galeries de peinture.

C'est un rêve ! quelque jour peut-être il se réalisera : pourquoi pas ? Cela ne serait pas plus étonnant que d'entendre succéder, aux voix glapissantes et aux instrumens à scie de nos chanteurs des rues, les sérénades mélodieuses qui réjouissent les Italiens sur les places de leurs cités.

CHAPITRE IV.

Meubles, Tapisseries, Décoration intérieure des Appartemens.

Artistes, je connais votre détresse, je vous plains, et je n'ai pas besoin de l'affirmer ; car vous savez que l'on compatit aux maux que l'on éprouve plus encore qu'à ceux qu'on éprouva : cependant voulez-vous que je dise, comme observateur impartial, ce qui est résulté de vos malheurs particuliers ? un bien inapperçu par quelques-uns, mais qui est apprécié par les amis des arts.

Les meubles, la décoration intérieure des appartemens ; nos tapisseries, nos dra-

peries, tout cela porte maintenant l'empreinte du goût, et c'est à vos malheurs que nous devons cet heureux changement.

Si vos chevalets eussent été garnis de tableaux aussitôt payés qu'achevés; si l'amateur vous eût occupés dans vos ateliers, vous n'eussiez pas descendu dans le magasin du tapissier, pour diriger ses coupes et l'emploi de ses étoffes; dans la fabrique du marchand de papiers peints, pour tracer ses dessins; dans la boutique du menuisier en meubles, pour lui vendre des croquis de formes antiques; le lit grec n'eût pas chassé le lit à la polonaise; les palmettes, les dessins étrusques n'eussent pas couvert nos papiers chinois et bigarrés; nos rideaux à bordure de Perse n'eussent pas cédé la place à ces draperies légères, qui nous retracent le goût simple et pur des peuples de l'Attique.

Artistes, sans vos malheurs, nous serions plus petits dans beaucoup de choses; nous n'aurions pas sans cesse sous les yeux ces formes qui, en habituant insensiblement nos regards aux objets que vous avez toujours considérés comme des modèles, finiront par nous rendre dignes de vous apprécier. En généralisant des connaissances

jusqu'ici bornées à une seule classe, vous popularisez les arts ; en vous formant de nouveaux juges, vous vous préparez de nouveaux admirateurs.

Voulez-vous envisager l'effet de votre misère sous un autre point de vue plus consolant encore ? Songez qu'en faisant naître de nouveaux desirs, une nouvelle manière de voir ; en faisant une révolution enfin dans la décoration intérieure de nos appartemens, vous avez procuré à vingt mille ouvriers du travail qu'ils n'eussent jamais eu si l'on se fût contenté d'user les meubles faits et les papiers collés.

Il n'y a de petits objets que pour les petits esprits. Les sciences physiques ne sont vraiment grandes que depuis que, descendues de leurs folles spéculations, elles ont su, à l'aide de l'observation et de l'expérience, porter la lumière dans l'atelier de l'artisan pour diriger plus sûrement ses travaux. Je respecte le chimiste qui cherche à garantir le vidangeur des cruels effets du gaz mortifère dans lequel il travaille, et j'ai ri de cet alchimiste qui cherchait de l'or dans les matières que l'autre méprise. (Voyez le chapitre intitulé : *Progrès des Sciences.*)

Les alchimistes cherchaient la pierre philosophale, les chimistes l'ont trouvée. Connaître les composans de toutes les substances, décomposer ce que les anciens appelaient des élémens, observer les causes afin de mieux diriger les effets, porter la science de l'analyse dans les arts les plus relevés comme dans les plus usuels, et éclairer sur-tout les plus utiles; voilà la véritable pierre philosophale. Vivifier, centupler nos connaissances industrielles, n'est-ce pas changer toutes les substances, tous les métaux en or?

Voilà ce que les savans ont fait, ce qu'ils font chaque jour. Les artistes doivent tendre au même but. Que ces formes, qu'un sentiment exquis leur dit être des types du vrai beau, deviennent des modèles dans tous nos ateliers, dans toutes nos fabriques. Nos colifichets ont levé long-temps des tributs dans les cours de l'Europe, et même chez des peuples éloignés : à la paix, rendons ces mêmes nations tributaires de notre goût mieux dirigé.

Je le répète : rien n'est vil que pour les petits esprits. Artistes, rappelez-vous que c'est aux poteries communes, aux vases de cuisine et de table des Etrusques, que

nous devons la connaissance de ces formes que nous admirons, et que nous sommes fiers aujourd'hui de pouvoir reproduire. Un jour peut-être Paris et les grandes cités de la terre disparaîtront par suite des bouleversemens physiques ou politiques qui se succèdent dans les siècles; faites que les vases parisiens, que l'on trouvera sous ses décombres, se fassent remarquer avec cet intérêt qu'excite aujourd'hui le pot-à-l'eau du modeste habitant d'Etrurie.

CHAPITRE V.

Les Lombards.

Il y a maintenant à Paris un très-grand nombre de maisons de prêts sur nantissement. Les 9, 19 et 29 de chaque mois, les marchands y portent des objets en dépôt, afin d'avoir de quoi faire leurs paiemens : ce sont là les grands jours de prêts.

Les 15 et 29, les détaillans, les femmes des halles, les commissionnaires, les petites fruitières, les filles publiques y déposent de petits articles, quelques hardes, un peu de linge, afin de pouvoir faire

une mise à la loterie qui se tire le lendemain.

La loterie tirée, la courtisane s'écrie : Je n'ai manqué l'ambe que de deux numéros! Son linge se vend au Lombard à la fin du mois, et elle se trouve ainsi avoir joué à la loterie son avant-dernier jupon.

Un prêteur sur gage m'a avoué qu'il avait prêté, en douze ou quinze fois différentes, 6 francs sur un mouchoir qui ne valait pas quinze sous.

Il y a telle fille publique qui envoie, en se couchant, sa robe au Lombard voisin pour avoir à souper, et qui ne se lève que lorsqu'elle a de quoi en acheter une autre. Ces détails vrais font horreur ; ce n'est pas ma faute : pourquoi y a-t-il des Lombards et des filles publiques ?

CHAPITRE VI.

A un sou la Science.

JAMAIS la science et la littérature n'ont été à si bon marché ; cependant la classe pauvre lit beaucoup, depuis que la classe riche ne veut ou ne peut pas lire.

« A un sou la pièce ! à deux sous la pièce ! » voilà le cri le plus répété sur le boulevard Montmartre et le quai du Louvre : mais que croyez-vous que le marchand annonce ? des petits gâteaux ! Non, des livres !

Voyez ce tas poudreux, c'est le fretin de la bibliothèque d'un rentier ; il n'a pas vendu cette charretée de livres, en bloc, plus de deux liards le volume.

Parcourez avec moi les titres des volumes : quelle bigarrure ! Voici un Livre d'Eglise à côté des Contes de La Fontaine ; ici les Œuvres de Nicole sous un pamphlet de Voltaire ; plus loin, un Panégyrique de saint Louis avec la même reliure que les Révolutions de Paris.

Mais ce qui foisonne ici, ce qui fait le fonds du bouquiniste, ce sont les mémoires particuliers de France. Lisons : « Mémoires militaires de l'abbé Millot,... « Mémoires de La Vieuville,... Mémoires « de Feuquières,.... Mémoires d'état de « Villeroi,.... Mémoires du cardinal de « Richelieu, etc. etc. etc. à un sou, à un « sou le volume ; Mémoires de Sully à deux « sous.... » — Oh ! ceux-ci je les emporte.

Appaisez - vous, ombres indignées. Si

vos noms ne font plus la fortune du libraire, s'ils le ruinent même, sachez que, depuis plus de six mois, tous les épiciers, les fruitiers et autres marchands de mon quartier n'enveloppent les marchandises qu'ils vendent en détail que dans des feuilles entières de la collection complète des Lettres de Voltaire, beau caractère, beau papier. Ce que je dis là est positif. Oui, je n'ai lu cette collection que parce que j'aime le fromage de Gruyères et les cerises.

Si la bibliothèque du duc de la Vallière, qui fut vendue près d'un million il y a environ quinze ans, était mise en vente aujourd'hui, on n'en retirerait pas cinquante mille francs; et telle partie de livres de cette bibliothèque, qui seule s'est vendue cette dernière somme dans le temps, viendrait grossir le tas à un sou, à deux sous la pièce.

Cependant, soyons vrais; quelques livres élémentaires, les dictionnaires, les traités de géographie, les voyages, se vendent encore, mais au rabais.

Et les romans! est-ce donc au rabais qu'on les vend?... Les ROMANS au rabais! quel blasphême! les romans!... Ce genre mérite à lui seul un chapitre.

CHAPITRE VII.

Les Romans.

Voyez-vous cette femme qui a de la dignité dans le maintien, de la noblesse dans les traits, de la sensibilité dans la physionomie, et l'empreinte du malheur sur toute sa personne? elle était riche autrefois. Son époux est loin d'elle; elle a perdu son enfant, sa fortune; elle vient de pleurer. Oui, ses yeux sont rouges, et je vois le sillon humide que ses larmes ont tracé sur ses joues.... Ah! ses malheurs, sans doute, ne peuvent s'effacer de sa mémoire.... — Ce n'est point cela. Elle vient de lire. — Quoi donc? — Un roman.

Et cette grosse dame qui se promène un peu plus loin, et qu'un domestique suit à quelques pas en ricanant dans son chapeau? celle-ci fait opposition :

« Son teint, bruni par le soleil,
N'est, il est vrai, ni piquant ni vermeil.... »

mais je crois qu'elle cherche aussi à pleurer. J'aime sa tournure; elle ne porte pas sa robe, elle la traîne. On dit qu'elle a des

manières gênées ; moi, je trouve qu'elle se met tout-à-fait à son aise. Elle va s'asseoir ; voyez quelle rondeur ! elle étale ses jambes et ses bras sans façon. La lecture l'occupe, elle ne voit plus rien, n'entend plus rien ; elle se croit dans son boudoir, car vous saurez que la grosse dame a un boudoir. Entendez-vous ce soupir ? c'est comme celui d'un animal ruminant. Mais elle en est toujours à la même page. Elle relit, sans doute ? — Non. — Que tient-elle enfin ? — Elle tient et épelle un roman.

Et cette jeune personne qui se promène avec sa bonne dans l'autre allée, et qui dévore une brochure ? cette jeune personne n'a pas quinze ans..... Quel feu dans ses yeux ! comme son teint est animé ! comme sa respiration est vive, précipitée ! son sein à peine formé indique, par son mouvement alternatif, tous les battemens de son cœur. La bonne lit aussi ; mais que lisent-elles ? — Un roman.... Hé ! quel roman !

L'homme de loi sans cliens, l'actrice sans rôles, le célibataire sans emploi, le courtisan disgracié, l'épouse honnête et sensible, la courtisane luxurieuse et

éhontée, le rentier sur son grabat, la fausse dévote en cachette, le marchand isolé dans sa boutique, la fermière des environs lorsque son mari est dans les champs, la cuisinière en écumant son pot, et le décrotteur au blanc d'œuf en attendant pratique, tous lisent ou anonnent des romans.

Les uns les choyent et les décorent de la reliure à dentelle d'or; les autres les échangent par économie; ceux-ci les lisent à l'année, au mois; ceux-là au volume; et les pauvres les dévorent quand ils ont traîné dans les antichambres, dans les boutiques, et que leurs couvertures grasses, leurs feuillets roulés les ont rabaissés à leur portée.

D'abord c'était une fureur, ensuite cela devint un goût; maintenant ce n'est presque plus qu'une manie.

Il y a un an, il en paraissait plus qu'on ne pouvait physiquement en lire, et cela est facile à entendre. On en traduisait, on en composait, on en recopiait, on en réimprimait d'anciens; et, malgré cela, on pouvait à peine suffire à la consommation des vrais amateurs, qui avaient pris l'habitude de passer une partie des

nuits pour tâcher de se tenir au courant.

Dans dix ans on ne voudra pas croire que, pendant plus de six mois, il a paru plus de quatre volumes de romans par jour. Oui, quatre volumes; j'en appelle aux marchands de nouveautés.

Le diable et les moines s'emparèrent des sujets des premiers; les spectres suivirent de près; les voleurs vinrent ensuite. On ne vit que des châteaux remplis d'esprits, des forêts sombres, des cavernes affreuses et des souterrains épouvantables.

Je me rappelle qu'ayant eu la patience de mesurer en idée la route tracée dans les voyages souterrains de quelques personnages d'un de ces romans (je crois qu'il a pour titre Julia), je vis que les différentes cavernes qui y sont décrites, ajoutées les unes au bout des autres, et dont quelques-unes traversent de hautes montagnes, présentent une promenade souterraine de vingt ou trente lieues; ce qui, comme on voit, est fort au-dessus des plus beaux ouvrages des Romains, et doit paraître d'une *merveilleuse* vraisemblance.... Ce que c'est que le génie!

Un sombre moraliste trouverait peut-être occasion de terminer ce chapitre par

une sortie éloquente contre les vices de la fin de ce siècle : hé ! pourquoi cela ? celui de Louis XIV n'eut-il pas aussi sa période romancière ? Les goûts changent, les ridicules varient, l'homme est toujours le même.

« L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour le mensonge, »

a dit un des grands anatomistes du cœur humain.

CHAPITRE VIII.

Place des Innocens. — Jean Goujon. — Marché aux Fleurs.

Au nombre des embellissemens de Paris, on doit compter cette place qui offre un des plus beaux monumens français, et qui, il y a quinze ans, renfermait le germe des épidémies mortifères qui se répandaient dans les quartiers environnans, et quelquefois dans toute la ville.

L'étranger aura peine à croire qu'on ait attendu jusqu'à la fin du dix-huitième siècle pour combler ce vaste tombeau, et

qu'il ait fallu des sollicitations pressantes et une foule d'écrits, que l'on traitait de hardis, pour prouver que ce cimetière, au milieu d'une grande ville, dans un quartier où les habitations sont pressées et mal saines, était un attentat permanent à la santé et à la vie des citoyens.

Je ne passe jamais sur cette place, sans être pénétré de cette idée terrible qui naît du souvenir des ossemens poudreux autrefois rangés dans les bâtimens qui l'entouraient.

Lorsque l'homme sensible trouve une épitaphe qui lui rappelle son semblable qui n'est plus, un sentiment religieux s'empare de son ame, et le porte à-la-fois dans le passé et dans l'avenir. Passant, en admirant le monument qui est au milieu de cette place, dis-toi : Ici, les cendres de plus de dix millions d'individus ont été déposées; que de talens, de vertus, de vices et de projets ont fini là! Ce charnier, c'était son nom, a subsisté pendant plus de huit siècles au milieu de la ville la plus populeuse de l'Europe.

On a lu pendant deux cents ans, dans ce cimetière, une épitaphe assez singulière; la voici :

Cy gyst YOLANDE BAILLY,
qui trépassa l'an 1514, le 88.[e] an de
son âge, le 42.[e] de son veuvage;
laquelle a vu, ou pu voir devant
son trépas, deux cent quatre-vingt-
quinze enfans issus d'elle.

Aujourd'hui cette place est garnie, dans certains jours, de quatre à cinq cents parasols de toile cirée, peinte en rouge, et qui ont douze à quinze pieds de diamètre. Chaque parasol est une boutique ambulante, sous laquelle on vend de la lingerie de hasard : c'est là que les artisans, les ouvriers, et maintenant les rentiers, vont renouveler leur linge de corps et leurs draps de lit.

La fontaine qui est au milieu de cette place, et dans laquelle on a enchâssé avec beaucoup de goût les demi-reliefs de Jean Goujon, est d'un bon style. C'est une idée heureuse, que celle d'avoir placé sur plusieurs faces ces excellens morceaux de sculpture ancienne, qui se trouvent dans un jour plus favorable que celui où ils étaient au coin des rues Saint-Denis et aux Fers.

Jean Goujon, sculpteur et architecte au seizième siècle, peut être considéré

comme le restaurateur de la sculpture en France. [1]

Cette fontaine, quelques autres fragmens de sculpture à l'hôtel de *Carnavalet*, rue Culture Sainte-Catherine, et une tribune soutenue par des cariatides colossales dans une salle du Louvre, sont les seuls ouvrages qui nous restent de cet artiste. Comme architecte, on ne remarque de lui que quelques parties de ce même hôtel, qui fut bâti sur ses dessins, et que *Mansard* respecta lorsqu'il fut chargé de l'achever.

Dans cette partie de la place des Innocens, qu'on appelle encore la rue aux Fers, se tient le matin un petit marché aux fleurs : un autre marché de ce genre, particulièrement destiné aux fleurs en pot et en caisse, aux arbres fruitiers et aux arbrisseaux d'agrément, se tient au milieu des vieilles ferrailles, des vieilles armes et des raccommodeurs de boucles sur le quai de la Ferraille; ce quai étant très-passager, les charrettes écrasent les pieds des passans, s'ils ne se jettent, au moindre embarras, au milieu des pots, et ne renversent les caisses des

---

[1] Il fleurit dès le règne de François I.er, et mourut en 1512.

fleuristes. Quel assemblage ! de vieilles pelles avec des rosiers fleuris, des sabres rouillés à côté d'un pot de narcisse, des piques pêle-mêle avec des giroflées et des violettes! Nous sommes mesquins en tout : ces deux marchés devraient être réunis sur une même place, dans un lieu ombragé par des arbres à fleurs apparentes ; une fontaine, surmontée par la statue de Flore, devrait le décorer : ainsi disposé, il offrirait une sorte de spectacle pour le Parisien, qui est réduit à ne voir presque plus que des fleurs artificielles, et la propreté de ce lieu tournerait au profit des bouquetières, sur-tout si elles étaient fraîches et jolies.

Mais, sans se livrer à des projets qu'on n'exécutera pas, pourquoi ne pas tenir ce marché autour de la fontaine même des Innocens? Il ne faut, pour cela, que faire enlever une centaine de parasols qui l'entourent et en cachent la vue.

Il y a assez de lieux qui peuvent servir d'exposition et de vente à de vieilles guenilles; de grace, laissez-nous une petite place pour les beautés de la nature!

L'aspect de la misère est presque partout. La vue des fleurs, qui sont à-la-fois la plus brillante parure de la terre, et le

gage le plus certain de sa richesse, cette vue plaît à tout le monde, et repose même l'ame du malheureux.

CHAPITRE IX.

Expériences de Physique en plein vent.

Hé comment les sciences ne feraient-elles pas des progrès rapides! les savans courent les rues, et nos boulevards sont devenus des écoles de physique.

L'un a des machines électriques à plateau, et des fioles remplies de phosphore: pour deux sous, il vous électrise légèrement, et vous donne la fiole.

Plus loin, c'est une chambre noire, dont l'effet surprend d'autant plus les spectateurs, que les objets qui se peignent dans l'intérieur ont le mouvement qu'ils ne trouvent pas dans les optiques ordinaires, dont ils regrettent cependant les changemens rapides de tableaux.

Là, c'est une double lunette à réfraction : pour deux sous, on jouit de son effet. On place, au bout de l'une des deux,

un objet quelconque, et quoiqu'on interpose un chapeau, une planche, un enfant entre les deux lunettes, l'objet placé n'en paraît pas moins très-net, très-distinct à l'œil de celui qui regarde à la lunette opposée. *Colas* a vu, et n'en peut croire ses yeux; *Jacques* veut voir, voit, et s'extasie; *Fanchon* succède, et reste stupéfaite. L'enthousiasme gagne, et les témoins de leur délire enragent de n'avoir pas deux sous dans leur poche.

Celui-ci, enfin, a un microscope dont il vante la beauté, et sur-tout les effets; il ne décrira point les causes qui les produisent, parce qu'il ne les connaît pas : mais pourvu qu'il monte ses leçons au ton de ceux qui l'écoutent, voilà tout ce qu'il lui faut; aussi l'ai-je entendu dire aux amateurs qui l'entouraient : « Messieurs, donnez-moi un pou, et je vais, pour un sou, vous le faire voir aussi gros que le poing. » — Malheureusement pour lui, le sou ne se trouvait pas aussi facilement dans la compagnie que l'insecte à placer sur l'objectif.

CHAPITRE X.

Fleurs artificielles.

Paris est la première ville du monde pour les fleurs artificielles.

Si un art d'imitation est arrivé à sa perfection lorsque ses produits peuvent rivaliser avec la nature, on peut dire que celui du fleuriste n'a plus de progrès à faire.

Plus d'une fois on a mis pêle-mêle des fleurs naturelles et des plantes artificielles, en invitant un jardinier à indiquer de l'œil les premières ; et presque toujours l'homme des champs a été la dupe du talent du fleuriste, parce que celui-ci avait eu l'art d'imiter quelque défectuosité pittoresque, ou de placer sur ses fleurs quelque insecte des jardins, qui ajoutait un air de vérité fait pour séduire l'œil le plus exercé.

Lorsque les marchandes de modes et les coiffeurs ont usé leur *génie* dans l'emploi des fleurs, les fabricans sont obligés de tourner leurs travaux vers les objets de peu de prix, et de n'employer que des ma-

tières communes. La grosse batiste et le papier remplacent alors le tissu léger de l'intérieur du cocon du ver à soie, qui est plus particulièrement destiné à cet usage; mais le talent est le même : ces substances grossières s'animent sous la main du fleuriste, et, à peu de distance de l'œil, l'illusion est conservée : c'est encore la nature. Croirait-on cependant que ces guirlandes, qui ne sont communes qu'à cause des matières employées, ne se vendent pas plus de quinze sous aux marchands? Croirait-on enfin que l'ouvrière n'a pas six sous net pour sa façon?

C'est sur-tout dans l'imitation des plantes de nos prairies, de ces légères graminées, dont les pédicules sont aussi tenus que des cheveux, et dont les fleurs sont presque inappercevables, que les fleuristes font des choses surprenantes.

Mais le fleuriste, comme tous les fabricans qui travaillent aux objets de luxe, est souvent obligé de sacrifier la vérité de l'imitation au desir, à la nécessité de varier ses fleurs. Après avoir épuisé les dons de Flore, le caprice des marchands et des coquettes devient son seul guide. Quand nos dames ont adopté une couleur, elles

veulent la voir par-tout : l'artiste alors est forcé d'imaginer des monstruosités pour vivre ; c'est ainsi qu'il y a quelques mois, après avoir épuisé l'imitation des plus belles fleurs, on porta des *roses jaunes à feuilles noires* et des *roses noires à feuilles jaunes*.

Les fleuristes qui avaient du goût gémissaient ; mais... c'était la mode.

CHAPITRE XI.

Jardin botanique artificiel.

TOUT Paris connaît la jolie maison *Wenzel*, rue de l'Echiquier, dans laquelle on a donné des bals, joué des proverbes et des comédies, et où Robertson avait établi ses expériences fantasmagoriques ; mais beaucoup de gens ignorent que ce local était primitivement destiné à un établissement utile aux sciences et aux arts.

Wenzel, qui est un des premiers fleuristes de France, avait conçu le projet d'éxécuter artificiellement toutes les plantes connues, de les présenter dans leurs divers degrés de croissance et de végétation, avec leurs fleurs et leurs fruits. Le talent

des élèves qu'il avait formés était une garantie du succès, et les plantes qu'ils avaient exécutées en offraient la certitude.

Il présenta son projet à l'assemblée constituante ; s'il eût été présenté à *Bufon*, lorsqu'il avait des fonds à sa disposition, sans doute l'historien de la nature l'eût adopté, du moins en partie.

Les personnes qui ont quelques connaissances botaniques savent qu'il existe une foule de plantes étrangères dont la fleuraison n'est pas certaine en France : quelques-unes, qui ont fleuri une fois, ne refleuriront peut-être jamais ; d'autres n'ont qu'une existence passagère, et périssent sans donner des fruits pour la reproduction [1] ; et, quoique la description botanique en donne les traits les plus saillans, quoique les herbiers en conservent plusieurs peu altérées, et que la peinture en retrace l'ensemble assez exactement, ce n'est jamais là le végétal, au lieu que l'imitation de Wenzel

---

[1] Il y a au Jardin des Plantes un aloès, sans épine, qui fleurit ordinairement vers le milieu de l'été : sa fleur, qui est très-belle, commence à s'ouvrir à cinq heures après midi, et, à dix heures, elle est totalement flétrie.

n'eût différé du modèle que par le mouvement vital. L'artiste copiait tout, conservait tout; les traits, la physionomie, les habitudes de l'être vivant; enfin, cette imitation était peut-être plus exacte que celle que l'on exécute en empaillant des oiseaux et d'autres animaux, qui retiennent bien leurs traits en conservant leurs vêtemens, mais n'ont plus cet air de vie que nous remarquons dans ces fleurs artificielles, qui le disputent aux plus belles productions naturelles de nos prairies.

Quand on n'eût fait artificiellement qu'un double des serres du Jardin des Plantes, et de quelques autres végétaux rares, ce projet eût été extrêmement utile pour l'étude de la botanique, en la mettant à la portée de plus de monde, et donnant la facilité de s'y livrer dans toutes les saisons : d'ailleurs, l'exécution n'était pas fort coûteuse, et un pareil jardin n'exigeait du moins qu'un léger entretien.[1]

---

[1] Je me rappelle d'avoir lu, il y a quatre ou cinq ans, un Exposé des avantages qui devaient résulter pour les arts, l'industrie, le commerce et les mœurs, de l'établissement de cette manufacture de végétaux artificiels. Cette petite brochure, écrite par un homme de lettres ami des arts et des sciences, m'intéressa

CHAPITRE XII.

Le Nouveau Carnaval.

D'autres avant moi ont observé que les peuples policés tiennent souvent à leurs anciens usages, par la seule raison qu'ils sont anciens. Les Français tiennent surtout à ceux qui leur offraient des occasions d'amusement; aussi, chaque fois qu'une de ces époques qui rappellent des idées de plaisir arrive, le gouvernement, qui n'est pas toujours de l'avis des particuliers, s'empresse de prévenir le retour de ces anciennes habitudes. C'est ainsi que, durant plusieurs années, on a fait des arrêtés, à l'approche du carnaval, pour défendre les mascarades; mais ce que le gouvernement ne voit pas, et ce que le moraliste observe, c'est que si les puissans peuvent quelque

---

beaucoup, parce que je m'occupais alors de botanique; elle était suivie de plusieurs opinions favorables au projet, parmi lesquelles je remarquai celles de Lacépède, de Jussieu et de Bernardin-Saint-Pierre, dont les noms seront dans tous les temps de puissantes recommandations.

chose pour empêcher les déguisemens, et parviennent à interdire l'usage des masques de carton, il est certain du moins que leur pouvoir ne s'étend pas sur les mascarades moins apparentes, sur celles sur-tout qui commencent à-peu-près à l'époque où finit le carnaval ancien, et qu'on pourrait appeler les mascarades politiques.

Ces mascarades, que j'ai bien observées depuis quelques années, sont aussi piquantes que les autres; et, quoiqu'elles se fassent à visage découvert, les physionomies sont tellement mobiles, tellement changées, qu'à moins de se répéter sans cesse que, dans tous les pays où le peuple élit, l'approche des élections est un véritable carnaval, on se tromperait à chaque instant sur les individus, et l'on serait tenté de prendre à chaque pas les hommes les plus fripons pour les plus honnêtes des hommes.

Au surplus, c'est en Angleterre comme en France, dans les autres départemens comme à Paris; il suffit que le grand nombre élise, pour que l'ambitieux se déguise aux yeux du grand nombre. Les lois, les arrêtés, n'y peuvent rien. Ce carnaval est

inhérent à ce genre de gouvernement ; et il serait plus difficile de l'abolir, qu'il ne le serait de supprimer le fameux carnaval de Venise, qui tient aussi beaucoup plus qu'on ne pense aux opinions politiques des Vénitiens.

Je l'ai dit plus haut ; ces mascarades, apperçues par les observateurs moralistes, échappent souvent à l'œil perçant de la plus active police. Esquissons donc, ou plutôt chantons ce carnaval : [1]

On prétend que tout carnaval
Sur des mascarades se fonde.
Les masques furent le signal
De tous les carnavals du monde.
Je sais qu'au mardi gras prit fin
Notre vieux carnaval de France :
Le carnaval républicain
Le lendemain, dit-on, commence.

Je ne vois que masques par-tout
Depuis ce triste jour des cendres ;
Mais il en est pour chaque goût :
Les uns sont froids, les autres tendres.
Leur nombre encore s'accroîtra

---

[1] Ceux de mes lecteurs qui aiment à chanter, peuvent mettre le reste de ce chapitre sur l'air du *Vaudeville de la Soirée orageuse*, ou *On compterait les diamans*, ou même *Jeunes amans, cueillez des fleurs.*

Jusqu'à l'heure, heureuse ou fatale,
Où de droit se séparera
Toute assemblée électorale.

Chut! — écoutons ce masque-là :
« Ah! comme j'aime ma patrie!... »
C'est un fripon qui la pilla,
Messieurs, je vous le certifie.
Je reconnais sa bague.... Hélas!
Elle rappelle une victime :
La figure ne séduit pas,
Quand la main annonce le crime.

Là-bas j'entends un orateur;
Il charme par son éloquence;
Il parle beaucoup de son cœur.
Ce n'est pas un masque, je pense;
Mais.... à son accent.... oui, ma foi,
C'est ce grand faiseur de partages,
Qui toujours, comme homme de loi,
Prend sa part dans les héritages.

« J'aime notre gouvernement, »
Dit un homme à marche pesante;
« Si l'on fait les choix sagement,
« La France est heureuse et puissante. »
Pour celui-ci, je le connais :
L'homme faux repousse l'estime;
Tour-à-tour il peint les bienfaits
De l'ancien, du nouveau régime.

« Pour moi, je ne veux que la paix, »
Dit un masque rempli de grace.

De côté j'apperçois ses traits :
Mon Dieu ! quelle horrible grimace !
Il vous séduit par sa douceur,
Et mon ame en est alarmée :
Des vivres c'est un fournisseur,
Qui sut battre seul une armée.

Quel est ce masque à l'air béat,
Qui verse des larmes amères ?
Il maudit saintement l'état :
C'est, dit-il, la loi de ses pères.
Le vil flatteur ! — Au premier mot
J'ai reconnu mon hypocrite :
Par calcul il s'est fait dévot
Depuis que ce métier profite.

Mais j'apperçois un indigent,
Peut-être un rentier sans ressource....
Hé !. non, c'est un prêteur d'argent,
Qui fixe le taux à la bourse.
Avant l'an deux il n'avait rien.
Il se plaint ; c'est la mode en France :
Ah ! s'il a perdu quelque bien,
C'est sans doute sa conscience.

Chacun se déguise à l'envi,
Suivant l'air de sa coterie.
Chaque masque adopte un parti ;
Tous sont : *Amis de la patrie.*
Ce titre fut en tous les temps,
Même dans les beaux jours de Rome,
Dans la bouche des charlatans,
Et dans le cœur de l'honnête homme.

Ceux-là visent au tribunal ;
Mais ceux-ci, dont l'ame est si pure,
Espèrent, grace au carnaval,
Aller à la législature.
Après l'élection, venez ;
Et vous verrez, selon la chance,
Aux exclus quatre pieds de nez,
Aux élus cent pieds d'arrogance.

CHAPITRE XIII.

Costumes de Théatre.

Apothéose de Molière.

Quand on songe que les chefs-d'œuvres de Corneille et de Racine ont été représentés par des Grecs et des Romains habillés à la française ; quand on pense que Cinna avait une perruque semblable à celle de Louis XIV, et que Phèdre était coiffée comme Ninon de l'Enclos, on plaint ces écrivains illustres, qui avaient assez de génie pour donner la vie aux héros de l'antiquité, sans avoir assez de puissance pour leur donner les vêtemens convenables.

Voici une anecdote qui n'est pas assez connue, et qui prouve la bonhommie de nos comédiens sur cet article.

Le Kain, fatigué de jouer tous les rôles de princes étrangers, Grecs, Romains, etc. avec un habit de soie qu'on nommait *à la romaine*, se fit faire un habit grec pour jouer Oreste; c'était une nouveauté également piquante pour le public et pour les comédiens. Dauberval, acteur assez médiocre, qui jouait les confidens, apprenant que le costumier était dans la loge de Le Kain, y monte, et, charmé du nouveau costume, s'écrie naïvement : « La première fois que je jouerai un rôle de Romain, dans une pièce nouvelle, je me ferai faire un costume grec semblable au vôtre. »

Mais pourquoi remonter à une époque si éloignée? il y a dix ans encore, nos Romains étaient poudrés et frisés à la conseillère.

Il est difficile de faire de plus grands pas qu'on n'en a fait depuis cette dernière époque. Talma a achevé complétement ce que Le Kain et Saint-Huberti avaient si heureusement commencé.

Qui le croirait cependant? en même temps qu'on a perfectionné le costume des peuples anciens dans la tragédie, on a défiguré nos meilleurs ouvrages comiques par une bigarrure ridicule, qui ôte aux pièces

de Molière une partie du charme qui naît de cet inépuisable comique qu'il fait ressortir de la peinture des mœurs, des usages, des modes de son temps.

Quoi de plus incohérent, en effet, que de voir l'*Avare* vêtu comme on l'était il y a plus de cent trente ans, tandis que son fils, sa maîtresse et tous ceux qui l'entourent, ont le costume de 1788? Je cite cet ouvrage au hasard, et l'on peut faire la même remarque sur tous les autres; cependant, lorsqu'on met sur la scène un sujet pris dans l'histoire du dernier siècle, on a grand soin d'observer le costume du temps. Ainsi l'on fait pour une petite pièce en vaudevilles, ce que les comédiens français dédaignent de faire pour le Tartufe et le Misanthrope.

Sans doute les entrepreneurs de nos théâtres d'opéra-comiques, de vaudevilles et des petits spectacles, ont raison de tenir aussi à l'exactitude du costume, parce que le théâtre ne vit que par la vérité, qui seule produit l'illusion; mais, je le demande aux écrivains dramatiques, aux comédiens qui ont approfondi les ouvrages du premier des auteurs comiques, existe-t-il un peintre qui ait tracé avec autant de vérité et d'exac-

titude les modes et les ridicules de son siècle ?

Il a peint les hommes de tous les temps, je le sais ; il a fouillé dans les replis du cœur humain, il en a dévoilé les secrets les plus cachés. Plus grand peintre que ces écrivains discoureurs, c'est par leurs actions, encore plus que par leurs discours, qu'il nous les fait connaître ; mais, parce que les hommes depuis Molière jusqu'à nos jours n'ont changé que d'habits, et non de passions, faut-il négliger de les retracer en tout tels qu'il nous les a peints ? Comme philosophe, il a offert l'homme ; comme auteur dramatique, il y a joint la peinture passagère de ses usages, de ses manies. Remplissons donc toutes les intentions de l'auteur comique philosophe ; et, puisque nous donnons à Orosmane le costume des peuples orientaux du temps indiqué par Voltaire, donnons au Tartufe et aux personnages qui l'entourent le costume du temps que Molière a voulu peindre ; car tout est exact dans ce dernier tableau, tandis qu'un critique sévère verrait peut-être moins de vérité dans celui de l'intérieur du palais du sultan.

Littérateurs, comédiens, vous tous qui

desirez que Molière soit rétabli dans ses droits, joignez-vous à moi, et obtenez que mon projet s'exécute.

Ce projet est simple, et serait profitable au Théâtre-Français.

Les ouvrages de Molière ne se jouent maintenant que *lorsqu'on n'a rien de mieux ;* c'est l'expression vulgaire : ils ne font que des recettes au-dessous des médiocres.... Eh bien ! loin de prodiguer ces ouvrages, faites-les desirer du public ; soignez-en tous les rôles, rétablissez la vérité des costumes, et ces vieilles comédies produiront presque autant que des drames nouveaux.

Faites plus, donnez tous les ans, le jour correspondant au 17 février, qui est celui de sa mort, une représentation du Tartufe, précédée d'un prologue, ou plutôt d'une apothéose de cet homme célèbre.

Que dans cette apothéose Thalie, affligée de la perte irréparable qu'elle vient de faire, se présente au tribunal d'Apollon, pour obtenir que le nom de Molière soit placé au temple de mémoire avant le jugement de la postérité ; que cette muse soit suivie des personnages principaux des pièces de cet auteur, récitant des fragmens

de leurs rôles; enfin que, pour engager Apollon à faire une exception à la règle ordinaire, elle fasse représenter devant lui son chef-d'œuvre.

La pièce que l'on représenterait avec cette solennité devrait être soignée dans ses moindres détails. C'est par ces soins que le *Bourgeois Gentilhomme* a attiré beaucoup de monde il y a peu de temps. Les acteurs médiocres feraient seuls quelques difficultés pour se charger des accessoires; car eux seuls trouvent les rôles médiocres, et l'on sait que Le Kain et Brisard se faisaient un plaisir de jouer les porteurs de chaise dans les *Précieuses Ridicules*.

Après la représentation de la comédie, le fond du théâtre laisserait voir le temple de mémoire; Apollon prononcerait l'arrêt sollicité par Thalie; un génie suspendrait le médaillon de Molière aux voûtes du temple, et le Parnasse entier applaudirait en félicitant la muse comique de l'hommage rendu à son favori.

Ce n'est là qu'une légère indication : on sent que les danses pourraient embellir cette apothéose; et c'est dans une occasion semblable que le Théâtre des Arts serait jaloux

d'associer son hommage à celui du Théâtre Français.

Je ne crains pas de dire que, dans le courant des deux mois qui suivraient cette représentation, le public serait jaloux de la voir se répéter, en variant la pièce qui suivrait l'apothéose : ainsi, après avoir représenté le Tartufe, on pourrait, la seconde ou la troisième fois, jouer le Misanthrope, puis l'Avare, l'École des Maris, les Femmes Savantes, etc. etc. etc. De cette manière, les œuvres de Molière feraient plus d'argent dans le courant de ces deux mois, qu'elles n'en font en cinquante représentations jouées négligemment dans le courant de l'année.

L'art y gagnerait sous tous les rapports, et les comédiens acquitteraient, sans frais, la dette de la France envers le premier des poètes comiques.

CHAPITRE XIV.

Commis.

La hiérarchie morale des commis est changée depuis dix ans. Autrefois le commis de bureau prenait le pas sur le commis du

banquier, et regardait avec dédain le commis-marchand, qu'il appelait un courtaud de boutique.

Aujourd'hui, ce dernier est le seul qui, par la tournure, se fasse un peu remarquer. Le commis de banquier vient après, et le pauvre commis de bureau se traîne ensuite.

Si l'on veut parler du mérite réel, la classification n'est pas la même. Le commis de banquier est le plus instruit, l'employé des bureaux a le second rang, et le commis-marchand n'a que le genre d'instruction qui convient à son état.

Il y a encore les commis d'avoués et de gens de loi, qui s'intitulent clercs comme ceux des notaires; mais la plupart de ces employés font absolument une classe à part, parce qu'ils ont un langage inintelligible pour tous les autres.

Il y a plus d'exceptions à faire que jamais aux données générales que nous venons de poser. Quelques littérateurs, ne pouvant vivre même dans leurs greniers, sont entrés dans des administrations; des artistes sont commis-marchands; et, pour exprimer beaucoup en un seul exemple, j'ai vu d'anciens magistrats commis aux barrières.

Il y avait autrefois trop de commis dans les bureaux, relativement à l'ouvrage; il y en a aujourd'hui trois fois davantage, et l'on pense qu'il n'y en a pas encore assez.

Voici le mot : le travail de bureau n'étant qu'une routine minutieuse, le plus ancien commis est toujours le plus instruit; d'où il suit que chaque fois que l'on déplace un ancien employé, (ce qui arrive souvent) on est obligé de le remplacer par deux ou trois autres.

Entrez dans une administration de détail; voyez-vous cette immense quantité de cartons? Chacun contient un grand nombre de pièces. Eh bien! ce vieux commis qui sèche sur son fauteuil de maroquin, est le répertoire ambulant de ce volumineux recueil; renvoyez-le, vous aurez perdu la clef de ce fastidieux travail, et il faudra deux ans de constance et d'ennui pour le remplacer.

Il y a des souverains assez puissans qui ne peuvent pas mettre sur pied une armée aussi considérable que celle que forment les commis en France. A Paris seulement, il y en a plus de trente mille; sur ce nombre six mille au plus écrivent des choses né-

cessaires, le reste taille des plumes, use de l'encre et noircit du papier.

Le plus riche particulier de l'Europe serait celui qui aurait pour fortune une somme équivalente à la valeur annuelle du papier que l'écriture et l'impression salissent inutilement en France.

CHAPITRE XV.

Bals publics.

JAMAIS on n'a tant dansé que depuis que l'on n'a pas le cœur à la danse.

Les murs sont couverts d'annonces de bals, le silence des rues les moins fréquentées est troublé par l'aigre archet du ménétrier, et l'obscurité des plus sombres culs-de-sac est dissipée par des transparens colorés qui offrent en gros caractères les mots *bal de société.*

L'été, on danse dans de superbes jardins ou de jolis bosquets, sous des tentes ou des chaumières pittoresques construites au centre de Paris; mais ces établissemens, qui ne datent que de quelques années, auront leur chapitre.

L'hiver, la bonne compagnie s'assemble dans de magnifiques appartemens où l'on donne des bals d'abonnés.

Les marchands dansent avec leurs voisines chez ceux d'entr'eux qui sont les mieux logés, et qui, au moyen de la *cagnotte* [1], paient les violons.

Les jeunes commis, les clercs, vont dans des bals publics, à trente sous par cavalier; ils y conduisent des marchandes de modes, d'élégantes couturières, et, en général, cette classe de beautés piquantes qu'on appelle grisettes.

Les apprentis bijoutiers, les metteurs en œuvres, les coiffeurs, les garçons tailleurs et tapissiers vont danser, à un franc, avec les ouvrières en linge et les jolies femmes-de-chambre.

---

[1] On appelle *cagnotte*, le plateau sur lequel est placé le flambeau des tables où l'on joue à la bouillotte. C'est là que l'on met les jetons pour le prix des cartes. Comme on paie aux doubles passes, aux brelans, etc.... au bout de quelques jours la cagnotte, ou le flambeau, a tout l'argent des joueurs. *Cagnotte*, dans le dialecte de la partie méridionale de la France, est un diminutif de chienne; mais j'ignore le rapport qui existe entre une petite chienne et la cagnotte vorace du brelan.

Les garçons cordonniers, les ouvriers en meuble et quelques artisans des autres états peu fatigans, se réunissent dans des guinguettes, où l'on danse des contre-danses à trois sous la pièce, avec des grisettes d'une classe inférieure.

Les serruriers, charpentiers, menuisiers, dansent aussi, à deux sous le cachet, avec des habituées des guinguettes, danseuses banales, que les cabaretiers paient à la journée avec leurs ménétriers.

Les porteurs d'eau, les commissionnaires, et en général les natifs du Puy-de-Dôme et du Mont-Blanc, ont leurs bals particuliers, où ils exécutent les danses du pays avec les ravaudeuses, les petites fruitières et leurs grosses payses.[1]

Les forts de la Halle forment des assemblées au Port au Bled et dans les rues voi-

---

[1] J'ai dû tout voir, pour esquisser d'après nature ; mais les personnes qui ne sauraient se déterminer à faire un cours de ce genre, pourront se procurer la vue de quelques-uns de ces groupes sans aller dans les guinguettes des faubourgs. Il y a un bal de cette espèce chez un marchand de vins, qui a des salles spacieuses, rue Notre-Dame-des-Victoires, près de la Bourse. Le son nasillard de la musette, le bruit mesuré des sabots, suffiront pour leur indiquer ce bal.

sines; mais les plus jeunes seulement vont là avec quelques *bons vivans*, dont il serait difficile de dire l'état. Des femmes robustes, et à toute épreuve, leur tiennent tête, soit qu'ils boivent de l'eau-de-vie, soit qu'ils dansent, soit qu'ils se battent, et souvent dans le même bal tout cela se fait à-la-fois.

Ceux d'entre les forts de la Halle et les charbonniers, qui ont *le plus de tenue*, se réunissent les jours de repos dans des cabarets un peu plus décens, avec de bonnes harengères et de jolies bouquetières. On boit sec, le propos est plus que leste; mais en public on se grise, et voilà tout.

Enfin les maçons, les paveurs aux sabots ferrés, et les autres journaliers de peine, vont dans des guinguettes faire résonner le sol sous leurs bonds grossiers, mais pittoresques, et rappellent à l'observateur quelques groupes des tableaux de *Téniers*.

On croit que je suis arrivé au dernier échelon de cette nomenclature; mais les mendians valides et invalides ne dansent-ils donc plus? Oh! sans doute, ils dansent, ils boivent; et leurs orgies sont plus bruyantes, plus prolongées, plus coûteuses même

que les précédentes. L'estropié quitte sa béquille, le manchot fait les beaux bras; et ce misérable, dont la plaie excitait à-la-fois la pitié et l'horreur, a recouvert momentanément le large vésicatoire qui fait sa fortune.

On me demandera si tous ces danseurs s'amusent; qu'importe? celui qui ne s'amuse pas s'étourdit, et c'est toujours quelque chose.

Tel prétendu Crésus, la nuit au bal de l'*hôtel de Merci*[1], fait les délices de son petit cercle par sa gaieté et sa bonne humeur, qui n'attend que l'heure de la bourse pour faire afficher sa banqueroute, laquelle réduira vingt familles à la mendicité, et causera peut-être deux ou trois suicides.

Tel maçon dépense quatre francs avec sa famille aux Porcherons, d'où il revient soutenu par sa femme et ses enfans, qui le lendemain se réveillera à leurs cris, et ne pourra leur donner du pain, parce qu'il aura dépensé la veille ce qui devait les nourrir pendant trois ou quatre jours.

---

[1] L'un des bals d'abonnés de ce qu'on appelle la bonne compagnie.

Spéculateur insatiable, et toi, laborieux manouvrier, dansez, puisque cela vous amuse ; mais, de grace, songez au lendemain.

CHAPITRE XVI.

Conservatoire de Musique.

Chanteurs des Rues.

Quels rapports établissez-vous entre les deux titres de ce chapitre ? s'écrieront ces lecteurs qui, ne jugeant que sur le titre, et se hâtant de faire des observations au lieu de lire les miennes, aiment mieux supposer une mauvaise intention que des rapprochemens qui exigent quelque réflexion.

Je me hâte donc de m'expliquer, et de déclarer que je regarde le Conservatoire de Musique, non seulement comme un établissement très-utile pour les progrès de l'art musical, mais encore comme très-propre à répandre dans toutes les classes de la société ce goût pur, ce sentiment du beau en harmonie et en mélodie, qui distingue les Allemands et les Italiens. Je le dis sérieusement : si dans vingt ans nous

sommes délivrés des misérables écorcheurs, qui, sous le nom de chanteurs des rues, nous supplicient quotidiennement, c'est au Conservatoire de Musique que nous aurons cette obligation.

Qui croirait cependant que cette institution, qui rassemble aujourd'hui les premiers hommes de l'Europe en science et en talent, après Haydn, est sortie d'une réunion de maîtres et de jeunes élèves, autrefois connue sous le nom de *Musique du Dépôt* des Gardes-Françaises ? Un homme, qui n'est point musicien, eut l'art d'empêcher la dispersion des maîtres et des élèves, et assez d'esprit pour faire entendre à ceux qui gouvernaient que cette école pouvait être utile pour la musique des armées et des fêtes publiques. Ainsi, lorsque toutes les institutions anciennes étaient abattues précisément parce qu'elles avaient existé, cette maison d'éducation musicale, pliant comme le faible roseau, résista à tous les orages; et son guide, profitant de toutes les occasions favorables à son développement, sut l'environner peu-à-peu de tous les appuis, de tous les germes de prospérité qui, au milieu de la guerre et à peine sortie du berceau, l'ont placée au

rang des meilleurs conservatoires d'Italie.

Il suffirait de citer les noms de la plupart des professeurs, pour prouver que tout ce que la France a de musiciens célèbres, et plusieurs que des nations amies ou ennemies ont vu naître dans leur sein, ont trouvé là un point de contact, d'où doit naître un grand perfectionnement pour tous les genres de musique. Les arts sont cosmopolites. L'artiste allemand ou italien est naturalisé en France dès le moment qu'il en touche le sol ; et, si la gloire des hommes célèbres n'était pas le patrimoine de tous ceux qui savent en jouir, quel est l'Allemand ou l'Italien qui oserait dire que *Gluck*, *Sacchini* et *Piccini* ne sont pas Français ? qui oserait dire que leur patrie n'est pas le pays où ils ont enfanté leurs chefs-d'œuvres, et qu'ils ont laissé dépositaire de leur gloire ?

Le Conservatoire de Musique est composé de professeurs de diverses nations. Leur langue maternelle n'est pas la même ; mais leur langage musical diffère peu. Hé! quand il différerait, que nous importe ? Il n'y a que les vues faibles qui soient blessées par le soleil dans tout son éclat, et nous avons maintenant dans l'art musical des aigles en France.

Mais, faut-il le dire? ce n'est pas la science qui nous manque. Dans quelques années, là, comme ailleurs, on en montrera moins, parce qu'il y en aura davantage. Moi, qui ne suis point musicien, mais qui ai peut-être le sentiment de la musique, et qui, après avoir raisonné sur la science des sons avec des physiciens, ai dû me trouver quelquefois par état avec des compositeurs, j'ai osé leur soumettre mes idées, et j'ai vu avec plaisir qu'elles étaient beaucoup moins éloignées de celles des musiciens qui ont fait leurs preuves, que de l'opinion de ces croque-notes, qui quêtent des poëmes dramatiques comme un médecin sans pratique quête des malades.... pour les achever.

Il m'est arrivé plusieurs fois de faire, sur deux morceaux de musique qui me plaisaient également, une opération d'arithmétique, qui choquera les enthousiastes. Indécis, ne sachant auquel donner la préférence, après avoir jugé de l'oreille, je jugeais de l'œil; je comptais les notes des deux morceaux, et la partition la moins chargée obtenait ma voix. Profane! vont s'écrier les jeunes adeptes. — Jeunes gens, m'écrierai-je à mon tour, prenez la par-

tition d'*OEdipe à Colone*, et jugez-moi.

O SACCHINI! toi le *Racine* de la musique, toi, qui as réuni dans une foule de morceaux, l'expression, la mélodie, l'harmonie, tout ce qui constitue le vrai beau; reviens dicter les principes que tu avais puisés autant dans ton cœur, dans ton génie, que dans ton art : que dis-je! ces principes, ils sont écrits dans tes ouvrages, et je ne sais quelle voix me crie : Ce sont là les principes éternels de la musique dramatique.

Sans doute, l'organisation du Conservatoire de Musique est loin d'être parfaite; mais quand on songe que c'est au milieu des orages de la révolution que cet établissement s'est formé, que n'en doit-on pas espérer pour l'avenir? Parmi les améliorations que l'intérêt de l'art sollicite, la plus pressante, à mon avis, est l'adoption des méthodes sans lesquelles les professeurs seront exposés à donner, à chaque instant, aux élèves, le spectacle de leur dissentiment : la nécessité de ces méthodes est d'autant plus urgente, que les ouvrages élémentaires qui font loi dans l'enseignement sont un besoin de tous les jours, et qu'il ne faut pas exposer un élève à re-

commencer son instruction en passant dans la classe d'un nouveau professeur.

Mais, si le conservatoire de musique remplace, tel qu'il est, cette foule d'établissemens qui, à Paris, tenaient au service du culte catholique, et d'où sont sortis des hommes du premier mérite, ce centre de l'instruction ne peut suffire à un vaste empire. Chaque ville épiscopale avait autrefois un corps de musique dans sa cathédrale; les maîtres qui les dirigeaient formaient des élèves, qui devenaient professeurs à leur tour, et rien ne les remplace à Bordeaux, Lyon, Marseille, Strasbourg, etc. etc. Aussi les chanteurs sont-ils fort rares aujourd'hui, parce que cette pépinière d'enfans de chœur en formait toujours un grand nombre qui, selon leur degré de talent, restaient dans leur pays natal, ou venaient peupler nos concerts, nos spectacles. Ceci est positif : faites un recensement de tous les acteurs qui étaient à nos théâtres lyriques il y a dix ans, et vous verrez que plus de la moitié a porté la jaquette et la calotte rouge; ce sont ces petits cardinaux qu'il faut remplacer. Je sais bien que le gouvernement a le projet de former deux ou trois autres conserva-

toires lorsque les circonstances le permettront; mais je pense qu'il vaudrait mieux partager en douze petits colléges spéciaux de musique la somme que l'on veut employer pour ces établissemens. Comme cette instruction nationale est destinée aux personnes peu aisées, il faut la disséminer; car celui qui ne peut pas acheter l'instruction, peut encore moins quitter ses foyers pour aller la chercher à cinquante lieues.

C'est parce que le Conservatoire de Musique et mes petits colléges sont affectés à l'indigence, que j'espère que les chanteurs des rues ne me martelleront pas le tympan dans quinze ou vingt ans. Tous les élèves qui sortent de ces établissemens ne peuvent pas devenir professeurs ou acteurs : dans ce grand nombre d'appelés, il y aura peu d'élus; la misère forcera quelques-uns de ces jeunes gens à vaguer en chantant dans nos places et carrefours; leur succès, car lorsqu'elle a le choix, la classe pauvre aime mieux les bons chanteurs que les écorcheurs, leur succès donc discréditera les voix rauques et discordantes; et peu-à-peu s'établira, se popularisera parmi nous ce sentiment du chant, auquel rien ne nous empêche d'être aussi

sensibles que les laboureurs allemands ou les crocheteurs des villes d'Italie.

Les personnes qui savent quel pouvoir l'imitation a sur tous les animaux, et particulièrement sur l'homme, prévoient déjà les rapides progrès du chant dans les classes inférieures.

L'imitation! ce mot mériterait seul un chapitre. J'ai voyagé dans des pays où l'on aime encore la vielle et la musette; là, toutes les voix, en répétant les airs que jouent habituellement ces deux instrumens, ont le son aigre de l'un et le son nasillard de l'autre.

Qui n'a pas rencontré, dans les rues de Paris, un petit homme de plus de soixante ans, lèvre supérieure fendue, perruque ronde, vêtu assez proprement, et ne demandant l'aumône qu'en répétant toujours à-peu-près la même chanson? Il tient une canne avec laquelle il bat, non la mesure, mais chaque note : écoutez le refrain de ses couplets, ou plutôt la manière dont il le chante, et vous devinerez que cet homme a long-temps été frappé par le tintement redoublé des battans des cloches.... Cette observation, fondée sur le pouvoir de l'imitation, m'arrêta un jour; je voulus vé-

rifier si elle était exacte, et j'appris en effet qu'il avait été carillonneur à Saint-Jacques-la-Boucherie.

Et ce jeune homme qui chante à côté d'une orgue en jeu de flûte posée sur un petit chariot; écoutez comme il loure son chant; il n'accentue rien, c'est une orgue vivante, et c'est encore là l'effet de l'imitation.

Autrefois j'achetais avec quelques sous le silence des chanteurs des rues; je me suis apperçu, par la suite, que c'était un mauvais calcul : il vaut mieux se hâter de payer leurs chansons, pour qu'ils aillent glapir plus loin.

Il est plus difficile d'expliquer comment le Français, qui excelle dans tous les arts; dont la langue, sans être la plus agréable, est une des plus universellement parlées, a si peu de facilité pour le chant. On sent bien qu'ici je parle des Français en général, et sur-tout de cette classe qui n'a ni ne peut avoir de maître de musique; de cette classe qui, en Italie et en Allemagne, exécute des concerts dont la mélodie, l'harmonie rivalisent avec l'exécution de nos vieux musiciens.

Aussitôt qu'un petit air paraît à l'opéra-

comique, romance, ou vaudeville, l'orgue de Barbarie s'en empare, et les chanteurs des rues l'achèvent; c'est à qui mutilera la composition la plus simple : un air sentimental devient dans la bouche de ces Orphées un rondeau poissard; ils mettent à tout ce qu'ils chantent un accent qui rend tout méconnaissable.

Les habitans des départemens qui avoisinent le Rhin, ceux du ci-devant Languedoc et de la Provence, sont les seuls qui soient un peu exempts de ce mauvais goût. Puisse le Conservatoire et ses annexes, habituer les oreilles du pauvre à des sons moins discordans, afin que, par une suite naturelle, il ménage un peu les nôtres!

J'ai parlé du Conservatoire de Musique, j'aurais dû parler du *Conservatoire des Musiciens*, établissement qui serait aussi utile que l'autre, et sur lequel je ferai peut-être un chapitre.

CHAPITRE XVII.

Hommes de Loi. Avoués.

Ils ont remplacé les procureurs, les avocats ; mais ceux-ci n'étaient que des écoliers dans l'art d'écorcher leurs clients. Un procès coûte aujourd'hui le double de ce qu'il coûtait autrefois, et les affaires traînent à-peu-près aussi long-temps.

L'instabilité dans les lois tourne toute entière au profit de la chicane.

Il était barbare, le législateur des Turiens, lorsqu'il ordonna que celui qui voudrait proposer l'abolition d'une vieille loi, ou l'établissement d'une nouvelle, se présenterait au peuple, la corde au cou, afin que, si sa proposition n'était pas approuvée, il pût être étranglé sur-le-champ.

Il était barbare ; mais je gage qu'il n'établit cette loi fondamentale que pour couper les vivres aux procureurs et avocats de son pays.

Au surplus, il en est de l'état d'avoué, comme de celui d'officier de santé ; tout le monde s'en mêle. Quelques-uns ne sa-

vent pas mieux tenir la plume que les autres la lancette ; n'importe, on défend son client, on saigne son malade ; l'un perd son procès, l'autre la vie ; et l'on sait que les praticiens et les médecins n'eurent jamais tort.

Veut-on avoir une idée du style et de la logique de quelques-uns de ces hommes qui se chargent de faire valoir le bon droit de leurs clients ? Un praticien d'une ville du premier ordre, supposant qu'un littérateur doit avoir du crédit auprès du gouvernement, m'écrit en l'an VI, pour m'engager à solliciter pour lui une place de juge. Voici la fin de sa lettre. J'ai respecté jusqu'à l'orthographe :

« J'espère dont, citoyen, que vous vou-
« drai bien ne pas m'oublier, et qu'au
« contraire votre humanité et votre gran-
« deur d'âme n'oubliera pas un fils de
« famille malheureux.... ; c'est dont cette
« bienfaisance de votre part que j'at-
« tends, et cette réconnoissance, et con-
« sidération avec laquelle je suis en espé-
« rant de vous un mot de reponce citoyen
« — Le plus zélé serviteur de vos conci-
« toyens. »

Après cette formule, qui réunit les gra-

ces de l'ancien et du nouveau style épistolaire, on lit la signature, que je tairai, et la qualité de *défenseur officieux*.... oui, défenseur officieux dans une ville qui a plus de cent mille habitans. Et, qu'on ne croie pas que mon homme ait la conscience de son ignorance! Non; quelques lignes plus haut, on lit ces mots: « Je crois « ne pas devoir vous dire les études que « iay fait et les nombres d'année que iay « travaillé dans la pratique, pensant que « vous en etes instruit m'ayant connu « abbé, etc. etc. »

J'avoue que j'ai dix fois été tenté de terminer quelque placet ou lettre de l'un de ces personnages stupides, que l'on met en scène, sur-tout à l'opéra-comique, par cette phrase précieuse : *Le plus zélé serviteur de vos concitoyens*; mais l'excellente remarque de Boileau :

« Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable, »

m'en a toujours empêché.

Dans les petits cantons ruraux, où il n'y a point de tribunaux, les anciens suppôts de la chicane se sont faits *arbitres*. Sous ce titre respectable, ils sont à-la-fois défenseurs et juges, et exercent un double brigandage. J'ai vu des arbitrages dont les

frais excédaient la valeur de l'objet discuté. Cette infâme concussion m'a d'autant plus révolté, que le praticien ne s'en prend pas là au superflu du riche, mais au nécessaire absolu du pauvre.

On aurait dû laisser à ces corbeaux voraces la large robe qui les enveloppait ; depuis qu'ils ne l'ont plus, je ne vois que leurs griffes.

CHAPITRE XVIII.

Défenseurs officieux.

On comprend aussi sous ce titre générique les hommes de loi, les avoués; mais cette qualité, qui annonce une fonction honorable, se prend plus particulièrement près des tribunaux criminels : c'est dans cette liste d'hommes, justement estimés, que l'on trouve les praticiens dont le désintéressement fait exception à la règle trop générale que nous avons citée dans le chapitre précédent.

Il y avait autrefois des avocats aussi intègres qu'éclairés ; il y a aujourd'hui des défenseurs qui méritent véritablement le

titre d'officieux, et dont le zèle égale le talent : ceux-ci semblent faire une classe à part près des tribunaux, et c'est à eux seulement que l'on s'adresse dans ces causes où il faut apporter à-la-fois le courage de l'homme de bien, et cette mâle éloquence qu'accompagne presque toujours le plus noble dévouement.

Dans des temps désastreux, on en a vu qui ont été victimes de leur zèle. Quelques-uns ont été jetés dans les fers avec les accusés qu'ils venaient de défendre ; d'autres ont monté avec eux à l'échafaud.... Que pourrait-on ajouter à de tels faits !

CHAPITRE XIX.

Noms des Rues.

Je ne connais rien de plus ridicule, de plus incohérent que les noms des rues, places et impasses ou culs-de-sac de Paris.

Prenons au hasard quelques-uns de ces noms, dans un des plus beaux quartiers, et nous allons remarquer cette incohérence, cette bizarrerie. J'arrive par la rue *Croix-des-Petits-Champs ;* je traverse la place *des*

Victoires ; j'entre dans la rue *Vuide-Gousset*, qui me conduit au passage des *Petits-Pères*, d'où il n'y a qu'un pas pour aller au Palais-*Égalité*.

Quel salmigondis ! Le premier nom rappelle l'objet d'un culte et un aspect champêtre ; le second offre des triomphes militaires ; le troisième, un guet-apens ; le quatrième, le souvenir d'un sobriquet donné à un ordre monastique ; et le dernier, un mot dont l'ignorance, l'intrigue et l'ambition ont tour-à-tour abusé.

Le ridicule de cet assemblage a été augmenté depuis quelques années par une foule de noms de circonstances. Comme c'est à ceux des hommes qu'on s'est attaché plutôt qu'aux idées saines et immuables, il s'ensuit que plusieurs rues, à Paris, ont changé trois fois de noms depuis dix ans, et ces baptêmes partiels n'ont fait qu'ajouter à l'incohérence qui existait.

Qui ne voit d'ailleurs que les noms anciens sont, pour la plupart, en contradiction avec la situation ou la destination actuelle de ces rues ?

La rue des Fossés-*Montmartre* rappelle à-la-fois des fossés comblés depuis long-temps, et le Mont de Mars, aujourd'hui le

mont des ânes : celle de Saint-Germain-*des-Prés* n'est plus au milieu des vastes prairies qui entouraient cette riche abbaye. Où sont les *moulins* qu'indique la rue de ce nom sur la butte Saint-Roch, où ils existaient encore au milieu du 17.e siècle ?

Que sont devenus les revenans qui habitaient le château qui fut donné aux Chartreux pour y bâtir leur couvent ? — Ces revenans ont disparu, et la rue d'*Enfer* les rappelle sans doute.

Je ne vois plus ni ces chambres données à de pauvres *bourgeois*, qui étaient *francs* d'impositions, ni le bâtiment plus vaste qui renfermait les *lions* de François I.er; mais je passe encore quelquefois dans la rue des *Francs-Bourgeois* et des *Lions-*Saint-Paul.

Et cette rue *Vuide-Gousset* me rappellerait-elle qu'il y a soixante-dix ans on y volait en plein jour, si depuis trois ans le voisinage de la bourse n'en avait fait le rendez-vous des agioteurs en sous-ordre, qui lui conservent à si juste titre son ancien nom ?

Je ne vois plus ni *Bons Enfans*, ni le collége qu'ils habitaient dans la rue qui porte encore ce nom.

Enfin, puisqu'on a eu assez de pudeur pour effacer une partie du nom obscène que portait la rue *Tire-Boudin*, l'une de celles affectées dans le quatorzième siècle aux filles publiques, pourquoi n'aurait-on pas le courage de l'effacer tout-à-fait ? [1]

« Mais, dira-t-on peut-être, il ne s'agit pas de toujours blâmer, de changer sans cesse ; il ne faut pas suivre la marche trop commune depuis quelque temps d'abattre sans rétablir : offrez-nous un projet de dénominations raisonnables, stables, qui, sur-tout, fasse abstraction de toute opinion particulière. » — Je vous entends ; j'ai prévu l'objection ; lisez le chapitre suivant.

---

[1] Ce n'est pas seulement à Paris qu'on a conservé de sales et indécentes dénominations ; je pourrais en rapporter qui existent encore à Bordeaux et dans d'autres villes, et qui présentent les idées les plus dégoûtantes.

CHAPITRE XX.

Projet sur les Dénominations à donner aux Rues de Paris.

Plus un projet embrasse de petits détails, plus l'idée principale doit en être simple.

Si les plans les plus futiles en apparence renferment une idée juste et morale, ils peuvent faire éclore des conceptions plus heureuses.

On a vu dans le chapitre précédent le ridicule assemblage qu'offrent ces noms bizarres, donnés à différentes époques aux rues et places publiques. Il n'est pas inutile d'observer qu'un étranger qui, en arrivant dans une ville, commence par tout juger sur les apparences, peut bien penser, en lisant ces dénominations incohérentes et insignifiantes, que les idées de ceux qui l'habitent ne sont pas mieux liées dans leurs raisonnemens ; et certainement, si plusieurs rues lui présentent des noms abjects ou obscènes, il sera fondé à croire à l'immoralité de ses habitans.

Que l'on donne à Paris le nom de ca-

pitale, ou que dans les divisions politiques et territoriales de la France on mette cette ville sur le même rang que le plus petit village, cela importe peu, puisque cette dénomination n'influe en rien sur l'opinion que les Français et les étrangers se sont faite de cette cité, le centre des arts et des sciences, dans le sein de laquelle se sont formés tant d'hommes qui ont honoré l'esprit humain.

Ainsi, quand je considère Paris et que je m'isole du point où je suis, du moment où j'écris je dois nécessairement chasser de ma mémoire cette foule d'événemens qui, à diverses époques, ont fait de cette ville la sentine de tous les vices, le réceptacle de tous les crimes. On a oublié les détails des guerres de la ligue et de la fronde, qui ne se retrouvent plus que dans quelques histoires particulières; mais l'Europe, le monde entier est plein des grands travaux qu'enfantèrent Corneille, Turenne, La Fontaine, Molière, Racine, Vauban, Fénélon, Perrault, et tant d'autres, qui environnèrent l'époque où ils vécurent ensemble d'une auréole de gloire qui ne s'éclipsera jamais.

J'ai donc considéré Paris comme le centre

d'un vaste état; et j'ai pensé qu'on pouvait exécuter un projet sur les dénominations à donner aux rues sur cette idée, qui se lie aux principes d'unité, de simplicité, qui doivent être la base de tous les plans de ce genre.

Ce projet, d'ailleurs, est indépendant de tout système particulier, soit politique, soit religieux; ce qui le met à l'abri des haines, des changemens qu'amène trop souvent l'esprit de parti. Enfin, il a un avantage important, c'est qu'il se lie naturellement à une partie de l'instruction du peuple.

Ce plan n'a pas besoin de grands développemens pour être apprécié; il suffit de l'indiquer, pour en faire concevoir l'ensemble.[1]

---

[1] Une personne, à qui je faisais part de ce projet, m'observa qu'elle croyait avoir lu l'indication d'un plan à-peu-près semblable. J'ignore, en effet, si d'autres ont eu avant moi cette idée, qui est si simple qu'elle peut être venue à beaucoup de monde. Il y a lieu de croire même que c'est un projet peu différent de celui-ci, qui fit donner, il y a plus d'un siècle, à la plupart des rues du Marais les noms des provinces de France. Quoi qu'il en soit, comme cette idée me paraît bonne, je lui donne quelques développemens,

Il consiste à donner aux rues, impasses ou culs-de-sac, places et quartiers, les noms des villes, bourgs et villages de France, en conservant non seulement les positions générales, mais encore, autant qu'il est possible, les situations relatives de ces communes entre elles.

Les fleuves, les rivières, les montagnes, qui ont donné leurs noms aux divisions territoriales et administratives, pourraient servir aux dénominations de ces longues rues qui traversent plusieurs quartiers. Comme le nombre des communes de France surpasse celui des rues de Paris, on prendrait de préférence les plus considérables, en ayant l'attention d'assimiler, autant que les localités le permettraient, la longueur des rues à la grandeur des villes ou bourgs, c'est-à-dire à leur population.

Soit que l'on suivît le même système pour les dénominations des places, ou qu'on en adoptât un autre, il serait facile

---

et je tiens moins à la gloriole d'être le premier à la publier, qu'à celle d'éveiller l'attention du public et du gouvernement sur la nécessité de faire disparaître les noms obscènes qui salissent les coins de quelques rues.

de le faire concorder avec celui que je propose.

Je n'ignore pas que cette application des noms serait bien éloignée de l'exactitude qu'on pourrait mettre en bâtissant une ville sur une carte géographique; mais il suffit, je pense, que les situations relatives soient bien observées, et les grandeurs des communes bien adaptées à celles des rues, pour offrir un ensemble tel, que le voyageur puisse prendre une connaissance géographique de la France dans Paris, et, réciproquement, de Paris dans la France.

Je sais que tout ce qui renferme des idées nouvelles porte avec soi une sorte de réprobation, parce qu'on en a trop abusé; mais je ne crains pas de dire que, malgré les imperfections inévitables d'une pareille carte figurée, l'habitant de Paris connaîtrait mieux la géographie de la France qu'un bon élève de cabinet; les objets qui frappent habituellement nos sens, s'imprimant mieux dans l'esprit que les meilleures théories.

Je crois inutile de m'étendre sur les avantages qui peuvent résulter de l'adoption de ce projet. Les hommes qui ont apprécié la force et le charme des souvenirs, les sen-

tiront mieux que je ne pourrais les décrire. Quel plaisir pour l'habitant du Midi de retrouver, dans les noms des divers quartiers de Paris, ceux du lieu qui le vit naître, du canton où son épouse reçut le jour, du village où il passa ses premières années; les noms aussi chers de ces communes honorées par des traits de vertu, de bienfaisance, d'héroïsme! Toutes ces pensées, tous ces souvenirs, se lieraient à des idées morales, et exciteraient dans les Parisiens le desir si naturel de s'instruire des productions territoriales, de l'industrie des habitans des cantons dont les noms seraient souvent répétés : de ces questions, facilement résolues, naîtrait sans doute un ensemble de connaissances utiles et agréables, et de communications plus intimes et plus durables.

Peut-être quelques personnes souriront à ce projet; il excitera dans d'autres le rire de la pitié, je le sais. Que ces derniers s'en tiennent donc à leur respectacle nomenclature; que de la rue des *Mauvais-Garçons* ils aillent dans celle des *Mauvaises-Paroles*, ou de la *Femme-sans-Tête*, s'ils n'aiment mieux celle du *Chat-qui-Pêche*, ou *Courtaud-Villain*; et si ces noms leur

paraissent encore trop relevés, je les enverrai de la rue du *Pet-au-Diable* dans le cul-de-sac de la *Fosse-aux-Chiens*.

Il y a environ cinq ans qu'une personne, sans doute bien intentionnée, proposa de donner aux rues et impasses les noms des vertus et des sentimens généreux, sans réfléchir que cette nomenclature morale était trop bornée pour le grand nombre des rues qu'il y a à Paris; mais une considération plus importante repousse ce projet, c'est qu'il faut bien se garder d'adopter dans les dénominations usuelles des méthodes métaphysiques, si l'on ne veut risquer de jeter dans le peuple des idées fausses et même dangereuses. On sent que, dans ce projet, il y avait un certain ordre dans l'arrangement de ces dénominations; par exemple, la rue de la *Justice*, ou celle de l'*Humanité*, devait nécessairement conduire à celle du *Bonheur;* mais qui ne sait que, dans des temps de troubles, les partis changent la signification des mots qui peignent les idées les plus claires, les plus respectables? C'est ainsi qu'on a vu l'épithète d'honnêtes gens changer de sens sui-

vant les temps, et selon l'opinion des personnes qui l'ont employée, quoique son acception grammaticale soit aussi claire que précise.

En politique comme en morale, il ne faut jamais jouer avec les mots qui peignent des idées respectées de tous les peuples.

Si ce projet eût été adopté, on n'eût pas manqué de proposer à diverses époques de substituer aux noms des rues des *vertus*, des *talens*, du *mérite*, qui, dans le plan de l'auteur, menaient sans doute à celle des *honneurs*, ceux des *vices*, de l'*impéritie* et de l'*impudence*. Enfin, qui répond qu'alors on n'eût pas changé le nom de la rue de la *Probité*, qui devait traverser tout Paris, comme conduisant aux plus beaux quartiers, en celui de la rue de l'*Intrigue*, qui, suivant bien des gens, eût conduit à tout?

CHAPITRE XXI.

Les Points.......

Les fondeurs de caractères d'imprimerie fondent maintenant plus de *points* que de lettres.

Depuis huit ans, les faiseurs de discours, soi-disant politiques, emploient une manière assez commode de terminer leurs phrases; ne sachant comment faire passer dans l'ame de leurs lecteurs la flamme qui les embrase, au lieu de mots trop faibles pour leur style, ils mettent des points de suspension, ou, s'ils daignent terminer leurs périodes, (ce qui est un peu plus difficile pour ces modernes Cicérons) ils ne manquent pas de les couronner de cinq ou six points d'admiration, ressource inconnue aux écrivains du siècle de Louis XIV, lesquels, il est vrai, n'avaient que le talent de plier la langue à leur génie, et de créer, non de nouveaux caractères d'imprimerie, mais, au besoin, des mots neufs et expressifs.

Rien de si commun que ces phrases éloquentes.

Ce qu'il faut faire!... et vous me le demandez?.. Ah!... si dans ces jours heureux.... J'en ai assez dit... ce souvenir... Déjà la rougeur... Vous m'avez entendu... Nous vaincrons... oui... oui... nous vaincrons!!!!!!

Il est inutile d'observer que celui qui lit et veut comprendre des discours écrits dans ce style moderne, a beaucoup plus à faire que celui qui les écrit; car il est obligé d'ajouter, en idée, les mots intermédiaires, à peu près comme un observateur qui visite les fous de Charenton cherche à réunir par des phrases raisonnables les mots sans ordre qui s'échappent de la bouche de ces infortunés.

Les romanciers, trouvant cette méthode ou brillante ou facile, n'ont pas manqué de l'adopter : à les entendre, il n'y a pas d'autre moyen de peindre les transports de l'amour. Racine, dans ses tragédies, J. J. Rousseau, dans sa nouvelle Héloïse, ne connaissaient pas cette ressource; aussi leurs phrases sont-elles froides auprès de ces discours pointillés et sans suite, qui veulent dire d'autant plus, qu'en effet ils disent moins.

Le romancier veut-il peindre l'entrevue de deux amans, les points viennent se placer en foule entre chaque mot. Consultez les amateurs, ils vous diront que c'est là du sublime.

Lisis approche... Le silence... la nuit... Tout... oui, tout... mais... un bruit soudain... C'est elle!... Amour!... il n'ose achever.... Il craint.... il espère.... son trouble...

On sent que je pourrais remplir à peu de frais quelques pages tout aussi expressives; mais en voilà assez pour donner un échantillon du style de la plupart des écrivains de la fin du dix-huitième siècle.

CHAPITRE XXII.

Les Lois.

Nulle science n'est aussi difficile que celle de la législation dans un état populeux, disait un étranger à un Français. — Quelque chose de plus difficile encore, dit ce dernier, c'est la connaissance des lois. — Je ne vous entends pas; l'habitant d'un pays policé devrait connaître toutes

les lois générales. — Nous en avons plus de dix mille, reprit le Parisien. — Que je vous plains! s'écria l'étranger : dix mille? c'est me dire que vous êtes sans lois. Je le répète, et vous achevez de me le persuader, rien de si difficile que la science de la législation.

CHAPITRE XXIII.

Le Secret de la Comédie.

Je sais que ce titre est équivoque. Le secret de la comédie peut être également, et ce que tout le monde sait, et ce qui est ignoré de beaucoup de monde. Les petites querelles de coulisses, les petites cabales intérieures, les mille et une méchancetés réciproques des acteurs; voilà ce qu'une foule d'écrivains ont raconté, tant bien que mal, quelquefois sans y rien comprendre, souvent sans le savoir, et presque toujours sans se nommer. Je connais tous ces petits faits aussi bien qu'eux; mais ce n'est point pour des coteries que j'écris; et quand je ne respecterais pas le

public, je me respecte assez pour ne point l'occuper de misérables anecdotes, qui prouvent une vérité devenue triviale en France depuis que le maréchal de Saxe a dit qu'il lui était plus facile de conduire une armée de cent mille hommes que sa troupe de comédiens. Hé! pourquoi citer toujours ces derniers? toutes les associations où les amours-propres sont en contact, ne se ressemblent-elles pas? Lycées littéraires, associations de savans, sociétés d'artistes, etc. etc.; tout cela a son petit esprit de coterie. C'est aujourd'hui comme autrefois; et l'individu qui paraît le plus impartial dans ces petites associations, en est souvent le boute-feu : cependant Paris n'offrant à cet égard rien de particulier, et chaque cité ayant ses petites sociétés, qui ont de même leurs petites intrigues, le tableau de celles-ci est, à peu de chose près, l'histoire des autres.

Mais ce que l'intérieur des spectacles des petites villes n'offre pas, ce qu'on ne peut voir qu'à Paris, ce sont les petits aréopages qui jugent sans appel les productions dramatiques; c'est là seulement que les auteurs sont tantôt mystifiés, tantôt torturés. Ces mystifications, ces tortures, voilà ce qui

est vraiment, pour les villes autres que Paris, le *Secret de la Comédie ;* car il faut que les petits citadins sachent qu'un auteur, une fois jugé dans la capitale, s'embarrasse fort peu de la manière dont il le sera par le public de Falaise ou de Quimper-Corentin ; il faut qu'ils se persuadent qu'il n'y a pas un auteur qui ne consente à faire bâiller quatre-vingt-quinze départemens, pourvu qu'il amuse les Parisiens.

Cependant, comme j'écris pour tout le monde, je dois révéler ce secret ; je dois peindre l'état critique d'un pauvre auteur dramatique, si plaisant pour tous, et si triste pour lui. Mais, afin de varier mon esquisse, il me prend envie de rimer ce chapitre. Le cadre s'offre de lui-même. Supposons qu'un jeune homme, tourmenté de l'envie d'écrire, vienne me consulter, supposons.... Lecteur, je ne suppose rien ; je ne fais que raconter le SECRET DE LA COMÉDIE.

TU me vois, cher Damis, plein d'un brûlant délire ;
J'ai fini mon ouvrage, et suis prêt à le lire.
Je voulais, ne m'offrant que sous un noble aspect,
A mon nom, dès l'abord, imprimer le respect :
J'avais tracé mon plan ; mais, gai par caractère,
Je quittai, malgré moi, Corneille pour Molière.

Que dis-je ! ma raison, arrêtant cet essor,
Veut que, pour mon début, je me modère encor.
« Graduez vos succès, » m'a dit un politique,
Et je n'ai fait enfin qu'un opéra-comique.

— Quoi ! tu veux, renonçant à de plus doux travaux,
Contre un peu de fumée échanger ton repos ?

— Tu m'as fait, j'en conviens, le tableau des coulisses.
Oui, j'ai vu du public les injustes caprices ;
Et dès-lors, indigné de ses vains jugemens,
Je voulais, par raison, me vouer aux romans.

— Hé! quel temps choisissait ta muse romancière?
Quand tout le monde en sort, entrer dans la carrière!
Parcours tous nos sallons, nos bosquets, nos boudoirs,
Tu n'y trouveras plus ces beaux contes, bien noirs.
Ne l'avais-je pas dit que ces spectres, ces ombres,
Retourneraient bientôt vers les royaumes sombres ?
Ils ont fui sans retour. Vois sur les boulevards
De nos romans anglais les bataillons épars.
En vain de tendres pleurs auraient mouillé ta plume ;
Le sentiment se vend à dix sous le volume,
Et l'éditeur confus prétend que dans un mois
Ces écrits... immortels ne se liront... qu'au poids ;
Tandis que, soit faux goût, soit peut-être malice,
On lui demande encor et Gilblas et Clarisse.

— Je t'entends, et reviens à mon projet nouveau.
Oh ! je veux être artiste. — Oui, ce titre est fort beau ;
Mais prodiguer le mot est mal sentir la chose.
L'aigre ménétrier se prétend virtuose,
Le verbeux avoué se croit un orateur,
L'auteur d'une charade est un littérateur ;

Du plus sot journalier l'on fait un journaliste, [1]
Et mon perruquier même est, dit-on, un artiste.

—Damis, avec ce ton, crois-tu persuader?

— Qu'importe? à ce penchant garde-toi de céder.
Tu t'éveilles bien tard. Faut-il qu'on le répète?
L'on apprend un métier, ami; l'on naît poète.

—Je le sais; mais Piron fut ignoré long-temps,
Et fit son Métromane à près de cinquante ans.

—Sa muse, jeune encore, a fait rougir Minerve
Dans ces vers trop fameux qui trahirent sa verve. [2]

---

[1] On m'a menacé d'un long et terrible anathême si j'osais imprimer ce vers, comme si tout homme de lettres, qui plaide la cause des mœurs et du goût, n'était pas dans un état de guerre permanent avec cette foule de journaliers qui vendent leurs critiques, leurs noms et leur conscience à tant la feuille! Voilà les journalistes que j'ai voulu peindre, ou plutôt voilà les hommes qui dégradent cette profession, et que j'ai désignés plus bas par ces deux autres vers :

« .... vois s'avancer quarante journalistes,
Des lambeaux de tes vers infidèles copistes.... »

Des écrivains politiques, et des littérateurs, font aussi des journaux; mais ceux-là ne prendront certainement pas pour eux des traits, dont ils sauront mieux que d'autres faire l'application.

[2] Je sais qu'en parlant d'un homme dont le nom a de la célébrité, on devrait s'abstenir de rappeler des titres littéraires qu'il aurait voulu pouvoir anéantir; mais quand l'exemple de son repentir peut arrêter de jeunes littérateurs prêts à se livrer à un genre qui doit leur coûter des regrets, je pense que l'on ne peut trop remettre sous leurs yeux ce que

— Toujours me repousser avec sévérité !
N'aimes-tu plus les arts ? — Je sens leur dignité.
Par ce délire vain penses-tu me séduire ?
L'art d'écrire, toujours dut être l'art d'instruire.
Je sais que de cet art, qui pare la raison,
Le libelliste impur sait extraire un poison ;
Mais, parce que la torche arme l'incendiaire,
Faudra-t-il renoncer au feu qui nous éclaire ?
Non. Quand le vice heureux affronte nos regards,
Entourons la vertu du charme des beaux-arts.
Le philosophe exerce une magistrature
Qu'il reçut du ciel même indépendante et pure ;
Elle parle à l'esprit, se fait entendre au cœur ;
Sa règle est la justice, et son but le bonheur ;
Elle sert à-la-fois les mœurs, la politique,
Et dirige à son gré l'opinion publique.

— S'il fallait tout cela pour faire un écrivain,
Les libraires, Damis, mourraient bientôt de faim.
Moi, je vais débuter dans un genre futile.

— Rien n'est futile aux yeux de qui veut être utile.
Mais, puisqu'à ces devoirs tu parais étranger,
Vois du port les écueils où tu vas t'engager.
Je vais te présenter comme auteur dramatique,
Et tu liras ta pièce au comité comique.
On va nous introduire.... On sonne, descendons.

Piron écrivait, à l'âge de soixante-quatre ans, dans une lettre qu'il appelait son testament.

« Je lègue aux jeunes insensés qui auront la malheureuse « démangeaison de se signaler par des écrits licencieux et « corrupteurs ; je leur laisse, dis-je, mon exemple, ma « punition et mon repentir sincère et public. »

L'assemblée est nombreuse. On murmure ; attendons,
Et laissons à chacun le loisir de médire.
« C'est un auteur tout neuf, ma chère ; sait-il lire ?
« Il va nous ennuyer, je vois ça dans ses yeux »....
« Moi, j'en augure bien ; il a la jambe au mieux »....
« C'est un ouvrage gai ? tant pis, j'aime les drames.
« Il rougit ; qu'il est sot ! » ... « Paix ; en place, mesdames,
Crie un comédien à la voix de Stentor ;
« Après cette lecture il en est deux encor.
« Nous sommes accablés, veuillez lire un peu vite ;
« J'écoute en déjeûnant » ... « Hé ! bon jour, ma petite ;
« Vous arrivez bien tard un jour de comité. »

— Moi, me levant alors, sans humeur, sans fierté,
Je demande silence... « Oui, c'est juste, entre artistes
« On se doit des égards. » — Ah ! Damis, tu m'attristes.
Quoi ! c'est là le tableau ?... — Mon cher, il est flatté.
Mais, pendant que tu lis avec timidité,
Chaque instant me présente une scène nouvelle.
Ta voisine se plaint tout bas d'un infidelle.
L'une lit un journal, l'autre peigne son chien.
Sur ton compte bientôt roule maint entretien.
Tandis qu'en tes accens tu fais passer ton ame,
Un acteur au voisin récite une épigramme.
Cet autre moins poli, cédant au sentiment,
Dort pour se réveiller tout juste au dénouement. [1]

---

[1] Quoique cette esquisse de l'intérieur des comités de lecture soit de la plus exacte vérité, le lecteur se tromperait fort s'il croyait y trouver le portrait de tel ou tel acteur. Ce n'est qu'une peinture des ridicules, en général, dont les comédiens ont été les premiers à rire.

Il y aurait eu de l'injustice de ma part à traiter sérieusement cette matière, puisque de dix-sept pièces que j'ai lues

Abrégeons le supplice en abrégeant l'outrage,
Et supposons, mon cher, qu'on reçoit ton ouvrage.
Ton tour sera fixé; mais, malgré cette loi,
Dix auteurs en crédit passeront avant toi :
Tu réclames en vain, mon ami, c'est l'usage.
Distribuons la pièce. Arme-toi de courage.
Je vois venir à nous le principal acteur.
« Mon rôle est peu saillant, je ne saurais, d'honneur!
« M'en charger tel qu'il est. Si l'on refond la pièce,
« Je verrai si l'on peut, avec un peu d'adresse,
« En faire quelque chose. » — Eh quoi! c'est l'amoureux;
C'est le plus important. — « Dites le plus verbeux;
« Je suis franc, pardonnez... » Il sort laissant le rôle.
Bon! déjà ce revers t'étonne, te désole?
Mais on vient. Quelle est donc cette femme en courroux?
« Il faut en convenir, les auteurs sont bien fous.
« Quoi! me donner un rôle, ô ciel! de bonne mère!
« En ai-je donc déjà l'âge, ou le caractère?
« J'eus trois enfans; quimporte? est-ce ma faute à moi?
« Non; je suis amoureuse, et tiens à mon emploi. »

Je te fais grace, ami, du reste de la scène.
As-tu reconnu là Thalie, ou Melpomène?
Mais si tel est le ton de nos jeunes acteurs;
Le vrai comédien est l'ami des auteurs :
Son talent à-la-fois nous sert et nous éclaire,
Et Molé pour Colin applanit la carrière.

Te peindrai-je à présent un supplice nouveau?
Vingt répétitions martelant ton cerveau;

---

depuis dix ans aux quatre principaux théâtres de Paris, onze ont été représentées; et les autres, ayant été reçues, attendent leur tour de représentation.

Les acteurs ricanant, l'auteur pestant sans cesse;
Et ne retrouvant plus sa pièce dans sa pièce.

Abrégeons. On t'affiche, et tu n'a pas songés
Que souvent sur le titre un ouvrage est jugé :
Trop modeste, il repousse; et trop piquant, il choque.
Mais qu'il ne prête point sur-tout à l'équivoque;
Car un plat calembourg, qui circule sans bruit,
De six mois de travaux peut t'enlever le fruit.

Ton heure est arrivée, et ce soir on te joue.
Tandis qu'à te prôner maint flagorneur s'enroue,
D'avance on t'a jugé dans les cafés voisins.
L'un essaie un sifflet, l'autre frotte ses mains.
Ennemis, partisans, tous entrent pêle-mêle;
S'ils ont un but divers, tous du moins ont du zèle.

Mais déjà tu pâlis, tes genoux sont tremblans....
Je vais servir de guide à tes pas chancelans.
Viens, sortons du théâtre où, malgré l'anonyme,
Chaque acteur, en passant, dirait : « C'est la victime. »
Entrons dans cette loge. — On siffle. — Quelle erreur!
Ce coup a retenti jusqu'au fond de ton cœur.
Calme-toi. Chaque jour ce bruit-là nous attriste;
C'est le coup de sifflet, mon cher, du machiniste.
On lève le rideau! le sort en est jeté....
Tu veux fuir? Non, arrête : ah! de la fermeté;
Et si tu crains un trait, une scène, une actrice,
Détourne tes regards du lieu de ton supplice.
Sur les flots du public porte-les avec moi.
Vois-tu cet homme sec, ici, tout près de toi?
Une plume en stylet arme sa main débile;
En vois-tu découler le venin du reptile?
Faut-il te le nommer?... Non, regarde là-bas:

Ce spectacle est plus gai, l'on y rit aux éclats.
Ce sont des connaisseurs de la moderne espèce.
Tu crois que leur gaîté vient de toi, de ta pièce?
Ils l'ont puisée, ami, chez le restaurateur.
Ils applaudissent bien; mais Rose est leur auteur; [1]
Et je lis dans leurs yeux que chacun d'eux préfère
Le Champagne à ta pièce, et Barème à Molière.

Vois-tu plus loin ce spectre au teint have et plombé?
Sous le mépris public son dos semble courbé:
Son ame se trahit sur sa face livide;
C'est des allusions un amateur perfide.
Par haine pour les arts, les mœurs et la raison,
D'une lâche équivoque il sème le poison.
Tu voulais faire rire à l'Opéra-Comique:
Tu respectes les lois; mais ce faux politique,
Pour trouver dans ta pièce un sens louche ou pervers,
Torture ta pensée, et dissèque tes vers.

—Quel tableau! ce dernier et m'indigne et m'effraie.
Moi, vouloir d'un succès! qu'à ce prix je le paie!
Plutôt tomber cent fois.—Et ton drame nouveau
Crois-tu qu'il dorme en paix sous l'abri du tombeau?
Non, non, vois s'avancer quarante journalistes,
Des lambeaux de tes vers infidèles copistes;
Vois-les se disputer tes restes palpitans....

—Arrête, cher Damis, c'en est trop, je me rends;
Je renonce au desir d'être auteur agréable,
Et je me borne enfin au titre d'homme aimable.

---

[1] *Rose*, fameux restaurateur.

CHAPITRE XXIV.

Art du Décrotteur.

Tout tend à la perfection, tout, jusqu'à l'art du décrottage.

Il y a quelques années, un Savoyard mal-adroit, un grossier Auvergnat brossait rudement les souliers sans épargner les bas, et noircissait quelquefois ces derniers aux dépens des autres, avec de l'huile puante mêlée à un peu de noir de fumée; aujourd'hui, un ARTISTE, muni d'une éponge et de trois ou quatre pinceaux de diverses grosseurs, effleure la chaussure, en enlève à peine la boue, et recouvre le tout d'un cirage noir et brillant.

Entrez dans cette boutique au Palais-Egalité près du théâtre; on vous offre un fauteuil, un journal : asseyez-vous et lisez, lisez, ou plutôt examinez la gravité de l'artiste décrotteur, et voyez comme la célébrité a imprimé une sorte de dignité à ses traits.

Voyez-vous sur ces planches cette foule de souliers et de bottes; c'est *l'ouvrage à*

la main [1], qu'il ne fait, dit-il, que quand l'autre ne donne plus.

Je me suis amusé à faire un calcul simple, un rapprochement assez singulier, et j'ai trouvé pour résultat, que le pinceau de cet artiste produit plus maintenant que celui d'un bon peintre de l'école française.

CHAPITRE XXV.

Cabinet des Figures.

Curtius, et quelques autres modeleurs, ont toujours des cabinets de figures en cire, où ils exposent les portraits des personnages qui acquièrent de la célébrité dans tous les genres; mais quelque ingénieux que soit cet art en lui-même, c'est sous le point de vue moral qu'il est piquant de l'envisager.

C'est là seulement que l'on voit les individus les plus divisés dans le monde réunis par la seule volonté de *Curtius;* c'est

---

[1] Chaque art, comme on voit, a ses termes techniques; je garantis celui-là, il est sorti de la bouche de l'artiste.

là que l'on admire ce rapprochement bizarre de personnages d'états et de caractères si différens; ce mélange de vertus et de crimes; de sottise et de talens; d'illustrations brillantes, mais éphémères; de réputations moins grandes, mais durables... Ces cabinets offrent le monde moral en miniature.

Depuis seize ans, je me suis fait une habitude de les visiter au moins une fois par semestre; j'y ai puisé de profondes réflexions; et ce cours de morale et d'histoire ne m'a pas coûté plus de douze sous par an.

Oh! si je ne m'étais pas mis un bâillon pour tout ce qui a trait à la politique, quel cours de philosophie je ferais faire à mes lecteurs, en leur nommant seulement les personnages que j'ai vus successivement aux salons des figures! Quelles leçons terribles! Elles sont frappantes celles-là; car les traits des hommes se gravent plus profondément dans la mémoire, que le récit de leurs faits. Combien de personnages le modeleur nous a d'abord représentés sur un char, et peu de temps après dans une charrette! O inconstance des hommes! ô justice éternelle!

Et ce n'est pas d'hier que les hommes sont inconstans : consultez *Curtius*, il vous dira que depuis vingt-cinq à trente ans qu'il modèle et coule en cire des personnages vivans, il en est peu qu'il n'ait été obligé de remettre à la fonte au bout de quelques mois, tant l'admiration publique est facile à lasser !

Il y a seize ans que j'entrai pour la première fois dans cette petite galerie philosophique. Je me rappelle que j'y vis accolés *Volange* dans le rôle de *Jeannot*, et d'*Estaing* sous le costume du vainqueur *de la Grenade*. La grande célébrité était alors pour le premier. J'allai quelques jours après à la manufacture de Sèvres ; j'y vis son portrait en biscuit ou pâte de porcelaine : il était sur une table au milieu de ceux de Mably, de Corneille, de Turenne, de Racine, de Montesquieu, de Molière, de Fénélon, etc. etc. et le garde de cette salle m'avoua que l'on vendait plus de Jeannots que de tous les guerriers, poètes et moralistes ensemble.

Revenons au salon des figures de cire, et convenons que ce modeleur est un grand conciliateur. Je me rappelle d'avoir vu dans son cabinet l'auteur d'Emile à la

même table que le chantre de la Pucelle.

Il y a environ quinze ans qu'il vint une bonne idée à *Curtius*, ou à un de ses confrères ; c'était à la foire Saint-Laurent : on parlait beaucoup de voleurs alors, et comme il y en avait quelques-uns de justement *célèbres*, on sent bien que le modeleur se hâta de faire les portraits de ces derniers; mais cette fois, pour offrir un spectacle neuf, il destina un local particulier à cette troupe de bandits, et décora ce lieu sombre d'une manière analogue aux personnages qui l'habitaient.

Les uns étaient enchaînés et couverts de haillons, les autres presque nus et sur la paille : c'était un spectacle assez pittoresque. Il n'y avait de portraits ressemblans que ceux des deux ou trois chefs; mais comme la bande était nombreuse, le propriétaire avait été obligé de leur donner de la compagnie. Je m'imaginais qu'il avait modelé les autres d'idée et au hasard, et, dans cette persuasion, je parcourais assez indifféremment les figures basanées et souvent obscurcies par de sales moustaches de ces brigands subalternes, lorsqu'à travers leur costume repoussant, je crus distinguer des traits qui ne m'étaient point

inconnus. Je considérai plus attentivement, et je me convainquis que le propriétaire des grands voleurs, qui était le même que celui de l'autre salon de figures, voulant tirer parti de quelques personnages modelés qui n'étaient plus de mode, ou de quelques portraits de commande rebutés, les avait affublés de haillons, chargés de chaînes, et légèrement défigurés pour les placer avec les grands voleurs... Cette idée me fit sourire involontairement, en songeant que quelque femme de traitant pourrait bien trouver parmi ces messieurs le portrait de son mari, jadis commandé au modeleur en cire. Ceci n'est point un badinage, j'affirme y avoir reconnu le portrait fort ressemblant de *Linguet*, qui, quelques mois auparavant, était placé avec honneur dans l'autre cabinet, et que l'on n'avait sans doute transporté là que par esprit d'économie, et pour meubler la prison.

Moralistes, je le répète, voulez-vous faire un bon chapitre sur l'inconstance des hommes, sur le délire et les suites de l'ambition, demandez à *Curtius* la liste de toutes les figures qu'il a faites en cire, et qu'il a ensuite successivement jetées à la fonte pour en couler de nouvelles. Cette liste

vaudra cent volumes d'histoire et trente ans d'expérience. [1]

CHAPITRE XXVI.

Entrepreneurs de Spectacles.

On se fait aujourd'hui entrepreneur de spectacle avec plus de facilité qu'on n'élevait autrefois une petite boutique de mercier. Il ne faut que de l'effronterie.

L'homme qui veut élever un spectacle dit à quelques intrigans qu'il a en vue une salle; aussitôt pleuvent chez lui acteurs, souffleurs, musiciens, décorateurs, auteurs. Il fait des engagemens, il signe des marchés; avant un mois, sa troupe est com-

---

[1] On blanchit la cire comme on blanchit les toiles; et la même matière, décolorée par une opération simple, peut servir à modeler de nouvelles figures. C'est le systême moral de la métempsycose exécuté physiquement. Ainsi une partie de la substance avec laquelle Curtius fit le fameux géant de la Foire, lui servit peut-être ensuite à modeler le célèbre nain du roi de Pologne; ainsi la cire qui vous a retracé les traits du plus vertueux des mortels, servira demain à vous offrir ceux du plus vil des hommes.

plète, et il ne lui manque rien, absolument rien... que de l'argent.

De l'argent? fi donc! vil métal. Est-ce que l'on a besoin de cela pour faire une entreprise?

Ecoutez ce calculateur, pilier de la bourse, et observateur impartial de nos opérations financières, il vous dira qu'en fait d'entreprises, celui qui n'a rien est dans une situation bien plus favorable que le riche; car, dit-il, l'homme qui a beaucoup se ruinera infailliblement, tandis que l'entrepreneur sans fonds ne courra que la chance contraire. Puissamment raisonné! ce qu'il y a de plaisant, c'est que si vous le pressez par des argumens, il vous répondra par des faits, et vous démontrera que sur vingt capitalistes qui se sont mis dans les entreprises, il y en a dix de ruinés, et que sur cent spéculateurs à bourses vides, qui ont suivi la même carrière, quatre-vingts se sont enrichis.

L'entrepreneur de spectacle dont le coffre est vide, ne manque jamais de faire sonner fort haut le crédit de ses croupiers, qui ne veulent pas, dit-il, se faire connaître. A l'entendre, l'or va pleuvoir dans la caisse le lendemain de l'ouverture. En effet, la

recette est-elle bonne, au bout du mois, on paie le courant. Le mois suivant, la recette baisse, on ne paie que des à-comptes; le troisième mois est plus faible encore, on paie les plus exigeans ou les plus utiles; et si après le quatrième mois, acteurs, musiens, ouvriers, refusent le service, l'entrepreneur assemble la troupe, lui *prouve* que la mauvaise volonté de quelques personnes a seule perdu une entreprise importante pour tous. Il s'abaisse quelquefois jusqu'à leur montrer des comptes, par lesquels il *appert* clairement qu'il a mangé sa fortune; et vous entendrez tout Paris répéter le lendemain que les entreprises de spectacles sont bien malheureuses.

Que devient cependant l'entrepreneur ? qu'importe; il a bien vécu pendant quelques mois, et qui sait s'il n'a pas mis à part de quoi bien vivre encore quelques années?

Il y a eu depuis dix ans quinze ou vingt entreprises de spectacles, dont la moitié au moins n'a pas eu d'autre commencement et d'autre résultat.

CHAPITRE XXVII.

Les Ponts.

Ils sont assez beaux, les ponts de Paris; mais il y en a un dans ses environs qui les surpasse tous, et plusieurs en France qui les effacent.

Cependant, ce qu'on ne saurait trop louer, ce qui est préférable à tous les monumens que l'on a élevés depuis quinze ans, c'est le déblai des ponts au Change et Notre-Dame. Il faut avoir vu ces ponts et les quais voisins surchargés de masures hautes et enfumées, pour se faire une idée de l'importance de cette restauration, qui était sollicitée depuis plus de trente ans, et qui aurait fini par s'exécuter d'elle-même avant peu, au moyen des glaçons qui auraient sans doute entraîné les ponts et les masures.

Il était curieux de voir, à l'approche des débâcles, c'est-à-dire presque aussitôt que la rivière était prise, mille à douze cents familles déserter leurs cases [1], et emporter

---

[1] Les maisons du pont au Change avaient six et sept étages; celles du pont Notre-Dame n'en avaient

leurs meubles les plus précieux, dans la crainte de voir descendre leurs habitations dans la rivière. Cette précaution était d'autant plus sage, que l'on savait que lorsque ces ponts étaient en bois ils avaient été souvent emportés par les glaces et les débordemens.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que la manie de bâtir sur l'eau était si grande autrefois, qu'on avait lié ces deux ponts par une rue couverte, appelée le *quai de Gesvres*, et construite sur pilotis, comme si le terrain eût manqué aux environs de la cité.

Au surplus, tout est mode; et nous ne pouvons concevoir aujourd'hui quel plaisir nos pères avaient à entasser ainsi les maisons tellement près les unes des autres, que l'air pouvait à peine circuler entre elles. On peut se faire une idée de ce qu'était Paris, lorsqu'on saura qu'il y a quelques siècles, ces sentiers étroits, qu'on appelait cependant des rues, n'étant point pavés, les immondices et les eaux n'ayant alors d'autre écoulement que la pente du

---

guère moins; et il est certain que plus de dix mille individus logeaient sur ces deux ponts.

terrain, souvent ces égoûts extérieurs s'arrêtaient dans des quartiers fort peuplés, qui ont, par cette raison, conservé longtemps la dénomination de *Palus*, nom dont on se sert encore dans la partie méridionale de la France pour désigner les terrains humides et marécageux. Ainsi le *Marché-Palus*, depuis Marché-Neuf, qui est entre le pont Notre-Dame et le Petit-Pont, devait son nom à un marché placé dans ce même lieu, qui était une espèce de mare où s'arrêtaient une partie des ruisseaux et des immondices de la cité.

Les étrangers qui voudront se retracer le coup-d'œil qu'offraient, il y a quinze ans, les ponts au Change et Notre-Dame, n'ont qu'à se promener sur le quai de la Vallée; ils verront le derrière des maisons du pont Saint-Michel soutenu par des ais pourris, et qui attendent, sans doute, que les glaçons ou la faulx du temps vienne compléter le déblai des ponts. Espérons que l'on préviendra ses efforts, et qu'on se pénétrera de cette vérité, que les travaux par lesquels l'on aère et l'on assainit un quartier font plus d'honneur au gouvernement que la construction de nouveaux monumens, qui n'ont pas un but direct d'utilité.

Les grandes sociétés ressemblent, en ceci, aux petites familles ; elles ne doivent songer au superflu que lorsqu'elles ont assuré le nécessaire.

Nous ne pouvons terminer ce chapitre sans faire mention d'un usage assez singulier.

On se rappelle l'obligation imposée aux jongleurs qui entraient à Paris avec des ours, des singes et autres animaux curieux, laquelle a donné naissance au proverbe : *Payer en gambades, ou en monnaie de singe.* Un règlement à-peu-près semblable avait lieu pour les oiseliers, qui venaient vendre, fort anciennement, des oiseaux de toute espèce, les dimanches et fêtes, sur le pont au Change, alors appelé le *pont aux Oiseaux ;* cette vente ne leur était permise qu'à la condition de donner la volée à deux cents douzaines d'oiseaux au moment où les rois passaient sur ce pont, le jour de leur entrée triomphante.

On remarquera sans doute que l'on retrouve, après plusieurs siècles, des indices des plus anciennes habitudes. Les oiseliers, ne pouvant plus vendre leurs oiseaux sur ce pont, dont s'emparèrent les changeurs et les orfèvres, s'établirent sur le quai le plus voisin, où ils sont encore.

De même, dans trois ou quatre siècles, on ira chercher dans les environs du pont Notre-Dame les mauvaises copies de tableaux, les dessus de portes, les enseignes et autres *croûtes*, qui se vendaient il y a quinze ans sur ce pont, et dont les marchands se sont en effet établis dans les rues voisines.

CHAPITRE XXVIII.

Modes en Médecine.

PARIS a donné, pendant plus d'un demi-siècle, des modes pour les vêtemens au reste de l'Europe. Cet empire du goût est un peu tombé, et ne s'étend guère aujourd'hui que sur la France ; c'est là aussi que se bornent les succès des modes en médecine.

Tronchin a été, comme on sait, fort long-temps le médecin à la mode ; il avait changé la forme de la *médecine superficielle* : c'est ainsi que j'appelle le genre de traitement qui s'exerce sur cette espèce de gens du monde pour qui être malade est une habitude, et presque un besoin.

Tronchin avait ainsi cent à cent cinquante malades qui jouissaient de la meilleure santé. C'était, en grande partie, des femmes qui, n'étant occupées par aucune passion sérieuse, ou distraites par aucun goût, avaient cependant besoin d'avoir un état dans le monde. Ne pouvant être autre chose, elles étaient *malades*.

Il se fit une réputation par la singularité de ses ordonnances, qui contrastaient avec le tempérament des personnes qu'il traitait; il ordonnait ordinairement des exercices forcés, violens même, et il était plaisant de voir madame la marquise frotter le parquet de son salon, par ordonnance du médecin.

Ses succès l'enhardissant, il osa davantage, et voulut mettre à la mode quelques méthodes nouvelles dans des maladies réelles; mais il dut s'appercevoir que tous les maux ne gissent pas dans l'imagination, et que les modes qui tuent ne font pas fortune.

Un grand médecin est rarement le médecin à la mode, parce qu'il ne sait point se prêter à toutes ces niaiseries de nos petites-maîtresses, qui finiraient par faire d'un art utile une véritable jonglerie.

Il y a vingt ans, lorsque le médecin du jour avait dérangé, par un régime trop complaisant, la santé d'une jolie femme; lorsqu'une maladie sérieuse remplaçait les mines, les vapeurs, le mari appelait Petit, qui arrivait quelquefois assez à temps pour réparer les fautes de son confrère : mais sa franchise, son talent, ne nuisaient point au docteur à la mode; et la malade, en guérissant par les soins de Petit, disait tout bas : Il est dur de devoir la santé à un homme qui a des manières si extraordinaires; qu'il me tarde d'être rétablie pour reprendre mon docteur !

La médecine à la mode a changé d'erremens depuis quelques années. Autrefois, nos dames avaient besoin de remonter le genre nerveux; nos femmes d'aujourd'hui ne cherchent qu'à l'assouplir. Interrogez nos docteurs modernes, ils vous diront que la classe riche jouit maintenant d'une force de tempérament qui résiste à tous les efforts de la médecine.

Voyez chez nos glaciers ces belles et bonnes femmes dont la mine enluminée et les gros bras rouges annoncent une santé de village; voyez-les s'asseoir pesamment dans un fauteuil qui crie sous le poids;

ces dames composent aujourd'hui ce qu'on appelle la bonne compagnie ; mais je gage que si Tronchin pouvait revenir, il conviendrait qu'il était plus facile de rendre des forces aux femmes de son temps que de donner un air de faiblesse à ces robustes créatures.

L'hiver dernier il y a eu un très-grand nombre de petites-véroles, et chaque médecin a traité cette maladie à sa mode. Les uns faisaient suer leurs malades, les autres les faisaient geler. Si l'on me demande quelle est la meilleure méthode, je conseillerai de consulter l'état des morts.

On s'attend peut-être que je donnerai ici la liste des médecins à la mode. J'ai prévenu que je nommais le moins possible les hommes vivans : d'ailleurs, qui pourrait me garantir qu'au moment où l'on imprimerait ce chapitre cette liste serait encore en crédit ?

Je le terminerai par une prédiction, qui sera traitée de paradoxale par les routiniers ; c'est que d'ici à dix ans la médecine est appelée à faire de très-grands progrès, grace aux secours de la chimie, qui est maintenant une science positive. Je ne serais donc pas surpris que les dix pre-

mières années du 19.e siècle fussent marquées par la découverte des moyens de guérir les maladies de poitrine, de dissoudre la pierre, et que le galvanisme ne fournît des méthodes curatives pour les maux qui prennent leur source dans le systême nerveux.

CHAPITRE XXIX.

Pompes funèbres.

Comment persuaderait-on qu'on a chéri ses parens pendant leur vie, lorsqu'une lâche indifférence, une coupable insensibilité, je dirais presque le mépris, accompagne leurs restes dans la tombe ?

Demandez à ce jeune homme, l'idole d'un père qui voulut le voir encore à ses derniers momens, et dont il reçut le dernier soupir, demandez-lui où reposent les cendres de ce père respectable ? il l'ignore ; il les a livrées à des mercenaires accoutumés à porter avec la même indifférence, et à jeter dans la même tombe, les restes de l'être le plus malfaisant et ceux de l'homme le plus vertueux.

Les religions ont presque toutes lié le respect des morts à leurs dogmes, à leurs cérémonies; il a disparu parmi nous avec elles, et aucune institution ne le fait renaître. Il semble que l'on veuille réduire en devoir ce que certaines peuplades sauvages érigent en vertu, l'insensibilité.

Lorsqu'un Français va à la Chine, et qu'il parcourt les rues de Canton, il sourit en voyant cette multitude de petites figures qui retracent, sur la porte des maisons, les traits de bons pères, d'hommes vertueux, que chaque famille conserve avec une sorte de vénération. Il hausse les épaules à l'aspect de ces prétendus magots, qui annoncent peu de talent dans celui qui les sculpta. L'insensé! il ne sait pas que ces froides effigies sont plus éloquentes que nos meilleurs livres et nos plus grands orateurs.

Un Chinois, qui, en parcourant les rues de Paris, rencontre un cercueil solitaire, porté par des mercenaires qui plaisantent sur leur fardeau, ne rit pas, je gage; il s'écrie : Ce peuple est insensible ou barbare!

Mais j'apprends que des plumes éloquentes se préparent à plaider la cause des

morts. Nous sommes donc bien froids, s'il nous faut des poèmes et des discours académiques pour nous retracer des devoirs que les premiers peuples de la terre ne lisaient que dans leurs cœurs.

CHAPITRE XXX.

Garat.

Je le mets au nombre de ces phénomènes moraux et physiques, plus extraordinaires et beaucoup plus rares que ces singularités que l'on rassemble dans les cabinets, et qui ne sont, pour la plupart, que des monstruosités, des erreurs de la nature.

Qu'importe, en effet, que deux individus viennent au monde, l'un avec deux têtes, et l'autre avec quatre pieds, si le premier a moins de facultés morales, et le second moins d'agilité physique que l'homme ordinaire?

L'expérience des siècles nous apprend que peu d'êtres offrent une réunion de facultés perfectionnées. L'esprit, en se portant vers un objet, abandonne tout ce qui s'en éloigne. Un sens se perfectionne lors-

qu'il est obligé de remplacer, en quelque sorte, la fonction d'un autre sens qu'on a perdu. Une partie du corps, si on l'exerce seule, n'acquiert de la force qu'aux dépens des autres.

Petiot, métaphysicien profond, que la mort a enlevé il y a quatre ans à la philosophie et à l'amitié, me disait, en parlant d'un artiste distingué qui raisonnait assez mal sur toute autre chose que son art : *Son grand talent est un cautère à son esprit.* Voilà, en peu de mots, l'histoire de notre organisation physique et morale, et l'explication de l'énigme que nous offrent chaque jour une foule d'artistes, de virtuoses et d'hommes à talent.

Quel préambule! et pour en venir à Garat, dira-t-on! pourquoi pas? On entend exalter tant de gens qui font tout médiocrement, qu'il doit être permis de remarquer l'homme qui, dans un art séduisant, approche si près de la perfection.

Mais, disent les croqueurs de notes, Garat est-il musicien? Qu'importe? auraient répondu Gluck ou Sacchini, il est plus que musicien.

Mais a-t-il donc une belle voix? disent les insatiables. Je réponds que si la nature

avait plus fait pour lui, il aurait moins mis l'art à contribution ; et, sans doute, nous y aurions perdu.

Quelques amateurs exclusifs, qui lui refusaient le titre de chanteur, parce que la terminaison de son nom n'est point en *i*, demandaient un jour, en ricanant, aux acteurs italiens du théâtre Feydeau, avec lesquels il venait de chanter, ce qu'on dirait de Garat en Italie : — « Que c'est un grand chanteur, » dirent-ils avec cet accent de la vérité qui ne se calcule pas, parce qu'il est le résultat du sentiment qu'on vient d'éprouver.

Ce qui étonne les compositeurs, c'est qu'il réunit tout, grace, légèreté, expression, sensibilité ; c'est que jamais il ne place mal une note ; c'est qu'il embellit toujours un morceau, soit qu'il le simplifie, soit qu'il le brode ; c'est qu'enfin il fait par sentiment, je dirais presque par instinct, ce que l'artiste consommé et l'homme de goût ne font qu'à force de travail, ou par une heureuse et rare inspiration.

« Mais sa mise, ses manières.... » Eh ! nous y voilà, messieurs les exigeans ; ne pouvant attaquer le talent de l'artiste, vous

lui cherchez des ridicules. Hé bien, s'il ne se met pas comme vous, d'autres se mettent comme lui. Parmi les hommes qui marquent, les gens de lettres, les savans devraient sans doute, plus que d'autres, tenir à la simplicité des vêtemens; cependant quel est le censeur qui, en critiquant l'Emile ou l'Héloïse, se soit avisé de donner, pour preuve du peu de talent qu'il trouvait à J. J. Rousseau, le costume arménien que ce philosophe avait adopté, lequel, franchement, avait bien aussi sa singularité, et même son ridicule? Apprenez donc que Bufon n'était pas exempt de manies; apprenez que ce peintre enchanteur de la nature faisait jusqu'à trois toilettes par jour, ce qui n'a rien diminué de sa réputation comme écrivain. Je demande pour l'artiste l'indulgence que vous voulez bien avoir pour les philosophes. Hommes faibles, vous ne faites que passer, Garat vit encore; jouissez, et ne discutez pas.

Je m'étais imposé la loi de ne point parler des hommes vivans dans cet ouvrage, mais je tiens note des phénomènes de la fin du 18.e siècle, et j'ai cru devoir un chapitre à Garat.

CHAPITRE XXXI.

Huissiers.

Si Molière revenait marquer encore au front le ridicule et le vice, il ne peindrait plus tous les huissiers en habit noir bien rapé ; il ne leur ferait plus un calus au dos, et verrait qu'ils sont enfin sensibles aux coups de bâton.

Il faut convenir que les huissiers sont moins effrayans depuis que les plus honnêtes gens reçoivent leurs visites.

Il y a bien toujours quelque chose d'huissier dans leur physionomie ; mais ce signe indélébile est recouvert par des manières aisées, et même par une politesse qui prouve qu'ils voient la bonne compagnie.

On s'apperçoit, par les égards qu'ils témoignent aux victimes de leurs *exploits*, qu'habituellement ils ont plus d'estime pour ceux contre lesquels ils agissent que pour ceux qui les font agir.

Au surplus, cet état est devenu si lucratif qu'il y en a qui rivalisent de ton avec nos meilleurs notaires. Certains huissiers

ont des études montées; et, ce que l'on aura de la peine à croire un jour (car il faut espérer que tôt ou tard la confiance renaîtra), il y a un huissier à Paris dont le cabinet vaut, cette année, cent mille francs. Que d'exploits, grand Dieu!.... que de larmes ont coulé pour former cette somme!

La fortune des huissiers est toujours en raison inverse de la fortune publique, puisque celle-ci ne se compose que des fortunes particulières. Les médecins, dit-on, s'enrichissent dans les épidémies; de même, quand on voit les huissiers prospérer, on peut dire qu'une épidémie morale s'est emparée du commerce, de l'industrie et des autres sources de la richesse nationale.

CHAPITRE XXXII.

Sorciers et Sorcières.

Les bons habitans de Paris sourient de pitié lorsqu'on leur dit qu'il n'y a pas un siècle on brûlait d'ambitieux mal-adroits, pour crime de sorcellerie; ils haussent les

épaules quand on leur raconte qu'à cent lieues de la capitale, il y a trente ans, les prédicateurs commençaient leurs sermons par conjurer *les sorciers et noueurs d'éguillettes*, en leur ordonnant de sortir de l'église; ils me regardent avec défiance quand j'assure que, dans une foule de cantons ruraux, il y a des familles entières de cultivateurs que l'on croit encore en possession de jeter des *sorts*. Oh! qu'ils sont philosophes les habitans de Paris!

Cependant voyez ces esprits forts, qui viennent d'écouter, avec tant de philosophie, ce triste récit des faiblesses humaines; voyez-les s'arrêter devant la boutique ambulante de cet homme dont l'attirail, bêtement magique, est surmonté de deux hiboux vivans. « Ce sont des oiseaux de « la Chine; ou tout au moins du Canada, » s'écrie un marchand de la rue Saint-Martin; car vous saurez que ces philosophes ne savent pas distinguer une chauve-souris d'une hirondelle. « Ils ont vu du pays ces « oiseaux-là, » reprend la grosse moitié du marchand. Quels yeux! ajoute-t-elle. « Ça y voit bien mieux que nous, sans « doute. » — « Hé! non, madame, dit « un villageois en passant; en plein jour,

« ces animaux-là ne voient pas même les « bêtes, sauf votre respect. »

La bonne dame, qui ne sent pas l'application, continue l'inspection de la boutique du sorcier, lequel lui propose, avec un air d'importance, de tirer, pour deux sous, une devise dans sa roue de Merlin. — « Prenez, mamour, dit le mari; je veux « savoir si vous m'aimez. » La chère moitié rougit, fait l'enfant; le mari insiste, elle refuse, veut continuer la promenade, dit que ce sont des folies. — « Qu'importe? « dit l'époux, prenez toujours, j'ai payé; « prenez, pour me plaire. » — Pour le coup, la grosse moitié est tout de bon embarrassée; elle cède enfin, prend en tremblant un billet dans la roue magique; le mari le déroule avec empressement, avec confiance, et lit ces mots : *Mon jeune amant est et sera constant.* — « Qu'est-ce que cela veut dire? » s'écrie le vieux marchand tout décontenancé...— « Excusez, dit « le sorcier, madame s'est trompée de case; « elle a pris la devise dans la roue des « *jeunes filles*, et non dans celle des *femmes mariées* : c'est une erreur, c'est ma « faute; elle peut la réparer sans payer de « nouveau. » — « En voilà assez, maudit

« sorcier, reprend le marchand, je ne crois
« point à ces sottises-là ; mais une autre
« fois, madame, qu'il ne vous arrive pas
« de vous tromper de case.... » — La grosse dame, toute rouge, suit son mari, qui s'en va en grommelant : moi, qui les accompagne des yeux, je vois à leurs gestes que la fatale devise a jeté le trouble dans le ménage, et je répète : Oh ! que ces bons Parisiens ont de philosophie !

Je n'exagère point en disant que, sur le boulevard compris entre la vieille rue du Temple et la Magdeleine, il y a plus de cinquante sorciers ou sorcières qui varient les formes de leur art. Les uns ont des tables surchargées de pavillons couverts de maximes diaboliques ; d'autres ont des roues, avec des compartimens pour chaque âge et chaque état ; celui-là fait choisir, dans un paquet, un carré de papier blanc, qui se charge de caractères au moment où on le plonge dans un bocal qui paraît vide [1] ; celui-ci a une robe semée d'hiéro-

[1] Le bocal contient un peu de sulfure de potasse (anciennement foie de soufre à base d'alcali végétal), et le billet est écrit avec de l'acétite de plomb (c'est ce que l'on appelait autrefois vinaigre de Saturne).

glyphes, et vous dit votre bonne aventure au bout d'un long tuyau qui transmet le son.

Les personnes qui jugent de la science des sorciers par le prix de leurs marchandises, dédaignent ces devins à deux et quatre sous, et courent en foule chez *madame Villeneuve*, *rue de l'Antechrist*, qui prend trois livres, six francs, et même plus, quand l'occasion s'en présente.

Tel qui dédaigne madame Villeneuve, irait voir *Cagliostro* s'il était encore à Paris; et tel autre enfin, qui sourit de pitié au nom de Cagliostro, est tenté de faire le voyage de Suisse pour consulter le docteur *Lavater* : voilà mes philosophes!

Ce n'est pas tout. Les coins des rues, les murs des places publiques, sont couverts d'annonces de secrets, de livres sur les calculs sympathiques des numéros de la loterie, sur l'explication des songes dans leurs rapports avec ces numéros, sur diverses manières de tirer les cartes; et, ce

---

L'action de l'air extérieur, sur le sulfure de potasse, en dégage du gaz hydrogène sulfuré, qui, agissant sur l'oxide de plomb, fait paraître les caractères écrits sur le billet, lesquels jusque-là étaient invisibles.

qui doit donner une grande confiance en ces ouvrages, leurs auteurs meurent tous de faim.

Autrefois il n'y avait guère que les filles publiques qui tirassent les cartes, aujourd'hui tout le monde s'en mêle; et j'ai vu des femmes, qui ne se croyaient point sorcières, n'oser les tirer pour elles-mêmes, dans la crainte d'y lire quelque mauvaise nouvelle. Quelle philosophie!

Cette fureur des sorciers est la maladie des peuples ignorans ou malheureux. On cherche dans l'avenir un adoucissement au présent; dans l'illusion, un remède à la réalité, et les jouissances de l'imagination font presque oublier les souffrances du corps.

Dans tous les temps le merveilleux l'emporta sur le simple et le vrai, et la sybille de Cumes attira plus de curieux que Socrate et Platon n'eurent de disciples dans tout le cours de leur vie.

CHAPITRE XXXIII.

Illusion théâtrale. Décorations.

L'ILLUSION qui naît de la vérité des décorations, est un des grands moyens de fortifier l'illusion théâtrale; cependant, il n'est que trop vrai, malgré le talent des peintres et des machinistes, nous sommes encore dans l'enfance de l'art, si, comme je le pense, l'art de décorer un théâtre n'est que celui de transporter sur la scène les effets variés de la nature.

Le défaut principal, celui qui détruit toute espèce de vérité, naît de la manière d'éclairer. A voir ce foyer de lumière qui part aux pieds de l'acteur, ne dirait-on pas que c'est du tartare que viennent les feux qui l'éclairent?

Quoi! dans nos champs, dans les appartemens, la lumière nous vient toujours du ciel, et nous serons éternellement réduits à ne la recevoir au théâtre que de l'enfer! Non, il n'y a qu'entêtement dans cette méthode; et l'on n'y tient encore que parce qu'on sacrifie tout à cette partie de

la salle où les spectateurs vont se servir mutuellement de spectacle, tandis que tout devrait être sacrifié à l'illusion théâtrale. [1]

La manière d'éclairer les autres parties du théâtre est aussi peu naturelle que celle qu'on emploie pour l'avant-scène. Le peintre a beau tracer sur ses décorations les ombres portées, les demi-teintes; les quinquets n'en sont pas moins distribués avec égalité derrière chaque coulisse, et le systême de l'éclaireur est en opposition avec le calcul du peintre.

Mais la manie des coulisses, dans les

[1] On a tellement augmenté l'intensité de la lumière dans nos salles de spectacle, que, pour pouvoir éclairer le théâtre dans une proportion relative, on a été obligé de doubler le nombre des quinquets, encore nos décorations paraissent-elles moins éclairées qu'autrefois. Je pense, et je l'ai dit il y a long-temps, que l'on pourrait concilier l'éclat des salles et la clarté nécessaire aux décorations, en adaptant au lustre une machine simple au moyen de laquelle on le voilerait pendant la pièce, pour qu'il ne répandit plus qu'un jour doux; ce qui rendrait au théâtre toute la clarté convenable, bien entendu qu'on le dévoilerait pendant les entre actes. Cette machine, qui ne coûterait pas trois cents francs pour l'Opéra, épargnerait annuellement plus de trois mille francs d'huile, d'entretien de quinquets, etc.

décorations qui représentent des salons, est plus ridicule encore. En vain le peintre observe qu'il ne peut avoir qu'un point de vue pour mettre en perspective toutes les parties de son architecture, on n'en tient pas moins à ces décorations en feuillets de paravent; et, comme il n'y a qu'un individu qui puisse être placé au point de vue précis que le peintre a choisi pour tracer ses lignes, il s'ensuit que dix-neuf cent quatre-vingt-dix-neuf personnes, sur deux mille, se trouvent placées hors de ce point, c'est-à-dire trop près, trop loin, trop haut, trop bas, ou trop de côté. C'est ainsi qu'une décoration, bien conçue dans son point de vue, n'offre plus que des lignes sans ordre, des corniches qui se confondent, des entablemens sans correspondance, enfin, une architecture grotesque, semblable à celle qui résulterait d'un déplacement général dans toutes les parties d'un salon.

Inutilement on crie aux décorateurs que, puisqu'ils ne peuvent pas encore employer de bons moyens d'éclairer, ils doivent du moins saisir toutes les améliorations qui les rapprochent de la nature, telles que les salons fermés que l'on a essayés dans plu-

sieurs pièces ; les coulisses prévalent toujours, et je ne connais qu'un seul machiniste qui soit d'avis de les adopter entièrement. [1]

Je ne parle que des décorations représentant l'intérieur d'un appartement quelconque, et non de ces parties d'architectures isolées, qui nous offrent des ruines ou l'extérieur des bâtimens, et pour lesquelles on sera toujours obligé de faire des châssis inégaux ; mais dans ces décorations même, ainsi que dans toutes celles qui représentent des vues champêtres, les ciels en banderoles sont aussi ridicules que les plafonds des chambres. Avec quelque soin que ces bandes de toile soient peintes, il est impossible qu'elles rendent avec exactitude cette enveloppe d'apparence concave, que nous appelons le firmament. Les décorateurs n'ont pas calculé que ce que l'on nomme l'espace, ayant une couleur locale, ou, ce qui est la même chose, l'atmosphère étant réellement colorée, chaque banderole doit se détacher, et se détache en effet

[1] Ce machiniste est *Boullé,* qui joint à de grandes connaissances théoriques et pratiques ce mépris des usages qui rapetissent un art auquel il a fait faire des progrès sensibles.

sur celle qui est derrière ; ce qui divise leurs ciels en zones égales, assez semblables à des pièces de toile qu'on aurait tendues aux sommités des arbres, pour les faire blanchir à la rosée.

Je suis persuadé que lorsqu'on en sera venu à subordonner la forme de nos avant-scènes à l'illusion théâtrale, on supprimera entièrement ces ciels en bandes, auxquels on ne substituera..... rien, oui, absolument rien que l'espace, l'air ; ce qui diminuera beaucoup la dépense en toile, et complétera l'illusion.

Il ne faudrait pas même refaire nos avant-scènes pour adopter ce que je propose ; il suffirait de baisser cette vaste draperie que l'on emploie pour en diminuer la hauteur, jusqu'au point où les rayons visuels des personnes placées au premier parquet ou orchestre ne pourraient plus arriver aux machines placées dans la partie haute du théâtre.... Mais ces observations demanderaient de longs développemens. Je m'arrête. Je ne voulais que faire sentir la nécessité de fortifier cette partie de l'illusion théâtrale, en méprisant une foule de petites habitudes qui tiennent à l'enfance de l'art.

En attendant que notre système de décoration soit changé, et que les chambres fermées soient tout-à-fait adoptées, j'invite les acteurs à se rappeler les coulisses affectées aux entrées et sorties, afin qu'on ne voie point des personnages très-parés entrer par la croisée et sortir par la cheminée, comme je le remarque tous les jours, même à nos principaux théâtres.

CHAPITRE XXXIV.

Enseignes singulières.

Il n'y a pas de ville en Europe où l'on aime autant à jouer sur le mot qu'à Paris : on ne se contente pas de faire des calembourgs, des rebus dans les sociétés, dans les promenades, on en met jusque sur les enseignes.

J'en ai remarqué plusieurs au bas desquelles on lit ces mots : *Au Coq-Hardi* : elles représentent ordinairement un coq fuyant à toutes jambes ou à tire-d'ailes, ce qui paraît en contradiction avec le titre écrit. Mais voici l'explication : *Au Coq* est l'enseigne ; *Hardi* est le nom du maître

de la boutique, à la suite duquel on lit les mots : *Marchand de meubles, de livres*, etc. N'est-ce pas fort spirituel ?

Plus loin je lis ces mots : *La Droiture me soutient.* Au-dessus est une pyramide très-élevée. Le marchand a craint que cette devise, sans enseigne, ne passât pour une épigramme.

Et l'enseigne au *Puissant-Vin*, rue d'Argenteuil, n'offre-t-elle pas un rebus bien piquant ? elle représente tout bonnement un *puits*, et l'on se doute bien qu'il est *sans vin*.

Tous les gens d'esprit ne sont cependant pas à Paris ; je me rappelle d'avoir vu dans la petite ville de *Briare*, connue par le canal de ce nom, une enseigne représentant un homme poursuivi par des guerriers, et qui, en passant à cheval sous un arbre, se trouve arrêté et suspendu par les cheveux à une branche. On devine que c'est *Absalon*, quoique le peintre l'ait représenté dans le costume français. Au bas, on lit ces deux vers, qui m'ont donné une haute idée des poètes de *Briare :*

« De ce fameux guerrier plaignez le triste sort,
Avec une perruque il eût sauvé sa mort. »

Il est inutile de dire que cette enseigne est celle d'un perruquier.

J'admirai sur-tout le talent du poète, qui, dans cet hémistiche heureux : *Il eût sauvé sa mort,* dit précisément le contraire de ce qu'il voulait dire ; ce qui est sans doute regardé à *Briare* comme une licence poétique.

La plupart des Parisiens ignorent que plusieurs rues doivent leurs noms à des enseignes. Par exemple, il y en avait une, fort ancienne, sur laquelle on voyait un *bouc,* l'oiseau qu'on appelle un *duc*, et une boule représentant le *monde ;* on en a fait un rebus, qui a donné son nom à la rue où elle était placée, rue *du Bout-du-Monde.* Que de gens lui donnent une autre signification !

Et la rue *Trousse-Vache* n'a-t-elle pas pris son nom d'une enseigne dont la signification n'était rien moins que décente.

Lecteurs, je vous dédommagerai de ces sottises anciennes et modernes, en vous indiquant dans un autre chapitre quelques adressses intéressantes.

CHAPITRE XXXV.

Portrait d'après Nature.

QUOIQUE l'on répète sans cesse cette phrase vulgaire : *Rien de nouveau sous le ciel*, il faut cependant convenir que chaque siècle, ou plutôt chaque époque extraordinaire, enfante des ridicules, ou développe des caractères inconnus jusqu'alors, et qui disparaissent avec les circonstances qui les ont fait naître. Par exemple, il y a depuis plusieurs siècles des gazetiers; mais on ne voudra pas croire un jour que, pendant quelques années, ce métier a été fait par des gens qui n'avaient pas même le talent que l'on exige dans un commis d'huissier. Mais peignons, au lieu de disserter.

Le dialogue ayant plus de vie que le simple récit, mettons en scène un petit entretien dont j'ai été témoin il n'y a pas bien longtemps. Il serait trop long de peindre la tournure du ci-devant gazetier qui venait se présenter chez l'oncle d'une personne de ma connaissance, et qui s'adressa en

son absence au neveu, jeune homme dont il était inconnu. Je restai spectateur muet de la scène, et je n'en suis aujourd'hui que le narrateur.

Elle suffira pour donner une idée du caractère et du talent de quelques-uns de ces hommes qui, durant une période trop longue, se sont donné le titre de journalistes.

Les noms des interlocuteurs ne faisant rien au fond, je nommerai le gazetier *Uric*, et *Dumont* le jeune homme.

URIC, DUMONT.

URIC.

Je suis assez aimé du maître de céans :
On m'a dit de l'attendre ; et si mes vêtemens....

DUMONT.

Entrez. — Près de mon oncle élevé dès l'enfance,
J'accueille, comme lui, l'honorable indigence.
Approchez. — Votre état ?...

URIC.

J'écrivais autrefois,
Et publiais au moins trente feuilles par mois.

DUMONT.

Un auteur, à mes yeux, fut toujours respectable ;
Il pare la raison, et la rend plus aimable.
Des beaux faits....

URIC.

J'aimais fort les belles actions ;
Mais j'aimais encor mieux les conspirations :
Ce mot frappe l'oreille, et le public accueille....

DUMONT, *étonné.*

Qu'étiez-vous donc, monsieur ?

URIC.

journaliste à la feuille.
Plus connu du public que parmi les auteurs,
Je faisais, chaque jour, crier cent colporteurs.
Le matin, j'annonçais les travaux de la veille ;
Mais, sûr de grands succès, est bien fou qui sommeille.
Le journal le plus preste est le plus fortuné,
Le *Postillon* parut, et je fus ruiné.

DUMONT, *avec ironie.*

Oh ! pour l'instruction ce fut vraiment dommage.
Mais êtes-vous connu, du moins, par quelque ouvrage ?

URIC.

Avant quatre-vingt-neuf je n'avais point écrit ;
Mais pour faire un journal l'habitude suffit :
D'ailleurs, que m'eût servi, monsieur, de bien écrire ?
Mes lecteurs journaliers savaient à peine lire.

DUMONT.

J'entends ; le titre est tout, et le style n'est rien.

URIC.

Hé, qu'importe, au surplus, lorsque l'on se vend bien ?

DUMONT.

Ainsi, la bonne foi....

URIC.

Vous criez au scandale,
Comme s'il s'agissait en ceci de morale.
Quand le débit allait, je peignais tout en beau;
Mais lorsque le malheur m'échauffait le cerveau,
J'enfantais aussitôt mille projets sinistres,
Qui, dans leurs cabinets, effrayaient les ministres.
Pour enfler le succès, par fois d'un trait mordant
J'attaquais le crédit de quelque homme important.

DUMONT, *révolté.*

C'était calomnier. *(à part)* Quelle atroce bassesse!

URIC.

Nous appelions cela : Liberté de la presse.
Il fallait vivre enfin.

DUMONT, *avec mépris.*

Hé, non, soins superflus;
Vous eussiez pu mourir, on n'y penserait plus.
(à part)
Quel homme! quelles mœurs! le dégoût me suffoque.
(haut)
Votre nom, s'il vous plaît?

URIC.

Lequel? Suivant l'époque,
Je l'ai fort varié; mais voyant, à la fin,
Que les noms les plus beaux n'appaisaient pas la faim,
Je repris simplement celui d'*Uric* mon père.

DUMONT.

Ce nom-là n'est connu que de votre libraire.
Avant d'écrire, au moins, aviez-vous un métier?

URIC.

Avant d'être écrivain, monsieur, j'étais portier.
Sur la sagesse, hélas! l'orgueil par fois l'emporte:
Mon malheur est d'avoir voulu passer la porte.
Tel brille tout en bas, qui s'éclipse au premier;
J'étais gras dans ma loge, et je sèche au grenier:
Un journalier enfin vit mieux qu'un journaliste.

DUMONT.

Dites plutôt, monsieur, dites qu'un libelliste.

URIC.

Vous traitez les beaux-arts avec trop de fierté.

DUMONT.

Ah! vous n'avez jamais senti leur dignité.
Tels que vous les peignez, c'est un agiotage
Où des êtres bien vils, sans talens, sans courage,
Valets des factions, nourris de leurs vapeurs,
Trafiquent le mensonge en corrompant les mœurs;
Et, d'un titre brillant décorant leur chimère,
Trompent les citoyens au profit d'un libraire.
C'est ainsi qu'abusant du nom de liberté,
Maint plat auteur trahit l'auguste vérité;
Serpent-caméléon, de nuances il change;
S'il lance du venin, il se met sous la fange,
Et devient assassin avec impunité.

URIC, *un peu déconcerté.*

Ne saurait-on causer avec tranquillité?

DUMONT.

J'honore les vertus, j'estime la science:
Tant d'impudeur me force à rompre le silence.

URIC.

Je parlais d'un journal, et vous parlez de mœurs!

DUMONT.

L'écrivain dégradé dégrade ses lecteurs.
Pour remplir dignement sa mission sublime,
L'homme de lettres doit avoir sa propre estime.

URIC.

Ah! c'en est trop, monsieur; si j'ai peu de talens,
On doit....

DUMONT.

Plaindre les sots, abhorrer les méchans.

CHAPITRE XXXVI.

Les Repas.

Les Parisiens dînaient, il y a deux cents ans, à midi; aujourd'hui l'artisan dîne à deux heures, le gros marchand à trois, le commis à quatre; l'enrichi, l'homme aux entreprises, l'agent de change, à cinq heures; le ministre, le législateur, le riche célibataire, à six; et ces derniers sortent ordinairement de table à l'heure où nos pères s'y mettaient pour souper.

Les trois quarts de Paris ne soupent plus, et la moitié de ces trois quarts a pris cette

habitude par économie. Les personnes qui soupent se mettent à table à onze heures, et se couchent en été quand l'ouvrier se lève.

Il est un repas très-important maintenant en France, et qui se fait d'une manière nouvelle dans une certaine classe toute nouvelle aussi, c'est le déjeûner.

La plupart des femmes de Paris, celles même des classes les moins aisées, déjeûnent à présent avec ce fruit originaire de l'Inde, et qui n'était pas connu en France il y a deux cents ans : ce goût a gagné les campagnes; et j'ai vu, à cent cinquante lieues de Paris, des cultivateurs prendre leur café au lait.

C'est ainsi que nos habitudes sont rarement d'accord avec nos intérêts commerciaux. Nous avons moins de plantations de café qu'il y a vingt ans, et nous consommons trois fois plus de cette denrée qu'à cette époque.

Consolons-nous cependant. Une nouvelle mode, un nouveau goût, vient de s'introduire; nos riches veulent du solide, leurs femmes se rangent à leur avis, et nos meilleurs cafés se changent en cabarets.

A côté de l'enseigne qui annonce le

chocolat, le thé à l'anglaise, le café à la crême, la limonade et l'orgeat, on lit par-tout : *Déjeûners froids et chauds*, c'est-à-dire, saucissons, rognons, ailerons, etc. etc....

Entrez dans ce salon, voyez avec quelle propreté, quelle dextérité on est servi. Il est midi, c'est l'heure du déjeûner. Asseyons-nous un instant. Observateur bénévole de tous les ridicules, de tous les goûts, quelquefois je les partage pour les voir de plus près. Je suis au courant, je connais les habitués. Je vous nommerai nos Crésus modernes et nos modernes Aspasies : ces gens-là s'affichent, et ont un signalement si caractéristique, qu'il faut ne les avoir vus qu'une fois pour retenir leurs traits, leur tournure, et sur-tout leur langage, qui seul les trahirait.

Ce gros homme, au col court, est un excellent spéculateur : cette belle voiture, qui est à la porte, lui appartient. Quel appétit! quatre plats vides. Hé bien, il travaille comme il mange, et c'est-là le moyen de faire de bonnes affaires; il est riche, fort riche, et n'est encore qu'à sa seconde banqueroute.

Ce jeune homme, qui est à l'autre table,

et qui considère les meubles du café, mesure les glaces de l'œil, et pèse même les couverts dont il se sert; qui, maintenant, passe aux bijoux des déjeûneurs, et vient de lorgner votre montre au moment où vous la sortiez du gousset : hé bien, ce jeune homme.... — C'est un filou, sans doute? — Point du tout, il s'habitue à apprécier. — J'entends, pour mieux voler ensuite. — Hé, non, c'est un prêteur sur gages, le propriétaire d'un fameux lombard, où l'on ne prête qu'à cinquante pour cent, sans les faux frais.

Et cette femme qui entre avec deux jeunes gens, est-ce qu'elle va déjeûner au café? — Pourquoi pas? — Bras nus, dos nus, etc. etc.... Quelle hardiesse dans le maintien! quelle liberté dans ses regards! C'est, sans doute, une.... — C'est la ci-devant marquise de.... qui n'en est qu'au troisième divorce; elle est avec deux joueurs. — Riches, je parie? — Comment l'entendez-vous? Ils étaient, il y a huit jours, sans le sou; hier ils roulaient sur l'or, et demain peut-être ils seront dans la misère. — Mais leurs revenus, leurs propriétés?... — Tout cela est au bout de leurs doigts.

Nous avons déjeûné, sortons en traver-

sant la salle où se prend le café.... Il y a peu de monde. L'heure de ces déjeûners-là est passée. Ah! voyez-vous cet homme qui détrempe le reste d'un petit pain dans une carafe de groseille? — Oui, à son vieil habit marron, je devine que sa fortune n'était pas en terre. — C'est cela. Reportez un instant vos regards dans la salle que nous venons de quitter; considérez ce bon vivant à la face vermeille, et qui, d'après le nombre des plats entassés devant lui, paraît expédier son septième rognon : hé bien, cet homme aux rognons était, il y a dix ans, le très-humble *serviteur* de l'homme à la groseille.

CHAPITRE XXXVII.

Supplices. Exécutions. Echafauds.

Je ne passe jamais sur une des places publiques où se font les exécutions, qu'une foule de sentimens douloureux ne viennent assaillir mon cœur. Là, ont péri des hommes qu'un instant rendit coupables, que l'instant qui suivit le crime livra aux remords,

et que le temps eût peut-être rendus à la vertu. Là, ont péri aussi des innocens.

La MORT!.. Les souverains, les législateurs n'effaceront-ils jamais ce mot des codes des nations? La MORT! N'est-ce donc qu'avec la mort que l'on peut prévenir ou punir les crimes?

Mais quand l'histoire de toutes les nations nous apprend que plus les peines ont été modérées, moins les délits ont été fréquens; lorsque les peuples le plus anciennement policés considèrent la multiplicité des supplices comme l'annonce d'une révolution prochaine dans l'Etat[1] d'où vient que les hommes appelés à donner des lois, ne prennent pas pour base de leurs travaux ces leçons de l'expérience?

Je vois des gens sourire de pitié, quand je dis qu'il y a quinze ans, j'osais soutenir avec avantage contre des métaphysiciens très-déliés, que la peine de mort était hors du droit naturel, et que, fût-elle un droit de nature, elle serait impolitique dans tout état social; que sa prétendue nécessité prouvait seulement la faiblesse des institutions morales et celle des lois desti-

---

[1] C'est la remarque de tous les auteurs chinois.

nées à prévenir le crime : mais que diront ces personnes, lorsqu'elles apprendront que quinze ans d'expérience, et les orages d'une longue révolution, loin de changer mon système pénal, n'ont fait que m'affermir dans mon opinion ?

Eh! qu'on ne croie pas que ces idées ne sont que des abstractions, des rêves de prétendus philantropes. Je le répète, parcourez les annales des nations, et vous verrez par-tout le nombre des crimes proportionné à la cruauté des peines.

Montesquieu passe en France pour un grand homme, dans d'autres pays, il est considéré comme un grand législateur; il a des admirateurs ici, ailleurs il a des prosélytes. La France lui doit une partie de sa gloire, d'autres peuples lui doivent une amélioration dans leur législation criminelle; et la meilleure manière d'honorer un sage, c'est de mettre à profit ses travaux.

J'ai lu une instruction législative adoptée par un gouvernement, et qui est basée sur les principes de ce philosophe; en voici des fragmens :

« Il faut faire naître dans le cœur des
« citoyens, au moyen des lois, des mœurs
« pures, et non pas abattre leur courage

« par des peines corporelles et capitales « (art. 75).

« Examinez avec soin, et remontez aux « causes du désordre, vous trouverez que « c'est l'impunité qui lui donna naissance, « et non pas la douceur du châtiment « (art. 80).

« On n'inflige pas des punitions dans le « but de tourmenter des créatures, douées « de sensations, elles ne doivent unique- « ment servir qu'à empêcher un malfai- « teur de nuire dans la société, et retenir « d'autres citoyens pour qu'ils ne com- « mettent pas des actions semblables »... « Il est donc nécessaire d'établir des peines « qui aient un rapport avec le crime, qui « fassent sur le cœur de l'homme une im- « pression vive et permanente, et qui en « même temps exercent le moins de cruauté « sur le corps du coupable (art. 195).

« Enfin, voici le plus sûr, mais aussi « le plus difficile des moyens pour rendre « les hommes meilleurs, c'est d'introduire « une meilleure éducation (art. 238). »

Je pense que les lois criminelles doivent être d'autant plus douces, que les formes des jugemens sont plus justes. L'expérience m'apprend que, dans les pays où le juge-

ment par jurés est admis, la peine de mort sauve beaucoup de coupables.

Je sais que le juri n'applique point la loi; mais il connaît la peine qui doit suivre sa déclaration, et s'il trouve la punition cruelle, cette conviction influe, malgré lui, sur sa déclaration.

N'est-ce donc rien que cette pensée terrible du juge, ou du juré qui en fait la fonction, et qui est sans cesse présente à l'esprit de l'homme qui va envoyer son semblable à l'échafaud : « Si je me trompe, plus « de recours pour l'accusé. Son innocence « et mon erreur vont s'ensevelir dans la « nuit du tombeau » ?

Que dis-je ! l'accusé est au tombeau ; mais son innocence peut en sortir. Les annales des tribunaux sont remplies d'exemples d'innocens condamnés et réhabilités. Eh ! quel jour de triomphe pour la justice et l'humanité que celui où des magistrats iraient chercher dans les fers l'homme que l'erreur y aurait conduit ! Quel jour que celui où ils le rendraient à l'honneur, à la société, à sa famille !... Mais la MORT ! Ce mot est inscrit sur la porte d'airain, qui ferme tout retour au repentir, toute réparation à l'injustice.

Que de coupables sont vomis dans la société, par l'idée affreuse que ce mot imprime dans le cœur de tout juge sensible! Que d'hommes eussent été condamnés aux fers, ou à des travaux publics, si cette punition eût été substituée à la mort, et qui ne sont en liberté, que parce que la grandeur du supplice a effrayé la conscience du juri!

Mais, dira-t-on, pourquoi placer des réflexions sur la législation criminelle en général dans une esquisse de Paris? Je répondrai que ces places teintes du sang de tant d'innocens ont dû réveiller en moi des souvenirs douloureux et des projets d'amélioration; mais, dira-t-on encore, ces réflexions sont-elles applicables seulement à Paris, à la France?.. je répondrai que celui qui invoque l'humanité, la justice, s'adresse aux hommes de tous les pays.

D'autres avant moi ont plaidé cette cause, je le sais; mais il est des vérités qu'on ne saurait trop répéter. Montesquieu n'a fait que recueillir et proclamer celles qui étaient répandues dans les codes des nations et les leçons de l'expérience; cependant qui oserait nier que l'*Esprit des Lois* n'ait créé d'excellentes institutions, et n'en ait préparé de

meilleures encore? Que d'accusés doivent la vie à ce livre qu'ils n'ont jamais lu!

Ce serait peut-être ici le lieu de donner une notice historique sur les places publiques et sur les exécutions remarquables qu'on y a faites; mais nous sommes trop voisins d'une époque que je voudrais pouvoir effacer de l'histoire de mon pays, pour pouvoir faire cette notice avec la froide impartialité du narrateur.

CHAPITRE XXXVIII.

Le Costume parisien.

Ce n'est pas sans intention, que j'ai intitulé ce chapitre les costumes parisiens, et non les costumes français; car dans plusieurs parties de la France, les habitans ont conservé des formes de vêtemens qui n'ont pas varié depuis plus de trois cents ans, et qui n'ont conséquemment presque aucun rapport avec l'habit parisien des 17 et 18.e siècles. [1]

---

[1] Il suffit d'avoir traversé ces déserts, appelés les grandes et petites landes de Bordeaux, d'avoir parcouru les environs de Bayonne et quelques cantons

Un tableau des costumes des habitans de Paris, depuis la fondation de cette ville jusqu'à ce jour, fournirait des rapprochemens piquans et des observations singulières ; il prouverait peut-être que, de tous les vêtemens, le plus mesquin et le plus ridicule est celui que les Parisiens ont adopté depuis environ cent cinquante ans. Je dis depuis un siècle et demi, parce que les nuances que l'on observe dans les coupes des habits depuis cette époque, et que l'on appelle *modes*, n'offrent que des variétés qui tournent dans un même cercle. C'est toujours ce qu'on nomme vulgairement l'habit français, composé d'une culotte, plus ou moins large et longue, d'une veste ou d'un gilet, d'un habit ou d'une redingote.

Consultez les peintres, ils vous diront que ce qui les empêche de traiter des sujets français de cette dernière époque, est

des Hautes-Pyrénées, pour sentir la justesse de cette observation. Et parmi ce sexe même, si inconstant dans la forme de ses vêtemens, qui ne sait que les Strasbourgeoises, les Cauchoises, les habitantes de Tarbes, de Bagnères, celles du Puy-de-Dôme, du Mont-Blanc, etc., ont conservé les coiffures qu'elles avaient il y a plusieurs siècles?

ce costume, qui cache ou dépare les formes, et se refuse à ces belles compositions que facilitent les larges draperies, ou ces étoffes légères sous lesquelles on devine le nu.

Des artistes, qui n'ont pu vaincre cette difficulté, ont pris un parti que rien ne saurait justifier, parce que la vérité dans les arts doit passer avant tout. Forcés de conserver à la postérité quelques-uns de nos contemporains, et ne pouvant se résoudre à les affubler de l'habit carré, de la perruque à canons et de tout l'attirail moderne, ils les ont enveloppés du manteau romain et drapés à l'antique.

Si, dans quatre siècles, on trouve dans des décombres la statue pédestre de Voltaire, perdue seulement pendant deux cents ans, je suis bien certain que, loin de penser que c'est celle d'un littérateur français du 18.e siècle, les savans de ce temps-là ne manqueront pas de la placer au nombre des monumens qui se rapportent à la conquête des Gaules par les Romains, c'est-à-dire à environ deux mille trois cents ans de l'époque où elle a été faite.

D'autres avant moi ont remarqué une singularité aussi frappante, et sans doute

moins excusable, à un des côtés de la porte Saint-Martin ; c'est Louis XIV nu, la chevelure flottante, et une massue à la main. Comment le sculpteur aurait il représenté un sauvage de l'Amérique méridionale?

Que faut-il donc faire pour que nos vêtemens ne repoussent pas le ciseau du sculpteur et le pinceau du peintre ? — Ce qu'il faut faire ? la réponse est facile, mais on la ferait en vain. Nous sommes de grands enfans que l'habitude mène à la lisière.

En attendant que le caprice, le hasard ou le temps, fassent ce que le goût ne ferait pas, nous allons jeter un coup-d'œil rapide sur les modes du jour.

CHAPITRE XXXIX.

Les Modes du jour.

Saisissons les modes du jour, elles vont fuir. Lecteur, retenez la date de ce coup-d'œil rapide, et ne m'accusez pas d'inexactitude ; car la mode aura changé vingt fois entre l'époque où j'écris, et celle où vous

lirez ce chapitre : mais si la mode change, le ridicule est permanent.

J'arrive dans un cercle dont le ton est *ce que nous avons de mieux aujourd'hui ;* c'est l'expression reçue.

Suis-je en France, en Grèce, en Angleterre, ou à Constantinople ?

Je suis en Grèce, sans doute ; oui, je suis dans un séjour respecté par les peuples qui ont successivement régné dans ce beau pays. Ces meubles, ces lits de repos, ces fauteuils, ces draperies, ces candelabres, ces autels, ces trépieds, tout est grec, tout m'annonce que je suis dans la maison d'une de ces femmes aimables que visitaient quelquefois les sages : que dis-je ! c'est l'appartement d'Alcibiade. L'illusion est complète ; et si le philosophe Anacharsis pouvait revivre encore à la voix du sage Barthelemy, il croirait revoir ses dieux pénates ; il croirait être dans la patrie du goût et des beaux-arts.

Mais l'illusion cesse en portant mes regards sur ce cercle de femmes aimables, d'aimables jeunes gens, et je répète : Suis-je en France, en Grèce, en Angleterre, ou à Constantinople ?

Oh ! je suis en France ; cette femme,

qui tient un sac brodé semblable à celui de ma respectable aïeule, cette femme est française. — Non, je me trompe : ses cheveux courts, hérissés, la trahissent ; jamais les Françaises, les Grecques, les Romaines, ne se hérissèrent ainsi. Cette coiffure, qui ressemble assez à la robe du porc-épic, semble indiquer quelque sauvage des climats brûlans; mais, que vois-je! une longue chaîne d'or pend à son cou, beaucoup plus blanc que l'albâtre [1], et supporte un large médaillon, ou plutôt un tableau. Oh! ce n'est pas là une femme sauvage : les Topinambours, ou les Margajas, n'ont jamais eu d'aussi bons peintres. Voyons si le costume ne donnera pas quelque indice.... Le derrière de son cou, une partie de ses épaules, sa gorge, tout cela

---

[1] Les personnes habituées à lire des romans vont s'imaginer que je m'écarte de la vérité en disant un cou *plus* blanc que l'albâtre : car les remanciers se contentent de dire blanc comme l'albâtre. Mais, comme avant tout il faut être vrai, je dirai qu'une femme, dont la peau aurait la couleur de cette pierre, serait peu attrayante, puisqu'elle est *ordinairement* d'un blanc de suif fort sale ; ce qui prouve que les romanciers et les poètes se trompent souvent dans leurs comparaisons.

est découvert comme au temps où les *Médicis* vinrent en France ; mais, au lieu de ces amples collerettes qui plaçaient tous ces charmes comme au fond d'un vaste entonnoir, elle n'a pour vêtement qu'une longue chemise de mousseline, qui, par sa transparence, se teint de la couleur *rosé* qu'elle emprunte de ce qu'elle feint de couvrir, et qui, par la mollesse de son tissu, laisse deviner les formes qu'elle embrasse de ses plis longs et pressés. Ce vêtement est celui d'une nymphe ; mais ce n'est point là une tunique grecque, car le haut serre une partie de la taille : une manche très-courte et froncée, à plis arrêtés, laisse voir le coude et presque tout le bras. Oui, c'est une nymphe : ces cheveux hérissés, et dégouttans d'*huile antique* toute fraîche ; ce vêtement léger, transparent, et qui ne peut convenir qu'à la beauté solitaire, tout indique une nymphe sortant du bain.

Passons à sa voisine. Celle-ci est une odalisque échappée du harem de quelque Turc très-puissant ; ce turban léger, cette aigrette brillante, l'indiquent assez. Ah ! je me trompe, et la robe m'éclaire : ces parties qui recouvrent les bras, ces espèces de crevés, cette garniture, ces boufettes,

tout cela a quelque chose d'Espagnol, et ressemblerait assez aux robes de cour françaises, après la suppression de l'étiquette, si la taille ne commençait pas un peu trop haut. Cherchons d'autres indices..... Ce schall, c'est une parure orientale ; cette chaussure, assujétie par des cordons placés avec grace autour de la jambe, m'indique une Grecque.... Je m'y perds. Passons à une autre.

Celle-ci est plus bizarre encore. Un bonnet, qui ressemble parfaitement aux coiffes de nuit de mon grand-père[1] ; un long voile, ou plutôt un rideau, qui pend jusqu'au-dessous de la ceinture ; une tunique longue, sur laquelle on a placé un petit *pet-en-l'air* de tafetas puce, nommé *spencer ;* tout cela compose un ajustement qui vient de deux ou trois peuples, et appartient à deux ou trois siècles différens.

---

[1] C'est ce que l'on appelait, il y a vingt-cinq ans, le bonnet à faire des enfans. On joignait à cette enveloppe, qui quelquefois était, comme aujourd'hui, garnie de dentelles, un large ruban ; et l'on ne pouvait pas décemment se mettre au lit, la première nuit des noces, sans cette coiffure singulière que l'on ne voit guère aujourd'hui que dans les hôpitaux, où nos marchandes de modes ont été sans doute la déterrer.

Quelqu'un s'avance, ces dames vont sortir sans doute; ce jocquey vient annoncer que la voiture est là. — Comment donc! Il leur baise la main : quelle familiarité!... Ah! je me trompais, cette manière décente de se balancer en tenant l'extrémité de sa main gauche dans le côté du pont-levis de son pantalon; sa coiffure dégouttante d'huile, son soulier rond et décolleté, le morceau de bambou recourbé qu'il ronge avec grace, cet air inattentif, ce ton impudent, tout cela m'indique un jeune homme *très-comme il faut.*

Nota. Je suis bien aise d'observer au lecteur que ces quatre êtres amphibies franco-turco-anglico-grecs sont trois Françaises et un Français de la fin du dix-huitième siècle.

CHAPITRE XL.

Ventes publiques.

CES encans se sont multipliés à l'infini, et cela n'est pas étonnant, puisque c'est un nouveau moyen de voler avec impunité.

Les rues les plus passagères, le palais dit

Egalité en sont remplis. Dans chacune de ces ventes, un crieur monté sur des tréteaux circulaires, promène rapidement des mouchoirs, des coupons de draps, ou quelque pièce de quincaillerie, qu'il annonce à voix haute, à un prix modéré. L'étranger entre, et ne voyant que deux ou trois acheteurs, espère avoir bon marché. Le crieur redouble alors d'efforts. Un des assistans enchérit, l'objet passe et repasse; un particulier revient, vante tout bas l'étoffe : l'étranger tenté, met un sou, et on la lui adjuge, avant qu'il ait eu le temps de réfléchir à l'enchère qu'il a mise. Il est inutile d'observer que, grace aux défectuosités inapperçues dans le moment, mon curieux aura payé l'objet le double de sa valeur.

Maintenant, veut-on savoir ce que c'est que les deux assistans, dont l'un enchérissait : ce sont deux associés du propriétaire... et celui qui est entré après l'acheteur ? Encore un associé. Ajoutez que s'il ne se fût pas décidé, il en serait sans doute survenu deux ou trois autres aussi intéressés à la vente que celui qui a adjugé si dextrement.

Si l'objet annoncé n'eût pas tenté l'étranger, on eût fait passer devant ses yeux

d'autres marchandises sous divers prétextes jusqu'au moment où l'on se fût apperçu qu'il se fixait à quelque chose, et alors les enchères se fussent animées en raison du desir qu'il aurait marqué.

Il y a une autre précaution à prendre en entrant dans ces ventes. Un jour, je mis une enchère sur une demi-douzaine de mouchoirs, qui ne me paraissaient pas chers; ils me furent adjugés. J'eus raison de choisir des mouchoirs de préférence à autre chose; car je m'apperçus, en sortant, qu'un des enchérisseurs s'était adjugé celui que j'avais dans ma poche.

CHAPITRE XLI.

Journaux politiques.

Un homme qui tient état des sottises humaines avec autant d'exactitude qu'un météorologiste note les variations de l'atmosphère, m'a dit que, calcul fait, il avait paru en France, depuis dix ans, plus de six mille journaux de divers titres, dont près de cinq cents seulement à Paris.

Les écrivains qui ne savaient pas assez écrire pour faire des ouvrages suivis, ou même des pamphlets, composaient ce qu'on appelle des journaux politiques.

Si je voulais faire un long chapitre bien sérieux, je prouverais peut-être une vérité dont je suis bien convaincu, c'est que les journaux ont généralement nui à l'esprit public, et qu'on leur doit, en grande partie, la perte des mœurs et du goût.

Les sciences, étant à la portée de moins de monde, n'ont pas été livrées à cette prostitution; aussi, malgré les fléaux qui nous ont accablés, elles ont prospéré dans le silence.

La peinture, dont le langage n'est entendu que du véritable artiste et de l'homme de goût, la peinture a fait des progrès en dépit des journalistes.

Mais la science des gouvernemens, celle du bonheur social, les connaissances qui en découlent, l'économie politique enfin, ont eu autant de professeurs que l'on a compté de journalistes : chacun d'eux, sans doute, avait un systême; (car, dans les temps de révolutions, le plus sot a un systême politique) mais, comme il faut vivre avant tout, la plupart avaient pris pour devise :

« Il est avec le ciel des accommodemens. »

C'est en conséquence de cette maxime de Tartufe qu'ils haranguaient périodiquement leurs abonnés dans le langage propre au jour, au lieu, à la circonstance, au parti qui paraissait dominer, et c'est ainsi que l'opinion de la classe ignorante, balottée par des sots ou des intrigans, n'a pu se rattacher aux principes simples de la morale, sur lesquels en tout temps est fondé le bonheur public. Ces principes... deux pages auraient suffi pour les mettre sous les yeux de tous; mais si la vérité se renfermait en si peu de mots, que deviendraient les journalistes?

Qu'ils sont coupables, ces hommes qui se parant d'un titre qui devrait être honorable, et se targuant d'une mission qui eût pu être la plus belle, la plus utile magistrature de l'état; qu'ils sont coupables, ces lâches qui ont encensé tour-à-tour les idoles aux pieds desquelles on sacrifiait les victimes humaines!

Ainsi les lettres destinées à éclairer les hommes, à adoucir les mœurs, à embellir la raison, à parer, s'il se peut, la vertu aux yeux de ceux que sa simplicité ne touche pas; les lettres devinrent, grace aux jour-

nalistes, les auteurs ou les complices de tous les crimes.

Les lettres ! qu'ai-je dit ? Non, ce ne sont point des hommes de lettres, ces mercenaires qui n'ont plus de conscience. Le botaniste, que l'amour de la science anime, cueille indistinctement toutes les plantes pour en étudier le caractère et les qualités ; mais il n'exprime point le suc des végétaux vénéneux dans la coupe de ses élèves, sous le prétexte de les désaltérer : ce que le botaniste ne fait pas, trop souvent le journaliste le fit, et plus d'un homme vertueux dut à leurs feuilles empoisonnées la ciguë dont il s'abreuva.

Mais ce n'était pas assez de la ligue infâme que ces prétendus écrivains avait formée pour corrompre les cœurs et en arracher toutes les affections généreuses, il fallait encore que le langage déjà grossier du pauvre fût dépouillé de toute pudeur, et quelques journalistes travaillèrent à cette œuvre infernale. Si dans cinquante ans on déterre par hasard une seule de ces feuilles échappée à un salutaire anéantissement, on reculera, j'espère, d'horreur en lisant dans le titre, dans les détails, à chaque page, à chaque ligne, ces expressions obscènes

et ordurières, ces blasphêmes qui ont été de tout temps bannis de nos dictionnaires, et qui, trop souvent dans la bouche des charretiers, ne semblent appartenir qu'au vocabulaire des cachots et des bagnes où gissent le crime et le désespoir.

Et si un seul exemplaire de mon ouvrage franchit ce long espace que le temps aura mis entre lui et moi, je veux ajouter au sentiment que ces détails inspireront, en observant ici que ces expressions obscènes, l'innocence même était forcée de les entendre, puisque deux ou trois cents colporteurs se disputaient le droit de les vociférer dans les rues, et complétaient ainsi le triomphe de la plus dégoûtante immoralité.

C'est en épuisant toutes les formes, en empruntant tous les langages, que des hommes qui auraient pu être les instituteurs des nations, en sont devenus les corrupteurs; c'est ainsi qu'ils ont abusé d'un pouvoir de tous les jours, de tous les instans, pour dénaturer les idées les plus simples, les sentimens les plus doux, les affections les plus respectables. Tour-à-tour calomniateurs éhontés et vils flatteurs, ils ont encensé des bourreaux qui, bientôt victimes à leur

tour, ont été déchirés par eux, et avec le même stylet qui traça leur éloge.

La partie ignorante du peuple, cette portion si considerable de la nation, qui n'est pas la moins respectable, puisqu'elle est la plus laborieuse, commence à se dégoûter des journaux; et ce serait sans doute un bonheur, si ce dégoût n'allait pas au point de lui faire repousser la vérité lorsqu'elle découle par cette source. Ainsi les reptiles souillent, par leur fatale approche, les végétaux même les plus utiles.

Quelques journalistes ont, il est vrai, conservé une ame pure au milieu de cette corruption; mais le nombre en est petit. Cependant, il faut le dire pour l'honneur de l'humanité, presque toujours dans cette profession, où des lâches se sont avilis sans la déshonorer, le courage et la loyauté ont été l'apanage du vrai talent.

CHAPITRE XLII.

Les Télégraphes.

C'est une invention utile, mais dont l'idée n'est pas nouvelle.

Il est certain que, dès 1684, il a été question à Londres des moyens de transmettre des signes à une grande distance en fort peu de temps, et qu'à la fin du dix-septième siècle un membre de l'académie des sciences fit, près de Paris, des expériences assez détaillées sur le même objet. Le discours lu à la société royale de Londres, et le détail des expériences faites en France, semblent indiquer à-peu-près les mêmes moyens que ceux mis en usage par l'inventeur du télégraphe.

Au surplus, ces machines n'ont pu s'exécuter avec quelque succès que lorsque les télescopes ont été perfectionnés. Il ne suffit pas de placer des signaux sur des hauteurs, il faut encore avoir des moyens de les reconnaître à de grandes distances; car plus on les multiplie, plus on ralentit la com-

munication, et plus on augmente les frais de ces établissemens. [1]

Ainsi chaque télégraphe est muni de bons télescopes sans cesse dirigés sur les deux télégraphes correspondans, et il n'y a qu'un brouillard épais qui puisse interrompre la transmission rapide des signaux. [2]

Quelques personnes, qui pensent qu'on ne peut correspondre qu'avec les signes vulgaires, croient que chaque signe télégraphique exprime une de nos lettres;

---

[1] Comme avoir l'idée de la possibilité d'exécuter une machine n'est point l'inventer, *Chappe* doit être considéré comme l'inventeur du télégraphe; sans cela, il serait facile de faire une querelle de mots à tous les auteurs de découvertes.

[2] Quelque rapidité que cette machine mette dans la transmission des signes, on sent qu'au besoin cette vîtesse pourrait être doublée, puisqu'un télégraphe n'exécute un nouveau signe que lorsqu'il s'est assuré que celui avec lequel il correspond l'a vu; et, pour cela, il attend que le signe soit répété. Voilà ce qui fait que, quelquefois, il y a un intervalle assez considérable entre chaque signal, mais on gagne ainsi en exactitude ce que l'on perd en vîtesse, et il est rare qu'une heure influe sur l'opération la plus importante.

mais il suffit d'avoir une légère connaissance de la tachygraphie, de la sténographie, ou enfin de quelque moyen que ce soit d'écrire aussi vîte que l'on parle, pour sentir que cette méthode peut être adaptée à l'écriture télégraphique, et que chaque signe pourrait exprimer un son, et souvent un mot.

Les signes, dans les télégraphes actuels, correspondent à nos chiffres arabes ou vulgaires, dont le gouvernement et l'autorité avec laquelle il correspond ont seuls la clef; mais il m'est prouvé que l'on pourrait abréger le langage télégraphique, en conservant ces machines telles qu'elles sont, et en faisant signifier à chacun de ces signes une plus grande portion d'idée, sans introduire rien de vague dans la signification.

Les Anglais ont adopté les télégraphes avec quelques modifications; et il ne faut qu'avoir vu ces machines, pour juger qu'elles peuvent encore être simplifiées et perfectionnées.

J'ai lu le projet d'un nouveau télégraphe, que leurs auteurs appellent *décimal*, dont les formes sont moins désagréables à l'œil que celles des télégraphes de *Chappe* : si

l'exécution de leurs mouvemens est aussi facile et aussi perceptible en grand qu'elle l'est en petit, on pourra en faire usage dans les villes, en les substituant à ceux qui y sont actuellement ; car ces derniers, il faut l'avouer, déparent quelques édifices.

Les Parisiens, dont les fortes teintes de caractère sont à-peu-près les mêmes qu'autrefois, restent immobiles, pendant des heures entières, devant un télégraphe qui *travaille*, c'est leur expression. Quelques-uns même ont tâché de deviner le langage de ces machines, et ne peuvent pas concevoir que les hommes qui exécutent les signes télégraphiques sur une ligne de cent cinquante lieues, ne sachent pas ce qu'ils expriment. Rien cependant de plus facile à comprendre ; car un chiffre correspondant à un signe, n'ayant aucun sens par lui-même, peut signifier aujourd'hui OUI, et demain NON ; d'où il suit que, si la convention n'est connue que du gouvernement et de celui qui reçoit le signe à l'extrémité de la ligne télégraphique, tous les intermédiaires, tant acteurs que spectateurs, sont nécessairement dans l'ignorance la plus complète.

M'entendez-vous maintenant, bons Parisiens ? — Passez donc votre chemin, et tâchez que votre nom ne soit plus le synonyme de badaud.

CHAPITRE XLIII.

FEMMES ENTRETENUES.

Autres Temps, autres Mœurs.

Les mœurs privées sont-elles donc plus pures qu'autrefois ? s'écrierait un étranger à qui l'on dirait qu'il n'y a presque plus de femmes entretenues.

Il y avait à Paris, il y a douze ans, quatre à cinq mille femmes à qui des gens titrés ou des financiers faisaient vingt, trente, quarante mille livres de rente.

Il y en avait qui ruinaient les meilleures maisons en un semestre, et qui, après avoir reçu deux cent mille francs par mois, n'ayant plus rien au bout de l'année, vendaient leurs bijoux pour vivre.

« Il en est jusqu'à six que je pourrais nommer. »

Quelques-unes de ces femmes n'étaient pas jolies, et n'avaient que des talens et

de l'amabilité : d'autres, et celles-ci avaient une grande réputation, ne bornaient pas leurs récoltes à Paris et à nos grandes villes; elles étendaient l'empire de leurs charmes dans le nord et le midi de l'Europe.

Il y avait même de ces femmes entretenues qui avaient un rang et... un mari; alors le titre du payeur n'était pas absolument le même. On sait qu'un traitant, connu par les énormes richesses qu'il avait amassées dans différentes places, et particulièrement dans celle de banquier de la cour, a eu dans sa vieillesse, et jusqu'à sa mort, une société composée de jolies femmes, dont quelques-unes tenaient à de bonnes familles, et dans la maison desquelles il répandait ses dons.

On avait les unes par ton, comme on a la plus belle voiture, le plus beau cheval; les autres par goût, et c'était passager; quelques-unes par attachement, et on ne les rencontrait que dans les classes moins aisées, où elles prenaient des manières d'épouses; enfin, quelques entreteneurs suivaient presque les formes orientales. Il est constant que feu le prince de S*** en a eu, pendant long-temps, dix à douze à-la-fois; il causait ou déjeûnait avec cha-

cune deux ou trois fois par mois, et en a gardé ainsi plusieurs, assez âgées, par humanité.

Il était singulier de voir arriver, à la fin du mois, toutes ces dames en voiture et à la file. L'intendant tenait leur rente prête; elles passaient ensuite, et séparément, dans une pièce fort vaste, et garnie d'armoires remplies d'étoffes, de dentelles et de rubans : le prince leur en distribuait à chacune selon leur âge, leur goût; et souvent cette visite se passait en pur cérémonial, avec quelque mot banal de galanterie.

Aujourd'hui il n'y a pas cinquante femmes bien entretenues à Paris, encore leur sort n'est-il pas assuré pour deux mois.

Maintenant, lorsqu'un Crésus moderne conçoit une passion (cela se nomme ainsi) pour une femme de réputation équivoque, il l'épouse sans honte et sans façon. Cette manière d'entretenir est plus directe, et ces messieurs n'y regardent pas de si près que nos financiers d'autrefois.

Une seule crainte retient quelquefois nos Turcarets; c'est que cette classe de femmes ne connaissant d'autres jouissances que les excès du luxe, ce goût se trouve

en opposition avec le plan de conduite de la plupart des enrichis, dont elles sauraient mettre à découvert la fortune la mieux cachée.

Mais, dira-t-on, vous devriez finir ce chapitre par un résultat qui serait peut-être en faveur des mœurs actuelles, puisque vous convenez qu'il y a moins de femmes entretenues qu'autrefois. — Ce résultat, le voici : Ces femmes étant une classe intermédiaire entre les filles publiques et les femmes mariées de mœurs relâchées, le nombre de ces dernières est augmenté dans une proportion décuple de la diminution des autres. Le moral de ces deux sortes de femmes est le même quant au fond; mais, pour la forme, elles ont prononcé publiquement un OUI.

CHAPITRE XLIV.

Marchands d'Orviétan.

On sait que, malgré l'étimologie du mot, tous les marchands d'orviétan ne sont pas nés à *Orviette*, petite ville d'Italie, d'où l'on prétend que nous vinrent les premiers.

La plupart des escamoteurs ayant travaillé en grand, et fait fortune, il n'y a plus sur nos places publiques que des apprentis. Au surplus, comme je ne parle dans ce tableau que des changemens survenus dans le moral et le physique des Parisiens, je n'ai rien à dire des marchands de drogues, qui font précéder leur vente de quelques tours de gobelets; c'est toujours à-peu-près même adresse de la part de ceux-ci, et même sottise de la part des spectateurs. Tandis que les uns changent des muscades en oranges, les autres voient, comme autrefois, disparaître leurs mouchoirs ou leurs tabatières; il est naturel que les écoliers s'essaient sous les yeux des professeurs.

Une classe de charlatans plus relevée attire l'attention, c'est celle des marchands d'orviétan en voiture, qui débitent leur marchandise sans descendre de leur char. La place de Grève ne suffit plus, comme autrefois, à leur triomphe; ils s'établissent dans les carrefours, sur les boulevards, au coin des rues passagères : une musique bruyante annonce au loin leur arrivée. Ce sont là les médecins de la classe ignorante et peu fortunée; et un Auvergnat

vous dira qu'ils tuent leur homme aussi proprement que le docteur le plus en crédit.

Au fait, j'en ai vu qui arrachaient les dents aussi dextrement que nos dentistes renommés. Comme on court à eux au moment où toute la mâchoire est engourdie par une douleur violente, ils se trompent quelquefois de dent; souvent une mâchelière est arrachée pour une incisive: mais ils sont si expéditifs, si obligeans, qu'ils réparent sur-le-champ leur faute; et ils vous arracheraient plutôt toute la mâchoire, que de ne pas gagner honnêtement leurs six sous en laissant en place la dent gâtée.

J'ai vu de pauvres gens les consulter avec la joue très-enflée. Un dentiste aurait sans doute refusé son ministère, comme arracheur, en pareil cas; mais l'*homme au char*, réfléchissant que la douleur peut s'évanouir avec l'enflure, et avec celle-ci l'envie du malade, arrache toujours: il pose la dent sur la main du patient, les spectateurs en admirent les crocs; l'arracheur se rengorge au bruit des complimens; le pauvre fluxionné paie, se traîne à son grenier, où bientôt l'enflure se résout en

un abcès qui se forme à la plaie ; et, grace à l'opération faite à contre-temps, mon homme sera quinze jours sur son lit, et n'en dira pas moins, quand il sera rétabli : « Ce médecin en cabriolet est un habile homme. »

Il y a de ces charlatans qui ont une éloquence locale vraiment surprenante ; leurs expressions peu correctes, quoique recherchées, sont toujours parfaitement appropriées à l'intelligence des spectateurs. Autrefois je souriais de pitié à leurs discours, aujourd'hui je considère la physionomie des personnes qui les écoutent, et il m'est facile de voir qu'ils ont étudié et trouvé l'art de se faire écouter avec attention. Placez un de ces marchands d'orviétan sur son char, dans une de nos places publiques, et mettez J. J. Rousseau en regard sur un tréteau, et à quelque distance ; faites parler ce dernier comme il écrivait ; qu'il enseigne au peuple, non l'art de se guérir, mais la science plus précieuse d'éviter les maladies, et vous verrez que le charlatan lui enlèvera presque tous ses auditeurs.

Si l'on me demande pourquoi ces charlatans sont en voiture, je demanderai à

mon tour pourquoi les véritables savans vont à pied.

CHAPITRE XLV.

Nouvelles Fortunes.

Que pourrai-je dire sur les nouvelles fortunes que d'autres n'aient dit, que je n'aie peut-être déjà dit moi-même ?

Chacun en parle avec des motifs divers; et tout le monde se tairait, si ces nouveaux Crésus savaient faire un bon usage d'un bien dont la source n'est pas toujours pure.

Je l'ai dit ailleurs :

« Tout bas, on rit à leurs dépens ;
« Mais eux, tout haut, ils s'amusent aux nôtres. »

Hé bien, qu'ils s'amusent donc, et qu'ils s'amusent beaucoup ; car c'est le moyen de verser en détail, dans la circulation, ce qu'ils en ont retiré en gros.

Politiques, économistes, et vous tous qui ne voyez que des moyens directs pour imposer les fortunes colossales, réfléchissez-y bien ; si les nouveaux enrichis ne

s'amusent pas, vous n'aurez point leur argent. Le luxe est le seul impôt qui puisse les atteindre.

Demandez cent mille francs de contribution extraordinaire à cet ex-fournisseur, et, la nuit prochaine, il enfouira deux millions à dix pieds sous terre.

Ces deux millions enfouis eussent coulé, par des canaux insensibles, dans la bourse de cinquante manufacturiers, marchands, etc.; et, dans ce mouvement de fonds, l'état eût reçu plus de cent mille francs dans le courant de l'année.

La richesse ou la pauvreté d'un état n'est pas toujours dans le plus ou moins d'argent existant, mais dans le plus ou moins de circulation de ce numéraire. Cent millions dans le coffre de l'avare comptent moins, pour la fortune publique, que cinquante mille francs dans la bourse d'un prodigue, ou que dix mille francs dans le comptoir du commerçant et le porte-feuille du manufacturier.

L'état est toujours riche quand les citoyens sont aisés. On ne saurait trop répéter cette maxime. Les faiseurs de plans de finances devraient l'écrire en lettres d'or sur la table où ils tracent quelquefois des

projets de restauration, qui ne recèlent que des moyens de ruine.

Quand une mesure désastreuse paraît, et que la circulation s'arrête tout-à-coup, vous entendez les hommes, qui ne jugent que sur les apparences, s'écrier : Il n'y a plus d'argent en France. Les sots disaient de même, dans le temps du *maximum* : Il n'y a plus de blé. L'homme raisonnable dit, avec le sentiment de la douleur et de la pitié : Il y a de l'argent, il y a du blé ; mais il n'y a plus de confiance.

Si le resserrement du numéraire augmente, quelques personnes, qui ne recherchent jamais les causes, et se contentent de disserter sur les effets, soutiennent qu'il n'y a plus de riches. Si, par la dénomination de riches, on entend seulement les négocians qui ont un vaste crédit, sans doute alors il y a peu de ceux-là ; mais si l'on veut parler des hommes qui ont de l'argent à leur disposition, je ne crains pas d'avancer qu'il y en a plus que dans d'autres temps, car il y a plus de pauvres.

Il existe maintenant une classe de riches qui était inconnue il y a dix ans, c'est celle des *riches honteux*.

Comment voulez-vous qu'un homme, qui ne possédait rien en 1791, ose étaler aujourd'hui le train d'un millionnaire? Il dépense comme il a gagné, c'est-à-dire bassement, clandestinement.

Des millionnaires! beaucoup de gens n'y croient plus.

Incrédules, transportez-vous dans les bureaux, faites le relevé des fournitures payées depuis huit ans, vous verrez qu'il y a tel particulier en France qui en a fait pour plus de cent millions. Supposez qu'il n'ait gagné que dix pour cent; (ce qui serait une impéritie en fourniture) et voilà une fortune de dix millions.

Mais, diront les incrédules, ces grandes fournitures ont-elles été payées, lorsqu'une foule de petites sont encore dues? — Ignorans, c'est parce que les grosses ont été soldées que les petites sont encore dues...

Cependant, ajouteront-ils, où sont les maisons richement montées que l'on remarquait il y a dix ans? où sont ces vastes hôtels, ces nombreux laquais, indices certains des grandes fortunes?

Autres temps, autres mœurs. Ce qu'on appelait un homme comme il faut, dépensait souvent le double de son revenu : le

riche d'aujourd'hui ne dépense quelquefois que la moitié de l'intérêt de son capital, parce qu'il n'a pas le courage de mettre sa dépense au taux de sa fortune ; ce qui est un grand malheur pour l'état.

Si je connaissais un moyen agréable et séduisant de ruiner ces Crésus, c'est-à-dire un moyen qui les engageât à dépenser, et même à prodiguer leur fortune, je croirais avoir trouvé le meilleur plan de finances approprié au moment où j'écris ; car, on ne saurait trop le redire, les moyens directs et violens produiront toujours l'effet contraire à celui qu'on doit se proposer.

Tel homme en place, qui a risqué cent mille francs au jeu dans une nuit, n'aurait pas voulu acheter une terre de soixante mille francs.

Faites-donc renaître la confiance, favorisez le luxe [1], et chaque gros enrichi fera la fortune d'une vingtaine de marchands,

---

[1] *Favoriser le luxe !* vont s'écrier les moralistes irréfléchis ; *le luxe, ce poison des sociétés !* Oui ; mais l'émétique, qui s'emploie en médecine, n'est-il pas un poison ? La plupart des sociétés, en Europe, doivent se traiter, non comme des corps robustes et sains, mais comme des malades débiles dont on a besoin de rétablir les forces par toutes sortes de

qui, à leur tour, verseront dans le ménage des artisans et des ouvriers ce qu'ils auront reçu de lui.

Sans doute, la morale, la justice, n'ont qu'une voix ; mais peut-on gouverner des êtres corrompus avec les moyens qui seraient propres à diriger des gens de bien ?

Sans doute tout gouvernement doit poursuivre les dilapidateurs avec courage, avec constance ; mais quand il s'en présente qui sont en règle, il doit se taire et gémir.

Le nombre des fripons à comptes réglés est plus grand que celui des fripons mal-

---

moyens, avant que de songer à leur prescrire un régime raisonnable.

Si j'écrivais dans un pays où l'industrie, le commerce et la subsistance d'une population immense ne fussent pas fondés sur le luxe, je regarderais celui qui voudrait l'introduire comme un corrupteur ; mais vouloir changer les usages, le caractère d'un peuple, et le ramener brusquement aux goûts simples de quelques nations du Nord, c'est chercher à faire remonter un fleuve vers sa source. L'homme de génie, qui a voulu prouver que les lettres et les sciences avaient plus servi à corrompre les mœurs qu'à les épurer, eût fait un ouvrage plus recommandable aux yeux de l'humanité, en indiquant la route que les savans, les écrivains et les artistes devaient suivre pour conduire les hommes à la vertu et au bonheur.

adroits, je le sais ; mais poursuivre un fripon qui est en règle, c'est jeter l'alarme parmi les gens de bien.

Enfin un gouvernement qui se trouve placé au milieu de ces hommes à nouvelles fortunes, doit relire trois fois la fable de la poule aux œufs d'or avant d'avoir recours aux mesures sévères.

On a dit que l'argent était le sang du corps politique. Cela est vrai ; mais ouvrez un corps mort, vous y trouverez du sang encore, et vous vous convaincrez que c'est la circulation qui constitue la vie.

CHAPITRE XLVI.

Porteurs d'Eau. Glaciers-Limonadiers. Fiacres.

Ce sont les trois états qui ont le plus acquis depuis douze ans.

Avant cette époque, les vendeurs d'eau, à peine descendus des montagnes d'Auvergne, portaient des seaux suspendus à des bricoles de cuir, et tenus à une distance convenable de leurs jambes par un cerceau, au centre duquel ils étaient pla-

cés; le porteur, glissant sur le pavé avec ses sabots ou des souliers ferrés, risquait à chaque instant de se rompre le cou, et était obligé de faire en allées et venues au moins dix lieues dans un jour, pour gagner trente sous. Aujourd'hui chaque vendeur a une petite charrette, surmontée d'un tonneau, traînée par un cheval ou, au moins, par un âne. Le tonneau est peint, le cheval bien harnaché; et comme, au moyen de la pompe à feu, les réservoirs d'eau sont multipliés, les courses pour remplir les tonneaux ne sont pas longues: aussi l'état du vendeur d'eau est-il devenu moins pénible et beaucoup plus lucratif.

Quant aux glaciers-limonadiers, il y en avait à peine quatre ou cinq il y a douze ans. Aujourd'hui la réputation des fondateurs est tombée, des Italiens les ont effacés; et l'on compte plus de cinquante glaciers à Paris, dont quelques-uns servent des glaces, des sorbets, dans des palais et des jardins enchantés.

Les fiacres!.... On ne parlait qu'avec mépris, il y a quelques années, de ces voitures mal-propres et mal attelées. Les cochers, déguenillés, avaient plutôt l'air de mendians que de conducteurs. Aujour-

d'hui la voiture, l'attelage, le cocher, tout annonce l'aisance, la propreté; plusieurs le disputent à nos meilleures berlines. Un petit cartel, portant l'indispensable numéro, se laisse à peine appercevoir; mais cette marque, qui les distingue de nos voitures de maître, suffit pour leur conserver le nom ignoble, que l'on oublierait peut-être sans l'insolence des conducteurs, qui rappelle assez ordinairement que ce sont toujours des fiacres.

CHAPITRE XLVII.

Prostituées.

Si quelque puriste me demande pourquoi je me sers de ce mot, au lieu des dénominations de femmes publiques, filles de joie, ou même courtisanes, employées ordinairement, je répondrai que, lorsqu'on désigne la classe la plus abjecte, la plus vile, la plus méprisable; cette classe enfin qui avoisine de si près celle des criminels, on ne saurait prendre d'expression trop basse; car, chercher à diminuer le mépris, le dégoût que ces femmes doivent inspirer,

c'est transiger avec les devoirs de l'homme de bien.

Il ne s'agit point ici de savoir s'il est utile, pour la tranquillité des familles, qu'il y ait des filles publiques : cette discussion, souvent entamée, et trop souvent reproduite, est déjà un scandale pour les mœurs. Ainsi, supposons donc (ce que je ne crois pas) qu'il soit avantageux que, dans une grande ville, il y ait des filles dites de joie, comme il est nécessaire qu'il y ait des égoûts qui rassemblent les immondices des ruisseaux fangeux, je dirai, en continuant la comparaison, que ces égoûts doivent être placés de manière à ne pas infecter toute la ville, et à ne pas faire déserter les plus beaux quartiers de Paris.

Il leur est défendu de raccrocher, dit-on; c'est une assertion dérisoire. Dire que la police ne sait pas qu'elles arrêtent les passans, ce serait annoncer qu'elle n'a pas d'yeux. Dire que la police ne sait pas que ces filles sont souvent soutenues par des voleurs et des assassins, c'est croire qu'elle ignore ce que tout le monde voit.

Qui ne sait aussi que ces misérables séduisent, excitent, par les moyens les plus

atroces, quelquefois même les plus violens, le jeune homme encore imberbe qui se trouve sur leur passage? qui ne sait qu'elles insultent, par les propos, par les gestes les plus obscènes, la jeune fille qui n'a pour compagnie que sa mère ou sa sœur? qui ne sait que ces mégères dégoûtantes, qui font métier de débaucher des femmes, s'introduisent jusque dans le sein des familles de marchands, pour arracher à ses parens la jeune personne dont elles ont osé vendre à l'avance les faveurs? Et l'on dit que ces excès ne pourraient pas être réprimés! Non, celui qui le dit ment à sa conscience, et mérite que cet opprobre retombe sur sa femme, sur sa fille, sur tout ce qui lui est cher.

Et pourquoi ces misérables ne seraient-elles pas reléguées dans deux ou trois quartiers? pourquoi ne leur assignerait-on pas des rues, comme avant le milieu du seizième siècle? La police pourrait exercer dans ces sentines une surveillance plus exacte, et protégerait ainsi, non la vertu, mais la vie des citoyens, qui n'est pas toujours en sûreté dans les lieux de prostitution isolés. La mère de famille, la jeune fille, l'épouse, pourraient se retirer le soir sans risquer

d'être acostées grossièrement par des hommes qui, dans l'obscurité, les confondent avec ces prostituées ; et, pour achever le tableau, la femme honnête ne risquerait pas, en passant dans la rue au moment où la police fait faire des enlèvemens de ces filles, de se trouver arrêtée et détenue, pendant une nuit entière, dans les dépôts où l'on conduit ces malheureuses avant d'en faire le triage.

Conçoit-on la situation d'une fille sage qu'on enlève avec ces prostituées, et qu'une méprise fatale jette dans ces horribles dépôts, ainsi que cela est arrivé plus d'une fois ? entend-on ses cris, auxquels les agens se font un devoir d'être sourds ? et ses alarmes sur l'avenir, sur les chagrins de sa famille ! les insultes qu'elle éprouve de ses prétendues compagnes, habituées à ces sortes d'avanies, et les outrages !.... Je m'arrête ; l'effroi qu'inspire la réalité est si fort, qu'on peut le prendre pour le délire de l'exagération.

Charlemagne, qui tâcha de bannir les filles publiques, ordonna qu'elles seraient condamnées au fouet, et que ceux qui les auraient logées les porteraient sur leur cou jusqu'au lieu de leur exécution.

La peine du fouet existait encore il y a vingt ans, dans la plupart des grandes villes, pour les filles qui *raccrochaient* dehors. Après l'exécution elles étaient renfermées, quelquefois marquées et bannies.

Si on leur assignait des quartiers, ne pourrait-on pas rétablir cette peine, ou même une autre plus légère, pour celles que l'on trouverait hors des limites assignées? ne pourrait-on pas aussi établir une peine infamante pour les personnes qui leur accorderaient des logemens ailleurs que dans les rues qui leur seraient affectées? La peine de ces dernières pourrait être l'exposition sur un tréteau, devant leurs portes, avec un écriteau portant les mots : *Recéleur de filles publiques.*

La maison des *Filles-Dieu*, qui avait été fondée en 1226, fut appliquée pendant quelque temps *à pécheresses, qui toute leur vie avaient abusé de leur corps.*

Les Filles Pénitentes, depuis Filles de Saint-Magloire, qui furent instituées en 1497, par *Jean Tisseran*, cordelier, eurent la même destination.

Les statuts de ces dernières avaient de la singularité. On y lit, entr'autres choses,

qu'on ne pourra recevoir que les filles qui auront mené une vie dissolue ; et que, pour s'en assurer , *elles seront visitées par des matrones nommées exprès , et qui feront serment sur les saints évangiles de faire bon et loyal rapport.*

Sans doute on était fort bien dans cette maison , puisqu'on a supposé que la vertu même pourrait avoir recours à la livrée du vice pour y avoir entrée. L'article est curieux. « Afin d'empêcher les filles d'aller se prostituer pour être reçues, celles qu'on aura une fois visitées et refusées , seront exclues pour toujours. »

Cette retraite n'avait plus depuis longtemps la même destination. Aujourd'hui, on arrête comme autrefois les filles publiques , pour les envoyer dans des dépôts , d'où elles ne sortent ordinairement que pour retourner à leur premier métier. Il y a dix ans , elles subissaient un jugement, et la détention était plus ou moins longue. L'interrogatoire de ces filles était un sujet d'amusement pour la classe peu délicate , et un véritable scandale public. Ces dames , ne respectant pas plus le juge que l'auditoire , répétaient avec audace les dits et gestes de leur infâme métier. Le juge ajou-

tait quinze jours de prison par chaque injure, et les plus éhontées en étaient quittes pour quelques mois de plus de détention.

On a cherché à améliorer le régime intérieur de ces lieux de correction ; mais tant qu'on n'isolera pas, dès les premiers jours de l'arrestation, les plus débauchées de celles qu'un instant de misère et d'erreur a jetées dans cet état fangeux ; tant qu'on n'évitera pas le contact du vice, on n'aura rien fait pour l'humanité. Elles entrent là dissolues, et souvent elles en sortent voleuses. Ce qu'il y a de certain, c'est que celles qui ont subi plusieurs fois ces sortes de détentions, ont le cœur plus endurci au vice, s'il n'est ouvert au crime. D'ailleurs, ce ne sont pas toujours les plus coupables que l'on arrête le soir dans les rues, mais les moins rusées, celles qui savent le moins courir, et sur-tout celles qui n'ont pas su se ménager des liaisons avec les agens chargés de ces expéditions.

Il est pénible pour l'homme de lettres d'être obligé de transiger avec des usages immoraux, qui tiennent à la corruption générale ; mais, puisque nous ne pouvons extirper le mal, conseillons du moins le

mieux, c'est un pas de fait vers le bien.[1]

Toutes les améliorations se tiennent, et l'on dirait que mieux un établissement public est conçu, et moins il coûte à l'état. L'oisiveté, la paresse, étant la source de cet excès de débauche dans les femmes, et du vagabondage dans les hommes, si l'on fait entrer le travail dans la correction, on aura dans son produit une somme presque suffisante à l'entretien de ces maisons ou dépôts.

Résumons-nous : que les filles publiques aient dans divers quartiers des rues affectées à leurs demeures ; qu'elles ne puissent

[1] Le bien, dans cette partie, ne peut s'opérer qu'en remontant à la source du mal, qui est le vice de l'éducation des femmes. Quand on considère nos petites institutions, quand on lit nos modernes traités d'éducation, on croit que la France n'est composée que d'hommes qui, naissant comme des champignons, ne reçoivent les premiers soins que de leurs pareils. Heureusement que, par fois, de bons pères veulent bien compter leurs filles pour quelque chose, et soigner leur éducation, en dépit de nos usages, de nos préjugés ; et voilà pourquoi nous voyons paraître de temps en temps des femmes qui, aussi chères à la société qu'à leurs familles, semblent propres à tous les genres de talens, et ont de véritables droits à tous les genres de gloire.

raccrocher, c'est-à-dire arrêter les passans dans la rue ; que la police entretienne une surveillance très-active dans ces quartiers ; que la sûreté y soit garantie par des corps-de-gardes de force armée ; que celles qui transgresseraient les réglemens soient renfermées dans des dépôts, au pain et à l'eau ; que les plus hardies, les plus coupables, soient isolées ; que là, toutes soient obligées de travailler, et qu'il y ait des métiers montés, qui n'exigent qu'une légère habitude, pour celles qui ne savent ni coudre, ni filer, ni tricoter ; que le travail assidu obtienne une récompense, telle qu'une nourriture plus agréable, l'habitation en commun, la promenade dans les jardins, une légère rétribution en argent, et même une plus prompte sortie ; que celles, au contraire, qui seraient turbulentes et paresseuses, subissent une plus longue détention ; que les peines corporelles soient infligées aux seules criminelles ; que, le terme de la détention expiré, chaque femme puisse aller prendre de l'ouvrage, ou travailler à demeure dans des ateliers publics établis dans des communes aux environs de Paris ; que, dans tous les cas, elles reçoivent en sortant une somme qui

les mette à même de subsister quelque temps.

Il est inutile d'observer que celles qui seraient infectées iraient, avant tout, à des hospices particuliers, et ne subiraient la détention qu'après leur parfaite guérison.

Enfin, et ce point est le principal, que ces maisons de correction soient surveillées par des hommes probes et désintéressés, appelés par l'estime générale à des places qui exigent une moralité sans rudesse, et un grand fonds d'humanité sans faiblesse.[1]

Moralistes, réfléchissez au calcul que je vais vous présenter. Il existe à Paris plus de vingt-cinq mille filles publiques : en supposant la population actuelle de sept à huit cent mille habitans, on aura, par une appréciation simple, environ cent mille femmes de l'âge de dix-huit à trente

[1] Je sais que l'on a formé un établissement dans lequel une partie de ces conditions sont observées ; mais, je ne saurais trop le répéter, si punir est utile, prévenir est indispensable.

ans ; cet âge est celui des vertus, des graces, des talens.... c'est aussi celui de ces misérables. — Le résultat de ce calcul, d'autant plus affreux qu'il est plus exact, est donc que le quart au moins des femmes de dix-huit à trente ans, qui habitent Paris, compose la classe de ces êtres dégradés dont ma plume s'est refusée à tracer la vie privée, et que je n'ai dû considérer que dans leurs rapports avec les mœurs et la sûreté publiques.

CHAPITRE XLVIII.

Ecole française.

Elle vient à peine de renaître, et déjà elle marque la fin du dix-huitième siècle par des chefs-d'œuvres dignes des beaux jours de l'Ecole romaine.

Vien entretint le feu sacré ; il lutta presque seul contre le mauvais goût ; il fut inébranlable, malgré les succès de la mode qui s'introduisit dans l'atelier du peintre, et remplaça les modèles éternels de la Grèce et de Rome, et les modèles plus beaux

encore que la nature n'offre qu'au véritable artiste.

La grande vogue des tableaux de *Boucher*, premier peintre du roi et directeur de l'académie de peinture, prouve jusqu'à quel point le goût d'une nation peut se corrompre. On ne conçoit pas qu'un pays, qui avait produit Le Poussin, Le Brun, Le Sueur, et qui était peuplé de leurs chefs-d'œuvres, ait pu descendre à admirer ces groupes où l'afféterie remplace la grace, le gigantesque la fierté ; où l'expression est rendue par la grimace : c'est, en littérature, Dorat transportant l'Iliade sur la scène tragique. Que dis-je ? Dorat avait plus d'énergie que Boucher, si toutefois ce mot peut trouver place dans une semblable comparaison.

J'ai nommé Boucher, parce que tous ceux qui peignirent près de lui se sentirent plus ou moins de sa manière.

Mais, je le répète, Vien conservait le feu sacré, et c'est à lui que l'on doit la renaissance de l'Ecole française ; c'est de son atelier et de celui d'un de ses élèves que sont sortis les premiers fruits de cette régénération. C'est maintenant aux hommes qui osent s'élancer dans l'avenir, à

juger du rang qu'occupera un jour une école qui présente à-la-fois tant de gages de sa future prospérité.

Je sais que les Parisiens, généralement peu connaisseurs en peinture, ne jugent de l'art que par le nombre de ses produits; et, comme le salon d'exposition publique n'offre, depuis quelques années, que peu de *grands* tableaux, ils disent qu'il n'y a plus de *grands* peintres : heureusement cette façon de mesurer le mérite à la toise n'est pas celle des gens de goût. Plus d'un amateur, en voyant maint tableau inaperçu du vulgaire, s'est écrié, dans le même sens que ce bon marchand à la représentation d'un des premiers ouvrages de Molière : « Courage, voilà de la peinture. »

Je ne nommerai point ces artistes dont les travaux font l'espoir de tous les amis des arts; leurs noms sont déjà dans toutes les bouches; leurs tableaux sont gravés dans la mémoire des hommes qui jouissent de la gloire nationale comme d'un patrimoine : mais j'ai dû nommer Vien, parce que son nom, cher aux arts à plus d'un titre, appartient déjà à la postérité.

CHAPITRE XLIX.

Les Ruines.

J'AI vécu à une époque où l'opinion de quelques hommes était qu'il y avait plus de mérite à démolir un beau monument, qu'il n'y en avait eu à l'élever : heureusement encore que cette opinion n'a été que passagère à Paris, et qu'elle servait de manteau à un raisonnement plus ancien, plus généralement adopté, parce qu'il prend sa source dans cet intérêt sordide qui ne comprend rien aux mots *gloire nationale, prospérité des beaux-arts*. Ce raisonnement, le voici : « Je vais acheter ce temple qu'on dit fort beau ; les sculptures gothiques en sont curieuses, tant mieux ; les vitraux en sont remarquables, cela se peut ; l'architecture en est hardie, j'en suis bien aise. Calculons cependant : il y a dans ce bâtiment deux mille toises de pierres, trois milliers de plomb, beaucoup de bois de charpente qui peut s'employer, et un peu de menuiserie qui fera du bois de chauffage ; du fer, du marbre,

tout cela vaut, à vendre au détail, deux fois le prix de l'enchère : donc il faut acheter et démolir ce temple. » On achète, et le fatal marteau fait rouler les colonnes, mutile les sculptures, brise les vitraux, arrache les cuivres et le plomb, qu'on envoie à la fonte ; et les beaux-arts se voilent pour gémir !

C'est ainsi que douze à quinze monumens ont disparu ; mais ne portons pas nos regards plus loin. Félicitons-nous plutôt de ce qu'on a réuni quelques-uns de leurs précieux débris dans un lieu où les arts peuvent encore juger les âges de la sculpture (le Musée des Monumens français) : ce ne sont, il est vrai, que des jalons placés à de grandes distances sur cette route intéressante ; mais il est tant de départemens où leurs traces même n'existent plus ! Voici un fait : Je voyageais dans une voiture publique en l'an deux ; on ne choisit pas sa société. Dans la diligence étaient deux voyageurs dont la tournure, même à cette époque, passait pour extraordinaire ; ils étaient envoyés par une ville d'un des départemens qui avoisinent le Puy-de-Dôme, et allaient à Paris solliciter des fonds, afin de construire un bâ-

timent public pour déposer le blé dont ils approvisionnaient le marché au moyen des réquisitions. Surpris de leur mission, je leur demandai s'ils n'avaient dans leur commune aucun monument public. — Aucun ; nous n'avions qu'une église vaste et belle, nous l'avons démolie. — Pourquoi donc? répliquai-je naïvement et presque imprudemment. — Nous vous l'avons dit, reprirent-ils ensemble, et avec une expression que je ne saurais rendre; c'était une église.

Il faut cependant que les étrangers et les habitans de certains départemens sachent que ces ruines ne sont pas aussi considérables à Paris que quelques personnes ont voulu le leur faire croire. Je voyageais, il y a environ quatre ans, dans un de ces grands bateaux couverts qui conduisent des provisions et du vin à Bordeaux ; là, étaient réunis environ cent artisans des deux sexes, dont, par parenthèse, la crédulité n'est pas la vertu particulière. Un petit homme d'assez mauvaise mine, mais dont la langue était bien affilée, gissait dans un coin, et excitait la gaieté de la batelée par ses rebus, moitié français, moitié patois. En France, depuis dix ans, quatre personnes ne sauraient être long-

temps ensemble sans parler politique. La politique eut donc son tour ; et c'est alors sur-tout que mon petit homme s'empara exclusivement de l'attention : les matelots quittèrent bientôt leurs avirons, et le patron même oublia son gouvernail. Le conteur parlait patois ; après avoir passé en revue les journées qui désolèrent Bordeaux et les environs, Paris s'offrit à ses pinceaux, et il raconta avec délices tout ce qui s'y était passé : il parlait, disait-il, en témoin oculaire.... Le misérable ! il y avait tant à dire sans s'écarter de la vérité ! — Mais un Gascon, et sur la Garonne !... A sa voix les Tuileries tombent, la colonnade du Louvre est abattue, tous nos monumens roulent confondus, les plus belles rues n'offrent plus que des ruines, le faubourg Saint-Germain est couvert de décombres ; plus d'hôtels, plus de palais, pas une seule église. A l'entendre, la population était réduite au tiers, et pouvait à peine se loger dans les bâtimens qu'on avait laissés debout. — J'écoutais patiemment ce dévastateur ; ma femme, qui n'entendait pas le patois, ne savait à quoi attribuer les larmes qui roulaient dans tous les yeux. La douleur devenait générale. Mon con-

teur, toujours historien aussi impartial, arrive avec sa faulx au quartier de l'Opéra-Comique et de la chaussée d'Antin; il allait le renverser sans doute... — Je romps enfin le silence. Grace, lui dis-je, Monsieur, pour mon petit logement; j'en paie encore le loyer, et j'espère l'habiter dans quelques mois : ce quartier, que vous allez abattre, est presque neuf; plus de trois cents maisons y ont été construites depuis dix ans. — Depuis dix ans! s'écria-t-il avec un accent qui seul l'aurait démasqué à l'oreille d'un Parisien, depuis dix ans! vous oserez dire qu'il a paru un maçon, un charpentier à Paris, depuis dix ans, autrement que pour démolir? — Oui, Monsieur, repris-je tranquillement et en patois; oui, cé que je dis est aussi vrai que tout ce que vous venez de dire est faux. — Comment! moi qui ai été à Paris il y a quinze ans.... — Vous devez en savoir moins que moi qui y étais encore il y a dix-huit mois. — Déconcerté, autant qu'un vrai Gascon peut l'être, il voulut forcer de poumons à défaut de raisons. — Je ne demande qu'à dire deux mots, criai-je assez haut, et nous serons tous d'accord. L'assemblée, qui avait été un peu ébranlée par mon air calme,

m'obtint du silence. Je suis aussi *du pays*, dis-je alors ; mais je raisonne quelquefois à l'anglaise. Patron, voilà deux louis que je dépose en vos mains ; que le véridique conteur en donne autant. Nous arriverons, j'espère, ce soir à Bordeaux avant la marée, et demain nous irons, vous, lui, quelques-uns des voyageurs et moi, chez le négociant le plus en réputation ; là, on nous indiquera, ou des Parisiens, ou des Bordelais, arrivant de Paris ; et si ce qu'il vous a raconté est vrai, mes quarante-huit francs serviront à donner à déjeûner à toute la batelée : si, au contraire, il vous a menti avec impudence, ses deux louis auront le même emploi ; et je consens à y joindre quelque chose, à condition que nous boirons à sa santé, sans qu'il ait le plaisir de boire à la nôtre. — Le conteur balbutia quelques mots, voulut adoucir un peu le récit, rebâtir quelques quartiers ; mais on lui serra tellement le bouton, qu'il fut obligé d'avouer, du moins tacitement, qu'il était un imposteur. Les larmes se séchèrent, on le baffoua ; et, pour achever d'écarter ses tristes récits, on s'amusa aux dépens du démolisseur durant le reste du voyage.

Ma femme écoutait, et comprenait à peine quelques mots ; je lui racontai la dispute, et elle s'écria : « Il fallait voyager sur la Garonne, pour entendre exagérer des faits qui, racontés avec vérité et simplicité, portent avec eux le caractère de la plus douloureuse exagération. »

CHAPITRE L.

Ouvrages licencieux.

C'EST particulièrement au ci-devant Palais-Royal, et dans les promenades publiques que se débitent ces sortes de livres. Une gravure obscène leur sert d'enseigne, et c'est en présentant ce dégoûtant frontispice et le titre, quelquefois plus dégoûtant encore, que l'impudent colporteur espère tenter le passant.

On a beau dire que les lois ne pourraient jamais extirper totalement de semblables délits ; j'ai la certitude du contraire ; mais les crimes qui n'ont pas une apparence matérielle ne fixent pas autant les regards des gouvernemens que ceux qui attentent à la propriété des citoyens, et cependant les

suites des premiers sont quelquefois plus funestes. Ainsi, on punira avec raison le filou qui enlèvera un mouchoir, tandis que le scélérat qui aura composé un ouvrage licencieux, le misérable qui l'aura vendu, et qui, en enflammant et dépravant l'imagination d'innocentes créatures, deviendront les auteurs de leur prostitution, porteront l'infamie et le désespoir dans des familles jusque-là riches de l'estime publique; ces monstres jouiront en paix du fruit de leurs forfaits!

Lorsque je traverse ce palais dit Egalité, aujourd'hui la sentine du vice, et qu'un de ces misérables me présente quelques-unes de ces infâmes brochures, mon front rougit de colère, et ma main s'étend involontairement pour saisir l'assassin moral au collet; mais, en songeant que si j'appelais du secours pour le conduire au prochain corps-de-garde, je trouverais dans ce jardin plus de fripons audacieux pour le défendre, que de gens de bien courageux pour me seconder; en réfléchissant que l'égoïste, qui pèse sur le pavé de cette grande ville, me demanderait de quoi je me mêle, et trouverait plus d'indifférens qui l'applaudiraient, que de chauds amis

des mœurs qui m'approuveraient ; en songeant enfin que je sortirais peut-être de cette lutte baffoué par la multitude ingnorante, et que j'apprêterais ainsi un nouveau triomphe au crime, je passe mon chemin comme tant d'autres. Eh ! qui sait si maint lecteur, façonné à nos mœurs éhontées, n'a pas souri de pitié, en lisant ce chapitre, et ne me considère pas comme un Don Quichotte ridicule !

Heureusement encore que ces brochures clandestines portent le cachet de la stupidité à côté de celui de l'infamie. Cependant, il y a environ deux ans que, dans la foule des romans, il en parut un qui réduisait en principe la nécessité du crime, c'est-à-dire que son auteur traça les longues infortunes et la mort d'un être vertueux, pour tâcher de prouver que les malheurs sont la suite ordinaire de la pratique des vertus. Un homme de mérite, qui eut le courage de lire ce roman, me dit qu'il avait gémi en voyant que son auteur était fait, par son talent, pour plaider une autre cause. Quel qu'il soit, je le plains. Le remord déchirant assiégera un jour son lit de mort, et ce sera une faible expiation des maux qu'il aura causés.

On ne saurait trop le répéter, si l'auteur d'un écrit incendiaire est justement regardé comme le complice des crimes qu'il a conseillés, l'auteur d'un ouvrage licencieux doit être considéré comme un des fauteurs de la dépravation publique.

CHAPITRE LI.

Progrès des Sciences.

La Matière d'Homberg.

Que l'alchimie, c'est-à-dire la chimie par excellence, soit née avec le premier homme; que celui-ci l'ait enseignée à *Enoch*, pour la transmettre à *Moyse*, ou que cet art connu des Egyptiens, et pratiqué sur-tout par les Arabes, ait été transporté en Europe par ces derniers, cela importe peu à ceux qui connaissent cette science; car il suffit que ces anciens peuples l'aient définie l'art de transmuer les métaux, pour prouver qu'elle leur était à-peu-près inconnue.

Sans doute, si on entend par le premier chimiste l'homme qui, le premier fut le

témoin des décompositions et des combinaisons, on peut assurer, sans crainte d'erreur, que ce premier chimiste est le premier habitant du globe; car dû jour où il a ouvert l'œil à la lumière, il a pu observer ce travail de tous les instans, et son existence même n'était que l'effet de cette combinaison et de cette analyse de substances, dont l'observation bien faite constitue ce qu'on appelle la chimie : mais voir, observer, analyser et comprendre, sont des mots qui ne peuvent entrer que dans la synonymie des sots. Tout le monde voit, quelques personnes observent, peu savent analyser, et moins encore savent tirer du fruit de l'analyse.

Quelques compositions connues depuis plusieurs siècles à la Chine, telles que la poudre à canon, le verre, la porcelaine, qui n'est qu'une suite de la dernière, prouvent, ou semblent prouver des connaissances chimiques; mais en réfléchissant que la plupart des découvertes sont dues au hasard, on peut croire que ces compositions ont été indiquées par des analogues qui existaient dans la nature : cette conjecture acquiert plus de force, lorsqu'on songe que la poudre à canon avait détruit quel-

ques milliards d'individus de toute espèce, avant que l'on connût sa théorie.

Donnez-moi des substances et du feu, je vais faire de la chimie; voilà ce qu'ont dit les hommes pendant une longue suite de siècles, voilà ce que disent encore les ignorans. Je sais bien que ces derniers, à force de combiner des substances deux à deux, trois à trois, etc. obtiendront des composés qui pourraient étonner même le savant; mais ces opérations, dirigées par des aveugles, ne feront point faire un pas à la science, et voilà à-peu-près ce qui est résulté des travaux des alchimistes et des chimistes de tous les pays jusqu'au milieu du dix-huitième siècle.

Connaître est le propre de la science, et l'on peut dire que, tant que les chimistes ont opéré sans connaître les agens avec lesquels ils opéraient, la chimie n'a point été une science. Or, l'air, cette substance qui remplit le vaste laboratoire de la nature, et qui, pressant de toutes parts les corps soumis à l'analyse, se combine à chaque instant avec eux; l'air n'étant réellement connu que depuis trente ans, j'oserai dire que la chimie n'était, avant cette époque, qu'un mot qui désignait un genre

d'études souvent vagues, et d'observations presque toujours hypothétiques.

Mais ce ne sont point les savans qu'il faut convaincre, ce sont les gens du monde qu'il faut persuader : ces derniers, habitués à dénigrer l'époque où ils vivent, aiment mieux en croire les anciens sur parole, que de s'éclairer avec les modernes. Quant à moi, je tranche le mot, en convenant que les nombreuses expériences de ces fous connus sous le nom d'alchimistes, ont rendu de véritables services à leurs successeurs ; je dirai, cependant, que c'est moins par les conséquences qu'ils en ont tirées que par leurs fautes, qu'ils ont contribué à nous éclairer; et, par ce titre d'*alchimistes*, je n'entends pas seulement les charlatans ou les enthousiastes qui étalaient par cupidité ou par délire leur vaine science, mais encore ces hommes qui, à la fin du règne de Louis XIV, passaient pour de vrais savans, et qui, se parant du titre de chimistes, remplissaient les mémoires de l'académie des sciences de l'exposé de leurs ridicules travaux ; de ces hommes dont le nom s'est conservé jusqu'à nous, comme ces médailles qui, n'offrant que des effigies peu importantes, ont du moins le mérite de la vétusté.

Prenons un de ces noms révérés, et faisons connaître en peu de mots l'état de la chimie au commencement de ce siècle : *Homberg* s'offre à ma mémoire ; exhumons un de ces rapports des annales des sciences, et comme certains de ces rapports pourraient paraître un peu sales par leur objet, imposons-nous la gêne de la rime qui nous forcera en même temps à égayer un peu la matière, sans ôter rien à l'exactitude historique.

Ce récit d'ailleurs d'une des expériences d'un savant chimiste mort en 1715, fera saisir les immenses progrès que la chimie a faits depuis l'époque où l'on présentait de semblables rapports, et prouvera, mieux que toutes les dissertations, que c'est véritablement à la fin du dix-huitième siècle qu'elle a mérité le nom de science.

LA MATIÈRE D'HOMBERG.[1]

Un partisan de la matière unique,
Fier d'avoir au foyer vitrifié de l'or,
Par un nouvel essai du pouvoir alchimique

---

[1] Les Mémoires de l'Académie des Sciences de 1702 et 1707, font mention de l'expérience par laquelle *Homberg* crut avoir vitrifié de l'or au foyer du verre ardent du Palais-

Voulut doubler sa gloire, et grossir son trésor.
Pour cette fois, dédaignant or et sable,
Il choisit la matière odorante et louable,
Résidu naturel de tous nos alimens;
Mais, afin qu'elle fût à-la-fois grasse et pure,
Il loua quatre gars de brillante encolure,
Qu'il nourrit à grands frais des mets les plus friands.
Leur rôle, on le sent bien, n'était pas difficile.
Comme ils mangeaient beaucoup, le reste s'ensuivait.
Notre chimiste, en homme habile,
De leur travail chaque jour profitait;
Et, tout rempli de la matière,
De moment en moment garnissait le creuset.
Maître *Homberg* donc soufflait de la bonne manière.
L'espoir de retirer bientôt certain extrait,
Qui devait, ramenant le tout à sa nature,
En argent pur convertir le mercure,
Dans son travail le soutenait.
Mais des humains, ô trop faible puissance!
Un an en vain le pauvre *Homberg* soufla,
Et du creuset enfin ne retira
Qu'une poudre inflammable... Hélas! du moins on pense
Que cette poudre l'éclaira.

Confus, il réunit dans son laboratoire

Royal. Dans ceux de 1711, il décrit ses Essais sur la matière en question, et le résultat qu'il en obtint. Ce résultat fut une poudre qu'il ne cherchait pas, et qui s'embrase par le contact de l'air humide. Les chimistes la connaissent sous le nom de *pyrophore*; et il est inutile d'observer qu'on l'obtient maintenant sans le concours des moyens employés par *Homberg*.

Nos quatre porte-faix, joufflus et bien portans ;
Puis il leur dit : « Voici, mes chers enfans,
Notre salaire et le pour-boire.
Adieu ; car tous les cinq nous perdons notre temps. »
Lors, le plus gras répond : « Monsieur, c'est grand dommage ;
Je ne vous ai refusé rien.
Que n'êtes-vous, pour prix de votre bien,
Aussi content de votre ouvrage
Que vous l'avez été du mien ! »

CHAPITRE LII.

Halle-au-Blé.

C'EST un des monumens dont l'intérieur étonne le plus au premier aspect. Ce vaste dôme à jour, dont la construction est si légère, excitera long-temps une juste admiration. Je ne connais pas de salle plus propre à donner un banquet : on y établirait facilement une table de douze cents couverts, et il faudrait peu de dépense pour la décorer, car la coupole seule est la plus belle des décorations.

Quelques almanachs donnent un état plus ou moins exact de la quantité de farine qui entre dans ce vaste dépôt, lequel se remplit et se vide périodiquement tous

les quatre ou cinq jours ; mais ces relevés n'offrent pas la consommation réelle de Paris, puisque plusieurs boulangers s'approvisionnent directement chez les fermiers des environs, et qu'on apporte en outre une grande quantité de pains de quelques villages renommés, dont les habitans viennent les vendre en détail aux Parisiens.

Ce n'est pas seulement la consommation qu'il est utile de connaître ; elle est facile à apprécier, et l'on en a des états positifs ; mais, osons le dire, les moyens de pourvoir avec certitude à cette consommation sont moins connus, parce qu'on ne s'en est jamais assez occupé, et que toutes les opérations qu'on a faites sur cette partie, n'ont été que partielles et imparfaites.

Les économistes, et même les publicistes, conviennent que rien ne serait plus utile qu'un cadastre général de la France ; les moyens d'en avoir un très-détaillé existent, mais les matériaux les plus simples sont précisément ceux que l'on dédaigne. Un travail purement administratif se change en une opération scientifique. En effet, comment se donner de l'importance, si l'on ne suppose, si l'on ne fait naître de grandes difficultés? On crée des bureaux,

on opère sur des cartes géographiques, dressées il y a cinquante ans, et qui indiquent des forêts où il y a maintenant des céréales, ou peut-être seulement des bruyères délaissées. On emploie des géomètres [1] quand il ne faudrait que des copistes; on pose des problêmes, au lieu de faire des relevés; et ce cadastre desiré, qui est presque tout préparé dans les tableaux partiels sur lesquels on a dressé les matrices des rôles de la contribution foncière, ces travaux positifs, qui conduiraient à des résultats certains, on les écarte pour se livrer à des calculs hypothétiques et sans fin.

Sans entrer dans la grande question de la liberté du commerce des blés, si souvent discutée qu'elle est presque devenue obscure, de simple qu'elle était dans le principe, je dirai que, quelle que soit l'opinion adoptée par l'administration générale de l'état, un gouvernement qui ne connaît

---

[1] Il ne s'agit pas ici du mérite réel des hommes que l'on a employés à cette opération, ce mérite est incontestable; c'est seulement la fausse application de leurs talens que je blâme. L'art de placer les hommes utilement pour l'état et pour eux est une partie essentielle de la science des gouvernemens.

pas chaque année le produit territorial du pays qu'il administre, ressemble à ces hommes qui vivent au jour le jour, et qui, soit insouciance, soit crainte, ne se rendent jamais compte de leurs moyens d'existence.

C'est parce que notre territoire est riche qu'il ne faut pas craindre de mettre au grand jour ses produits; c'est parce que la France est fertile, qu'il ne faut pas laisser au hasard l'assurance de son approvisionnement, et qu'il serait affreux d'y voir jamais l'apparence de la disette, même dans les mauvaises années.

Lorsqu'il n'existe dans un pays qu'une moitié ou un tiers en sus de la consommation annuelle, le commerce n'éprouve point de stagnation; il n'y a point d'engorgement, et une ou deux mauvaises années ne peuvent point se faire sentir: mais lorsque l'excédant de la consommation annuelle présumée sort par le commerce extérieur, une année peu productive (et quelquefois plusieurs se suivent) suffit pour détruire tout équilibre, et force à des achats extérieurs, d'autant plus désavantageux, que des circonstances particulières, la guerre par exemple, peuvent

gêner, et même empêcher ces approvisionnemens indispensables.

Un cadastre général servirait de base au recensement annuel que l'on dresserait dans le mois qui suit la moisson. Ce tableau suffirait pour régler la conduite du gouvernement. Les rapports des douanes, en donnant l'état des blés exportés, indiqueraient l'instant où la sortie pourrait en être interdite ; car avant tout, je le répète, il faut que les nationaux s'approvisionnent, et, quoi qu'en disent les gens à longue vue et à grands projets, un gouvernement paternel ne doit jamais laisser au hasard la nourriture des gouvernés.

Et qu'on ne dise pas que ces mesures simples gêneraient le commerce, en faisant craindre aux négocians que le gouvernement ne se mêlât dans des transactions qui doivent être parfaitement indépendantes : non, cet ordre une fois établi, garantirait au contraire que l'autorité ne serait jamais forcée de faire le commerce ; car, de tous les abus, l'expérience a prouvé que c'était le plus impolitique et le plus désastreux.

Je m'arrête. Si l'on trouve ce paragraphe déplacé dans cet ouvrage, je dirai qu'en économie publique, on ne peut envisager

une grande ville dans ses rapports avec le territoire qui l'environne, sans se sentir entraîné à jeter un coup-d'œil sur l'administration générale de l'état ; car une immense population, rassemblée dans un petit espace, est une exception aux données ordinaires. Il n'y a pas cinquante personnes à Paris qui connaissent les ressorts invisibles de ce grand corps attractif qui pompe les produits territoriaux dans une circonférence de plus de trente lieues de rayon ; qui attire à soi les produits industriels de toutes les parties de la France, et qui étend ses bras aux extrémités du monde connu. [1]

---

[1] Au moment où vous écrivez l'abondance règne, me dira-t-on. — C'est précisément pour cela que je hasarde quelques réflexions sur cette matière. Si la disette existait, il faudrait songer au présent plus qu'à l'avenir ; et, dans cette situation, je ne serais pas entendu : *Ventre à jeûn n'a point d'oreilles.*

CHAPITRE LIII.

Prétendus Physionomistes.

Ce n'est qu'à Paris que les hommes d'états différens n'ont pas de caractère distinctif dans les manières, dans la mise, dans cet ensemble qu'on appelle la tournure. Dans les petites villes, un tailleur, un menuisier, un négociant, ont un air particulier ; vous les devinez à la démarche. A Paris, un jour de fête, à présent sur-tout, si l'on vous indique dans la même compagnie la femme d'un boucher et celle d'un traitant millionnaire, sans vous les désigner séparément, le hasard seul vous fera deviner laquelle des deux est la bouchère. Une seule classe est remarquable, et trop reconnaissable à sa tournure, celle des rentiers.

Les artistes ont toujours eu quelque chose de caractéristique ; et, par ce mot, j'entends les véritables artistes. Il n'y a personne qui, en rencontrant *Greuze* pour la première fois, ne se soit écrié : C'est un fou, ou un peintre !

Les gens de lettres sont moins caractérisés que ces derniers, parce qu'ils prennent, sans y penser, sans le vouloir, le ton, les manières des sociétés qu'ils fréquentent.

Cependant, aujourd'hui, les Parisiens ont la manie de se croire physionomistes, quoique jamais cet art n'ait été plus difficile.

Peignez, dans une nombreuse assemblée, le caractère d'un homme inconnu de tous; chacun lui créera, dans son imagination, une figure, des traits calqués sur ce caractère : l'inconnu entre, tout le monde s'est trompé sur sa tournure.

Les peintres n'ont jamais pu se résoudre à représenter *Alexandre* petit de corps; et beaucoup de moralistes ne voudront pas croire que *J. J. Rousseau* jouait souvent, et assez bien, au bilboquet.

Voltaire, desirant voir le roi de Prusse *Frédéric II*, avec qui il était depuis long-temps en correspondance, arrive dans un village dans lequel était le quartier-général. On lui indique le logement du roi, il y court, traverse en hâte un vaste galetas, puis entre dans un second; il allait passer dans un autre, lorsqu'il apperçoit, dans un des

coins de la salle, un soldat assez malpropre, qui était couché sur un mauvais lit de sangle ; il approche, et lui demande où est le roi... — Je suis Frédéric, lui répond le soldat... ; et c'était lui.

Quel est cet homme seul, assis sous cet arbre, et qui baye aux corneilles ? me disait quelqu'un avec qui je me promenais aux Tuileries. — Je ne sais, répondis-je ; mais son habit et ses bas cramoisis, sa perruque bien frisée, m'indiquent que c'est un cuisinier retiré du service avec la pension du maître. — Vous vous trompez, dit un passant qui nous avait entendus, c'est d'*Alembert*.

Oh ! pour le coup, je ne me tromperai pas deux fois ; et je gage que cet homme en habit gris, perruque ronde, et qui a jeté un coup-d'œil d'indifférence vers le géomètre, est un maître tailleur : sa figure, sa tournure, tout l'annonce. — Vous vous trompez encore, dit le passant, c'est l'auteur d'*Emile* et du *Contrat-Social*.

J'ai retenu cette leçon ; et je ne fais plus, depuis long-temps, le petit *Lavater*.

CHAPITRE LIV.

La Fantasmagorie.

Première Education.

Avez-vous *vu la lanterne magique, la pièce curieuse?* — Oui. — Hé bien, vous avez vu les instrumens de la fantasmagorie, et la fantasmagorie elle-même. Il ne manquait au grossier habitant des montagnes, qui vous montrait la lanterne magique, qu'un peu plus d'instruction ou d'adresse pour vous donner un essai d'apparition de fantômes; et sans doute il vous l'aura donné sans le vouloir; car, en éloignant ou rapprochant le support de sa lanterne, et cherchant le point de ses verres, vous aurez vu les objets qui y sont peints se rapetisser ou s'agrandir, soit sur le mur blanchi, soit sur le drap que vous aurez tendu.

Cette illusion, qui nous fait croire qu'un objet qui grandit dans toutes ses parties avance vers nous, est le fondement de la fantasmagorie; et il ne faut, pour la pro-

duire avec la lanterne magique, qu'éloigner lentement la lanterne de l'endroit sur lequel se peint l'image, en rapprochant le verre lenticulaire extérieur de celui sur lequel on a tracé l'objet; ce qui s'exécute facilement, ce verre étant fixé dans un tuyau mobile comme celui d'une lorgnette de spectacles. Quant au rapprochement graduel de la lanterne, il peut se faire avec la même facilité, en la plaçant sur une petite table à roulettes; et l'on sent qu'au moyen d'un mécanisme fort simple, on pourrait exécuter ensemble ces deux mouvemens dans les progressions convenables.

Le prestige dont les fantasmagoristes s'entourent est encore augmenté par le mystère qui dérobe, aux yeux du public, leurs opérations et leurs instrumens; mais il est facile au modeste Auvergnat de leur ravir cette supériorité, et de fortifier l'illusion pour les enfans que l'on régale de la lanterne magique; il n'a, pour cela, qu'à faire changer la disposition du drap, en demandant qu'on le suspende au plafond, entre lui et les spectateurs, à-peu-près comme un rideau de spectacle qui sépare le théâtre du public : car la trans-

parence de la toile laisse passer les rayons colorés ; et, pourvu qu'elle ne soit pas trop épaisse et trop serrée, l'image s'offre aussi nette d'un côté que de l'autre.

On sent que, si à ces moyens faciles on pouvait réunir ceux employés par *P. Philidor* et ses imitateurs, tels que la tenture en noir qui absorbe les rayons colorés, les petites préparations musicales et autres, on transformerait toutes les lanternes magiques en fantasmagories, en dépit des brevets d'invention, qui devraient tous, en conscience, se rapporter au père *Kirker*, jésuite allemand, qui, le premier, appliqua ses connaissances sur la lumière à la construction de la lanterne magique.

Les figures colorées qui errent dans les salles des fantasmagoristes n'ont aucun rapport à ces effets de lumière : ce sont des manequins de baudruche peinte [1], ou de toute autre substance transparente, dans lesquels on place une lanterne sourde, que l'on éteint, ou dont on cache la lu-

[1] La baudruche est cette substance transparente, formée de la pellicule qui tapisse l'intestin du bœuf, dont les batteurs d'or se servent pour leurs livrets, et avec laquelle on construit aussi des ballons aérostatiques.

mière, en tirant un fil, un ressort, au moment où quelqu'un veut toucher la figure, qui, par ce moyen, semble disparaître.

Mon intention n'est pas de discréditer les spectacles de ce genre, mais au contraire de les multiplier pour les mettre à la portée de plus de monde. Comme il sera libre aux enfans de passer par-dessous la toile, pour voir à découvert la lanterne magique, qui, ainsi dirigée est une véritable fantasmagorie ambulante, ils ne croiront pas plus que les Auvergnats qui dirigent ces spectacles sont des évocateurs de spectres, qu'ils ne prendront par la suite leurs bonnes pour des sorcières, parce qu'elles ont la sotte complaisance de leur faire des contes de revenans. [1]

O que de petits esprits ces contes de fées et de revenans ont enfantés! L'idolâ-

---

[1] Les propriétaires de fantasmagories réunissent à ces moyens très-simples une combinaison de différens effets, qu'ils tirent en partie des phénomènes qu'offre la chambre obscure. Quelques connaissances de cette partie de la physique nommée *optique*, dans laquelle Newton a porté le flambeau du génie et de l'expérience, suffisent pour concevoir la manière dont on produit ces effets, qui exigent des instrumens et des soins particuliers. Je n'ai parlé des moyens de varier

trie, les cultes des maniaques et des convulsionnaires, n'ont pas eu d'autre source que ces récits trompeurs, et les prestiges dont on environne le berceau de l'enfance. C'est ici que les extrêmes se touchent : cette éducation, dont nous ne sommes pas encore bien revenus, fait les brutes ou les fantastiques.

Que ne puis-je multiplier ces représentations, qui mettent à nu toutes les fables de l'antiquité! Que ne puis-je extirper des têtes vulgaires ces idées de merveilleux qui les remplissent encore!

Le merveilleux, je le sais, est recherché de l'ignorant et du pauvre sur-tout : l'enfance, dont l'imagination est faible, le reçoit avec avidité. Hé bien, donnons à ce goût une direction utile.

Quoi de plus merveilleux que les sciences physiques et l'étude de l'histoire naturelle ? Quoi de plus intéressant, de plus attachant, de plus étonnant que les phénomènes que nous présentent la physio-

---

ceux de la lanterne magique, que parce que cela rentrait dans le but moral de ce chapitre, qui est d'écarter les prestiges et les récits mensongers dont se compose en France la première éducation.

logie animale, la fécondation des plantes, la formation des cristaux ? Popularisons ces sciences, expliquons les mots qui les peignent, ou plutôt faisons des livres simples et clairs qui puissent familiariser toutes les classes, tous les âges, avec ces attachans phénomènes, qu'il est si facile de leur faire aimer ; et substituons enfin l'étude de la nature à la théorie des fantômes.

J'ai entendu vanter dans ma jeunesse le *Magasin des Enfans ;* cela ne m'étonnait pas : on le vante, on le lit encore, et cela m'étonne. Ce livre est le *Magasin des erreurs.* Les intentions de son auteur sont excellentes ; le plan, l'exécution de l'ouvrage sont, à beaucoup d'égards, détestables. S'il n'y avait que des puérilités, je n'en parlerais pas ; mais c'est encore là une école fantasmagorique ; et dans celle-ci les enfans ne peuvent pas toujours soulever la toile qui les sépare de la lanterne magique.

Savez-vous pourquoi il y a plus de connaissances réelles dans les classes pauvres de l'Angleterre et de quelques états d'Allemagne, que dans cette même portion du peuple en France ? c'est parce que les sciences y sont mises à la portée de tous, et que

l'étude de l'histoire naturelle y est plus générale ; car, l'instruction des habitans d'un pays n'est pas toujours en proportion de la quantité de savans que ce pays renferme. Ainsi, le siècle de Louis XIV, si fertile en grands hommes, était cependant un siècle d'ignorance, si l'on veut le juger par les connaissances répandues dans le peuple en général.

La science fut long-temps renfermée dans quelques corps savans, de même que les idoles chez certains peuples sont cachées dans des sanctuaires impénétrables à d'autres qu'à leurs ministres.

Les gens du monde regardent Buffon comme un grand naturaliste; moi, je le considère comme un écrivain brillant, comme un peintre attachant; et, comme tel, il a rendu de plus grands services à l'histoire naturelle, que s'il eût voyagé aux extrémités du monde, et qu'il en eût rapporté de nouvelles plantes, des animaux singuliers, ou des substances minérales jusqu'alors inconnues. C'est trop souvent dans son cabinet qu'il a observé la nature; mais s'il a peu vu par ses propres yeux, il nous a fait voir souvent sous un point de vue intéressant ce que les autres avaient vu

avant lui, ou avec lui [1]. Son ouvrage est l'encyclopédie de l'histoire des animaux ; et je ne suis pas de ceux qui dédaignent les bonnes encyclopédies. Enfin, Buffon aura toujours le mérite d'avoir fait aimer cette science, et sans sa théorie minéralogique même, qui est son plus faible ouvrage, et qui porte sur des observations reconnues pour fausses aujourd'hui, nous n'aurions peut-être aucunes des méthodes qui facilitent l'étude de cette science, laquelle est absolument neuve en France, et va devoir à un célèbre minéralogiste *(Hauy)*, et de nouveaux aspects et d'immenses progrès.

L'Angleterre doit la dissémination des connaissances utiles à une foule de petits livres élémentaires, toujours solides par le fond, souvent agréables par le cadre ou par le style ; c'est par eux que la véritable

[1] Avec lui ; ce n'est point une phrase vague que celle-ci : Buffon eut pour collaborateurs *Daubenton* et les frères *Duhamel*, dont les noms sont d'un grand poids auprès des savans. J'ai entendu assurer, par des hommes fort au courant des vraies réputations, que celui des deux frères Duhamel qui est à peine connu, parce qu'il n'a point écrit, était un des meilleurs observateurs de son siècle.

instruction (j'appelle ainsi celle qui résulte de la connaissance des faits,) se glisse dans la ferme du cultivateur, dans l'atelier du tisserand, et fait germer des idées d'améliorations, qui tournent au profit de la société.

En Allemagne, la science se répand moins par ce genre de livres que par les almanachs, dont les auteurs sont les hommes les plus célèbres du Nord : il ne se fait pas une découverte utile qu'elle n'y soit annoncée, expliquée, commentée. Un recueil de ces almanachs est une véritable encyclopédie abrégée, et celle-ci en vaut bien d'autres.

En France, nous connaissons à peine ces sortes de livres élémentaires, et nous n'avons encore que des contes bleus et des almanachs chantans : aussi nos enfans sont-ils pour la plupart des sots, et nos artisans des ignorans.

Savez-vous ce qui fait que nous sommes surpris de voir un enfant qui passe pour spirituel à sept ou huit ans, devenir tout-à-coup un idiot à douze ? c'est qu'en approchant de l'adolescence, tout ce qu'on lui a précédemment appris n'est plus de mise, et qu'il ne peut plus ouvrir la bouche sans

que ceux qui l'entourent lui disent : « Ce que vous dites là est un enfantillage ; il n'y a ni loups-garoux, ni fées ; un basilic ne tue point par son regard ; le petit doigt ne rapporte rien ; vous pouvez toucher du feu sans crainte de pisser au lit ; les revenans ne font peur qu'aux sots, etc, etc. » —Ainsi, l'adolescent a tout à oublier, tout à apprendre : heureux encore si son imagination ne garde pas, à son insu, et presque malgré lui, des impressions que des hommes du premier mérite ont conservées toute la vie.

Ce passage de l'enfance à l'adolescence est donc un véritable état d'idiotisme ; on riait de tout ce que disait l'enfant, on applaudissait à ses saillies les plus folles, les plus déraisonnables ; on rit encore, mais c'est de pitié, aux observations de l'adolescent. Eh ! vains instituteurs, pourquoi mépriser ainsi votre ouvrage ? il ne répète que ce que vous lui avez appris ; c'est de vos mensonges qu'il se pare : il n'est sot que de votre sottise. « Oh ! s'écrieront les instituteurs du malheureux, ou les parens qui lui en tiennent lieu, son âge est maintenant celui de la vérité, le temps des erreurs est passé. » — L'âge des erreurs ! Il

n'exista jamais, et, en y réfléchissant bien, on sentira qu'il vaut encore mieux mentir aux hommes qu'aux enfans ; car les premiers, ayant des facultés plus exercées que les autres, peuvent redresser d'eux-mêmes les faits qui tiennent du merveilleux, ou les idées qui s'écartent de la saine raison.

Oh ! si je puis un jour diriger vers la première éducation les connaissances que mon goût pour les sciences physiques et l'histoire naturelle m'engage sans cesse à acquérir ; si je puis faire hommage à l'enfance du fruit de ces études délicieuses, je le dis avec une véritable satisfaction, je croirai avoir bien mérité de mon pays ; je croirai avoir fait autant aux yeux de l'humanité, en suivant cette modeste carrière, que le savant qui étend le domaine de nos connaissances.

CHAPITRE LV.

Art dramatique.

On publie depuis quelque temps beaucoup de lettres, de discours, de dissertations sur les causes de la décadence de l'art dramatique en France; et plus on écrit sur cette matière, moins la question s'éclaircit : ce résultat est ordinaire dans toutes les questions mal posées.

Comme ce n'est que depuis qu'il y a un grand nombre de théâtres que l'on s'occupe de cette question, cela annonce que l'on ne s'apperçoit de cette décadence que par cette foule de pièces qui naissent et meurent tous les jours, et que l'on a la bonté de mettre au nombre des ouvrages dramatiques.

Mais une comédie, un drame, doivent avoir une exposition, de l'intérêt, un dénouement; et je le demande à la saine portion du public, peut-on mettre au rang des ouvrages dramatiques, cette foule de petits proverbes, ces scènes épisodiques, ces esquisses dialoguées, jouées sur nos petits

théâtres? et, parce qu'il a paru depuis cinq ans sept à huit cents croquis de ce genre, doit-on raisonnablement en conclure que l'art dramatique dégénère?

Qu'aurait-on dit, il y a vingt ans, à un étranger, s'il avait voulu juger l'état du théâtre en France, sur les pièces du boulevard et les parades de la foire ?

On aura beau faire, il n'y aura jamais à Paris que trois ou quatre théâtres principaux; et c'est là seulement qu'il faudra aller juger l'art dramatique.

Je sais que de jeunes auteurs, repoussés par la cabale, l'intrigue des coulisses, ou l'inexpérience, donneront de temps en temps aux petits spectacles des essais qui fixeront l'attention des gens de goût; mais ces exceptions rares ne font rien à la règle générale, et ces essais même ouvriront à leurs auteurs une carrière plus digne de leurs talens.

Mais, dira-t-on, comment voulez-vous que le bon goût l'emporte, lorsque vous voyez le public courir à la représentation de ces ouvrages qui peignent la nature dégradée, et dont les héros sont pris dans la classe la plus vile et la plus abjecte ? — Qu'est-ce que cela prouve? Il y a trente

ans, on courait en foule voir *Taconnet*: *Volange* le fit oublier; *Beaulieu* succéda à celui-ci; *Brunet* a son tour. Eh! quel rapport y a-t-il entre ces succès-là et ceux de Préville, de Molé, de Contat? Encore une fois, demandez à ces derniers ce que c'est que l'art dramatique, et ils vous rapporteront cette anecdote racontée par Préville :

On vint dire à la Comédie Française que le théâtre des *Associés* jouait Zaïre sous un autre titre. Les Comédiens Français avaient alors la censure sur les pièces des boulevards : (ce qui, soit dit en passant, était au moins ridicule) Préville manda le directeur, qui s'appelait *Visage*, acteur tragique très-remarquable par sa tournure commune et sa voix avinée; Préville le menace de porter des plaintes au lieutenant de police, s'il ne se renferme pas dans son répertoire, et s'il ose toucher à celui de la Comédie Française. « On vous a fait un faux rapport, répond tranquillement le tragique *Visage*; je vous invite à venir voir représenter la tragédie qu'on vous a dit être Zaïre, et je suis sûr que vous ne la reconnaîtrez pas. »

Visage avait raison; et l'on voit, par cette réponse qu'il n'avait pas la folle pré-

tention de jouer un grand rôle dans l'histoire de l'art dramatique.

Demandez aux auteurs des *Cadet Roussel*, des *Jocrisses* : ils vous avoueront de même qu'ils n'ont jamais pensé que ces pièces pussent faire ombrage aux admirateurs du *Philinte de Molière*.

Ce n'est donc jamais par les succès extraordinaires de quelques acteurs bizarres, ou par la vogue de quelques productions singulières, qu'il faut juger des progrès ou de la décadence de l'art dramatique; d'ailleurs, ce serait ne pas connaître l'histoire de nos folies et de nos goûts passagers, que d'appliquer exclusivement au temps où nous vivons des manies que les hommes ont eues dans tous les temps.

Les gens qui crient le plus contre ces succès bruyans, mais éphémères, devraient parcourir les annales du théâtre : ils y verraient qu'avant et depuis Molière, il y a eu de ces succès, et que plusieurs pièces, dont les noms sont presque oubliés, ont rivalisé avec les comédies de ce philosophe [1] : ils y verraient enfin que ce ne sont pas ses

---

[1] Molière est un des plus grands philosophes que la France ait produits, et il serait digne d'un écrivain de l'envisager sous ce point de vue.

meilleurs ouvrages qui ont attiré le plus de spectateurs.

On parle de succès ridicules et éphémères. Eh ! quelle tache plus indélébile pour un siècle de goût, que le succès de la *Phèdre* de Pradon, jouée en parallèle avec le chef-d'œuvre de Racine ! [1]

Littérateurs, voulez-vous disserter sur la décadence du théâtre, ne jugez que les ouvrages qui paraissent dignes de quelque attention ; voilà les véritables pièces du procès, laissez les autres au fond du sac, et soyez certains que la postérité ne les en retirera pas.

Jamais il n'y a eu autant de mauvaises pièces, s'écrient les censeurs. — Je le crois bien ; car jamais il n'y a eu autant de mauvais théâtres.

---

[1] Cette anecdote est trop connue pour que j'aie besoin d'en rapporter les détails : Racine, qui était très-sensible, et qui avait la conscience de son talent, pensa en mourir de chagrin.

Je suis bien aise de faire encore une remarque pour les gens qui crient à la décadence de l'art; c'est que le succès du Tartufe fut balancé, et peut-être surpassé, par celui d'une pièce qui n'est pas sans mérite, *(la Femme Juge et Partie)* mais qui ne peut être mise en comparaison avec ce chef-d'œuvre des théâtres.

Calculons, pour réduire le problême à sa plus simple expression. Il y a eu depuis quelques années jusqu'à vingt théâtres au lieu de six (on voit que je comprends dans ce dernier nombre les trois petits théâtres qui existaient avant 1788.) Ces spectacles surabondans représentaient à proportion plus de nouveautés que les anciens ; car, ne pouvant avoir la qualité, ils voulaient du moins avoir la quantité ; il s'ensuit que si les six théâtres qui existaient autrefois représentaient, année commune, en tout, soixante nouveautés, les quatorze spectacles qui se sont élevés depuis, en ont représenté annuellement au moins cent quarante. Quelle dépense d'esprit !

Voilà donc cent quarante pièces de plus jetées dans la circulation ; et que l'on ne pense pas que ces calculs sont exagérés. J'ai sous les yeux deux notices sur les ouvrages représentés depuis germinal de l'an 3.e, jusqu'en germinal de l'an 5, desquelles il résulte que, pendant la première de ces deux années dramatiques, il a existé vingt théâtres, sur lesquels il a été représenté cent soixante-treize pièces, et dans le cours de l'autre, dix-huit théâtres, qui ont vu éclore deux cent dix-neuf pièces : l'on

voit que le terme moyen dépasse mon calcul.

Deux cent dix-neuf pièces ! quelle est la puissance qui a pu créer tout-à-coup assez d'auteurs, pour fournir à une si copieuse élaboration dramatique.

Quoi ! sur trente ouvrages représentés, année commune, sur les trois principaux théâtres qui existaient en 1788, on en distinguait à peine trois ou quatre ; et l'on voudrait juger maintenant dans les mêmes proportions ! Non, je le répète, on ne doit mettre au nombre des pièces dramatiques que celles qui méritent ce nom, le reste est une superfétation qui n'a rien de dangereux pour l'art en lui-même.

Le résultat de tous ces calculs prouvera qu'il existe autant de véritables auteurs dramatiques qu'autrefois. Le nombre en est petit, sans doute, et n'est guère que le dixième de ceux qui prennent ce titre : les neuf dixièmes restant, travaillent par occasion, par délassement ou par besoin.

Stationner n'est pas décroître, et l'on sait qu'il est des causes passagères qui, sans éteindre le goût et le génie d'un art, nuisent momentanément à ses progrès : de ce nombre

sont les dissentions politiques, car les arts sont fils de la paix; d'ailleurs la longue incarcération de beaucoup de comédiens, leur dispersion, la mort forcée du premier de nos auteurs dramatiques; les applications particulières que le public ne cesse de faire même aux pièces les plus anciennes, sans songer qu'il est l'ennemi de ses plaisirs, puisqu'il dénature ainsi les meilleurs ouvrages; voilà bien assez de motifs qui s'opposent aux progrès de cet art, sans aller chercher dans l'appauvrissement de l'esprit humain, en général, une cause à sa prétendue décadence.

Mais les dissentions politiques influent plus directement encore sur les compositions dramatiques. Est-ce dans un temps où les passions les plus généreuses, ainsi que les plus viles sont en fermentation, où les affections changent et varient, où les habitudes n'ont pas pris cette assiette qui constitue ce qu'on appelle le caractère, que l'on peut saisir et peindre des caractères? Est-ce dans un temps où l'homme de lettres qui cherche le plus à s'isoler, est cependant sans cesse rappelé vers une foule de sensations fortes, qui le portent hors des objets qu'il veut peindre; est-ce lorsqu'il ne peut comman-

der à son ame, qu'il pourra diriger celle de ses personnages dramatique?

Montaigne a écrit ses Essais pendant les discordes civiles, cela est vrai; mais Montaigne laisse aller sa plume au gré du sentiment qui l'inspire: c'est lui, toujours lui qui parle; au lieu que l'auteur dramatique doit s'oublier pour ne voir et n'inspirer que les hommes qu'il veut mettre en scène.

On cite *Scarron* souffrant et composant des ouvrages gais; mais Scarron ne peut être mis au rang des bons auteurs dramatiques, que par ceux qui ne sentent pas Molière. Le burlesque n'est pas du comique. Lisez Scarron sans prévention:

« Ce n'est que jeux de mots, qu'affectation pure;
Et ce n'est pas ainsi que parle la nature. »

L'on peut observer, d'ailleurs, que les maladies du corps influent moins sur les travaux de l'imagination que la situation de l'ame.

Enfin, il faut oser le dire, de quelque nom que l'on décore cette inspection rigoureuse que l'autorité exerce sur les ouvrages de théâtre avant leur représentation, il n'en est pas moins vrai que l'auteur dramatique est plus timide qu'il y a douze

ans, et la censure peut-être plus sévère. J'en appelle au témoignage des gens de lettres, qui, comme moi, ont suivi cette carrière à ces deux époques. Je sais que le public paraît autoriser cette sévérité, par cette manie des équivoques, et cette fureur de voir de la finesse où il n'y a quelquefois que de la bêtise; mais ces applications et cette censure minutieuse ne sont pas moins des causes réelles de la pâleur de nos ouvrages de théâtre.

Maintenant écartons, du moins en idée, ces divers motifs qui influent plus ou moins directement sur les progrès de l'art dramatique, et supposons un instant que ces causes passagères n'existent plus. Voyez la carrière s'embellir par les mêmes talens qui vous plaisaient autrefois; et, pour ne pas nous égarer en de vaines abstractions, calculons le nombre des bons ouvrages tragiques et comiques représentés dans les deux dernières périodes de douze ans, c'est-à-dire, de 1776 à 1788, et de cette époque jusqu'à ce jour : qui osera dire que les tragédies jouées dans cette première période surpassent en mérite celles qui ont été représentées depuis douze ans? Et quant aux comédies, le *Philinte de Mo-*

lière [1] n'est-il pas considéré comme le meilleur ouvrage qui ait paru depuis la Métromanie ?

D'ailleurs, les auteurs comiques qui ont travaillé dans la première période n'existent-ils plus? L'auteur des *Etourdis*, celui du *Vieux Célibataire* sont-ils morts pour nous?

Je finirai par une observation, parce que je ne crains pas que l'amitié m'aveugle : oui, quelque desir que j'aie dans cet ouvrage de m'interdire toute réflexion sur des hommes vivans, me pardonnerait-on, dans un chapitre sur l'art dramatique, de ne pas faire envisager les espérances qui s'offrent aux amis de cet art? Je ne ferai qu'un rapprochement : Molière avait près

---

[1] Je n'ai jamais cité cet ouvrage, que les faiseurs de guerre aux mots ne m'aient répété que ce n'est point là le *Philinte* de Molière, mais celui de *Rousseau ;* que ce n'est pas là non plus son Misantrope : il y aurait beaucoup de choses à répondre à cela; mais, pour mettre tout le monde d'accord, donnons à ce bel ouvrage le titre de l'*Egoïste,* et admirons-le sans disputer.

Je ne suis pas fâché de faire remarquer, en passant, que, malgré la prétendue décadence de l'art et du goût, cette comédie a beaucoup plus de succès depuis quelques années qu'elle n'en a eu dans la nouveauté.

de quarante ans lorsqu'il fit les *Précieuses-Ridicules ;* et Picard, à trente ans, a déjà fait les *Amis de Collége*, *Médiocre et Rampant*, l'*Entrée dans le Monde*, les *Voisins*, etc. etc. etc.

CHAPITRE LVI.

Les Halles au Poisson.

Exécution singulière.

On n'a jamais assez fixé l'attention des Parisiens sur ces lieux dont l'aspect contraste d'une manière si frappante avec leur destination. Là, se vendent les poissons de mer, salés et d'eau douce ; là, se vendent aussi des herbages, des fruits, le beurre et les œufs. Différens emplacemens sont destinés à chacun de ces objets, et disputent entre eux de mal-propreté. Rien de plus dégoûtant que la *Halle à la Marée :* son entrée, qui donne vis-à-vis le Carreau, est communément appelée la *porte Merdeuse.* Un étranger ne se douterait pas que c'est l'entrée du plus vaste garde-manger de Paris qui porte et mérite ce nom.

Les égoûts sont beaucoup plus propres que les Halles. Des échopes dont les ais pourris conservent, depuis plus de cent ans, l'odeur infecte du poisson gâté; un sol imprégné de miasmes fétides, de petites places qui se communiquent par d'étroits passages; tel est ce cloaque placé dans le quartier le moins aéré de Paris.

Là, tout est en bois, et tout devrait être en pierre. On y remarque à peine un vieux tuyau qui donne à regret un peu d'eau, tandis que des fontaines, distribuées dans les différentes parties de ce vaste marché, devraient y entretenir la fraîcheur et la propreté. Heureusement encore que le cimetière et le charnier des Innocens ont disparu du voisinage, et que l'odeur des cadavres ne se combine plus avec celle du poisson gâté.

On avait entassé dans le même quartier presque toutes les Halles, comme si la vente du cuir et des toiles devait absolument se faire à côté de celle du beurre et du poisson salé.

Les places qu'occupent aujourd'hui les Halles à la Marée, le Carreau, etc., furent, pendant plusieurs siècles, le principal lieu patibulaire de Paris. La vente qu'on y éta-

blit ne changea point cette destination, puisqu'il y avait encore, vers la fin du seizième siècle, un échafaud à demeure, à côté du pilori.

On lit dans *Sauval* le détail de quelques-unes des exécutions remarquables qui s'y sont faites, entre autres, de celle d'un duc de Nemours qui y eut le cou coupé dans le quinzième siècle.

Le condamné fut conduit au lieu du supplice sur un beau cheval caparaçonné de noir. On avait tapissé et parfumé les chambres et greniers de la Halle au Poisson pour le recevoir : c'est là qu'il descendit ; mais voici le singulier : « Pendant qu'il se confessait, *on servit une collation composée de douze pintes de vin, de pain blanc et de poires*, pour messieurs du parlement et officiers du roi étant èsdits greniers.... »

Quel mélange ridicule et barbare ! L'arrivée du condamné a l'air d'un triomphe : on mange comme à une fête, et tout cela précède un supplice ! Pourquoi donc sommes-nous surpris, lorsqu'on nous raconte que certains peuples sauvages dansent autour de la victime avant de l'immoler ?

Le pilori existait encore il y a peu d'années, et l'on peut voir au chapitre des

banqueroutiers son ancienne et utile destination.

Revenons aux Halles, et sachons gré aux hommes qui en ont établi de nouvelles dans différens quartiers. Il y a trente ans, il n'y avait que celles dont nous venons de parler, et quelques petits marchés dans des rues ou carrefours qu'ils encombraient; maintenant il y a des marchés de poisson dans le quartier Saint-Antoine, au Marais, au faubourg Saint-Germain, enfin, dans les lieux les plus éloignés des anciennes Halles. Quoi qu'il en soit, ces dernières conservent toujours une sorte de prééminence, et sont presque les seules qui s'approvisionnent directement; d'où il suit que c'est là, en grande partie, que viennent se pourvoir les marchandes des autres quartiers. Tout réclame donc en leur faveur l'attention des autorités chargées de cette partie. On a donné à Paris telle fête qui n'a pas duré deux heures, et qui a coûté plus que ne coûteraient les solides embellissemens que réclament les Halles pour les assainir, et en rendre l'aspect moins dégoûtant.

En attendant que l'on s'en occupe, je conseille aux étrangers qui ont bon appétit,

et à qui on a dit que l'on faisait bonne chère à Paris, de ne point traverser les Halles dans une matinée d'été.

CHAPITRE LVII.

Hommes de Lettres.

C'EST le titre le plus vague et le plus sottement prodigué depuis quelque temps. Je l'ai dit ailleurs :

L'auteur d'une charade est un LITTÉRATEUR !

Il suffit maintenant d'écrire une lettre de réclamation dans un journal ; il suffit enfin de voir sa signature *imprimée*, pour se qualifier d'*homme de lettres*.

Ce débordement d'écrivassiers serait moins effrayant, si les mœurs n'en souffraient pas autant que le goût. Ne pouvant faire fortune par le style, ils espèrent piquer par l'obscénité des tableaux. Le succès de quelques-uns de leurs ouvrages, prouve qu'ils ont su apprécier la sottise et la corruption de leurs lecteurs.

J'ai dit, dans un autre chapitre, ce que doit être le véritable homme de

lettres. Donner ce titre à un faiseur de pamphlets clandestins, à un obscur libelliste, c'est placer Mandrin sur la même ligne que Turenne.

Après avoir long-temps réfléchi sur les innombrables chaînons qui séparent la vertu du crime, j'ai trouvé que, de tous les coupables que la loi n'atteint pas directement, parce que le délit est difficile à préciser, le plus vil et le plus lâche est l'écrivain qui vend sa conscience et sa plume.... Mais ce sujet ne peut être développé dans une galerie d'esquisses. Revenons aux ridicules.

J'ai prié quelqu'un, qui a accès dans une administration où l'on fait le recensement des habitans avec leurs qualités, de me dire s'il y avait plus de rentiers à Paris que de prétendus gens de lettres; il m'a répondu que le nombre, de part et d'autre, était à-peu-près égal : ainsi donc Paris est maintenant la ville du monde où abondent le plus les pauvres de toute espèce.

CHAPITRE LVIII.

Jardins et Fêtes d'Eté.

La fureur des spectacles, la folie ou la cupidité des entrepreneurs, devait faire germer dans toutes les têtes les moyens de les varier. Comme, depuis cinq ou six ans, l'ignorance des gens aisés avait fait servir nos théâtres de salles d'assemblée, où les spectateurs allaïent s'amuser aux dépens les uns des autres, et s'égayer sur les ridicules du jour, sans s'embarrasser de ceux que les auteurs dramatiques signalaient sur la scène, il était tout simple que quelques personnes qui ne rêvent que spéculation, et qui savent que les tributs que l'on impose sur les folies humaines sont à-la-fois les plus lucratifs et les plus facilement perçus; il était tout simple, dis-je, que ces spéculateurs songeassent à établir des spectacles uniquement destinés à rassembler des individus des classes aisées, qui s'y rendraient, spectateurs-acteurs, pour se faire remarquer, amuser les autres, se promener, s'asseoir, ricaner, bâiller, fre-

donner, et admirer les fleurs et la verdure, non pas avec leurs couleurs naturelles, mais enluminées par les reflets des lampions colorés ; ce que les vrais Parisiens appellent jouir des beautés de la simple nature.

C'est, en effet, de cette observation sur le caractère et les nouveaux goûts des riches de la fin du dix-huitième siècle, que naquit le projet des *jardins-spectacles ;* et c'est cette observation, combinée avec des idées financières, qui ouvrit successivement les jardins *Biron* et *d'Orsai*, *Tivoli*, *Mousseaux*, *Bagatelle*, *Idalie*, l'*Elysée*, *Marbœuf*, le parc des *Sablons*, etc. etc.

Le souvenir de quelques essais infructueux, faits vingt ans auparavant, n'arrêta pas les nouveaux entrepreneurs. La chûte du Colisée, du Wauxhall d'Eté, était un songe pour eux, et la première entreprise de ce genre en enfanta dix autres.

Sans doute, il dut paraître singulier à des philosophes qui ne sont point au courant des folies de ce monde qu'un propriétaire de jardin se fût dit : « Il faut que j'invite à mes fêtes, et pour leur argent, les plus jolies femmes de Paris, ce qu'il y a *de mieux* en jeunes gens, et de plus ri-

dicule en vieillards. Il faut que j'invite surtout ces bonnes grosses femmes, dont le nom seul est une épigramme; dont la tournure sollicite le burin de Callot, le langage et la plume de Vadé, à amener leurs bons époux embarrassés, mais non surpris de leur immense et rapide fortune : ces êtres si variés, en se servant mutuellement de spectacle, en serviront à la foule des indifférens qui viendront là, non pour s'amuser, mais pour s'ennuyer un peu moins qu'ailleurs. » Tel fut cependant le résumé des plans de tout propriétaire de ces jardins, qui, en conséquence, dressa un billet d'invitation générale, ou, pour parler plus simplement, composa une affiche, dans laquelle il ne manqua pas d'épuiser toutes les ressources de l'éloquence descriptive; car, ne pouvant pas dire décemment à tous ceux qu'il invitait, qu'il comptait sur eux autant comme acteurs que comme spectateurs, il fut obligé, pour la forme, d'annoncer un feu d'artifice toujours très-brillant... sur l'affiche.

Au jour fixé, la foule abonde, les acteurs de la fête sont les plus empressés à payer leurs cinq francs ou leur petit écu. Nos femmes à la mode, sur-tout, ne

sauraient se dispenser de s'y rendre; l'une y vient avec sa tunique transparente, ses pantalons couleur de chair, des sandales à la grecque et dix bagues à ses pieds; la mise de l'autre est à-la-fois plus simple et plus piquante; un petit mouchoir à la créole ceint sa tête, et ce simple diadême éclipse la bandelette diamantée de la première; voilà les deux principales actrices de la fête : dès qu'on a vu passer leurs voitures, la foule *s*'est acheminée vers le jardin, et demain, on se dira : Mesdames ** et *** étaient à Tivoli, comme on dirait Contat et Molé ont joué hier : l'on décrira les manières des premières, comme on jugerait le jeu des deux autres.

Mais si ces deux dames tiennent là le *grand emploi*, on peut dire que celui des comiques et des carricatures est plus com plet dans ces jardins qu'à aucun de nos théâtres. Dites à Dugazon, à Grandmenil, à Michot, de prendre les manières de ce Turcaret moderne qui arrive avec l'air ébahi : — Oh ! je leur en défie. Cet homme est le *Desessarts* [1] de la troupe; c'est un ser-

---

[1] Acteur de la Comédie française, mort il y a environ quinze ans; il pesait trois ou quatre cents

viteur qui fait honneur à ceux qui l'ont nourri. — Félicitez-vous donc, me dit un militaire qui entend mon exclamation, félicitez-vous ; quelques parcelles de son lard sont faites aux dépens de votre substance et de celle de la plupart des promeneurs. — Je vous entends, mais j'aime à voir qu'on se pare des bienfaits publics ; il y a de l'ingratitude à les cacher, et vous conviendrez que cet homme semble dire qu'il a vécu... — A un excellent ratelier, reprend le militaire, et j'en ai la certitude ; car, pendant quelques mois que j'ai été à l'armée du Nord, il a mangé seulement à ma connaissance, septmille rations de fourrage par jour, et s'il n'était pas si gras, mes chevaux ne seraient pas si maigres ; je vous salue. — Et moi de m'écrier : voilà comme l'attachement pour nos bêtes nous fait médire souvent des autres.

Peindrai-je les portraits qui ont tour-à-tour, et dans l'espace de quelques années, enrichi ces galeries de verdure où l'éclat des lampions le disputait à celui du so-

---

livres dans les dix dernières années de sa vie, et n'en jouait pas moins, avec beaucoup de naturel, les pères sans tendresse et les financiers sans génie.

leil ? Non, il faudrait réunir au génie de David l'esprit de Vernet, la grace d'Isabei, le crayon de Bertaud, peut-être aussi la touche de Teniers ; car, en conscience, le financier aux sept mille rations de fourrage appartient au genre de ce dernier, et l'habit qui le couvre depuis quelques années n'a rien changé à l'empreinte native que je retrouve dans sa démarche, dans toute sa tournure.

Mais hélas ! la concurrence qui, dans tous les arts et dans toutes les entreprises libres, fait naître l'émulation ; la concurrence dans un pays où la plupart des fortunes ont changé de main, fait naître bientôt l'envie désordonnée de tout égaler, de tout effacer ; ainsi, à la suite de la concurrence vint la multiplicité ; c'était à qui ouvrirait un jardin. Les affiches de toutes couleurs tapissaient les coins des rues, on eût dit le manteau d'arlequin : l'une annonçait une *belle* fête, l'autre une *grande* fête, celle-ci une *très-grande* fête, celle-là une fête *magnifique ;* les superlatifs s'entassaient, la langue ne pouvait plus exprimer, les descriptions les plus merveilleuses finissaient toujours à-peu-près par ces mots, *et une foule d'autres plaisirs qu'il serait*

trop long, ou *qu'il serait impossible de décrire.*

Il faut convenir que ce charlatanisme devenait nécessaire. Les acteurs-spectateurs se partageant, et diminuant l'intérêt de chacun de ces spectacles, il fallut forcer de moyens : les ballons, les ascensions aréostatiques, les pantomymes pyrotechniques, les fêtes foraines, les voleurs avec des ailes, les descentes en parachûtes furent multipliés, et le public partagé, blasé, souvent trompé, déserta bientôt ces lieux enchantés. Enfin, les entrepreneurs qui, dans les premiers jours, avaient fait des recettes de quinze et vingt mille francs furent trop heureux d'annoncer l'entrée journalière de leurs jardins à quinze et vingt sous par personne.

Les classes moins aisées eurent aussi leurs jardins ; *Paphos* (que les ouvriers et les petites marchandes prononcent *Papos*) est encore le Tivoli des grisettes : on entre là pour soixante-quinze centimes par personnes; mais une fois entré, le billet peut s'employer en rafraîchissemens, c'est-à-dire qu'on peut boire et manger jusqu'à la concurrence de quinze sous, sans faire de nouvelle dépense, parce que le billet d'en-

trée est reçu au comptoir pour comptant. Cette spéculation, neuve en France, et l'une des plus ingénieuses de ce genre, est aussi une des plus lucratives : la moderne Paphos, dont il ne faut pas trop comparer les habitans actuels aux anciens, a triomphé de tous les obstacles; Paphos subsiste, tandis que Tivoli, Idalie, l'Elysée, et tant d'autres jardins, n'offrent que des solitudes auxquelles conviendrait mieux le titre d'hermitages.

Ce qui est arrivé aux jardins-spectacles arrivera immanquablement aux théâtres; au moment où j'écris, il y en a vingt encore. La concurrence, dans chaque genre, pouvait vivifier l'art dramatique : la multiplicité des théâtres, en disséminant les talens, en favorisant la médiocrité, en autorisant les entreprises sans fonds, qui rivalisent momentanément et ruinent les meilleurs établissemens, cette multiplicité tuera l'art et les comédiens. [1]

---

[1] Ce sujet exigerait un chapitre, je le sais; mais je suis auteur dramatique, j'ai des ouvrages reçus aux principaux théâtres; et l'on pourrait penser que je plaide ma propre cause, lorsque je n'ai en vue que celle des mœurs et du goût.

CHAPITRE LIX.

Muséum. Galeries.

J'AIME, j'admire les musées où les productions naturelles sont réunies selon diverses méthodes ; j'admire aussi cette immense galerie où les chefs-d'œuvres de la peinture sont rassemblés avec une profusion qui seule nuit peut-être un peu au sentiment que tant de richesses devraient inspirer. Cest là, et là seulement, que le peuple puisera le goût du beau ; et je réponds que l'artisan, qui se sera arrêté un quart-d'heure avec intérêt devant la *Transfiguration* de Raphaël, ou le *saint Jérôme* du Dominiquin, passera dédaigneusement devant ces esquisses maniérées, où le peintre a rapetissé tout ce qu'il a voulu copier.

Je ne puis croire que *Boucher* et ses imitateurs eussent exercé, durant une assez longue période, une véritable dictature en peinture, si les Parisiens eussent eu alors sous les yeux cette magnifique galerie,

qui offre une critique permanente de leurs tableaux.

Je me garderai bien de me laisser aller au desir de peindre les divers sentimens qui s'emparent de l'amateur éclairé des arts lorsqu'il entre, pour la première fois, dans ce temple de la peinture. Je me refuserai même à toute observation sur les chefs-d'œuvres qu'il renferme; car cette multitude d'objets, qui sollicite l'attention, m'entraînerait bientôt hors des bornes que j'ai prescrites à mon imagination. On sent, en effet, qu'un essai historique sur le Musée des Arts, fait avec goût, impartialité, et présenté de manière à intéresser toutes les classes de citoyens, formerait seul un ouvrage plus volumineux que mon esquisse de Paris. D'ailleurs, c'est parce que j'aime la peinture, c'est parce que j'ai osé, jeune encore, écrire sur cet art, que je dois m'imposer silence ici; car, je le sais, il n'est pas facile de s'arrêter lorsqu'on parle de ce qu'on aime.

Mais, si je m'interdis toute observation sur cette foule de chefs-d'œuvres de toutes les *écoles*, je ne puis m'empêcher d'en faire une qui rentre dans le point de vue principal sous lequel j'envisage tous les

établissemens qui peuvent améliorer le goût du peuple. S'il est vrai, comme je le pense, que la description bien faite des tableaux qui sont réunis au Muséum des Arts suffise pour donner des idées d'histoire générale ; s'il est vrai encore que l'habitude de comparer le récit écrit du sujet qu'on a voulu peindre au tableau lui-même, contribue à former le goût et le jugement, pourquoi les notices des tableaux de la galerie ne seraient-elles pas imprimées de manière à ce que le prix du *livret* fût à la portée des personnes les moins aisées ?

Ce livret se vend quinze sous ; et ce prix, modique pour les uns, est exorbitant pour les autres : pourquoi n'en ferait-on pas une édition stéréotype tirée sur papier commun, et que l'on pourrait vendre deux sous, ou moins, *avec bénéfice*, ce qui n'empêcherait pas de continuer à en faire des éditions plus chères sur beau papier ? — Que si l'on trouve cette observation minutieuse, je dirai que ce n'est pas par les professeurs et par les écoles que ce genre d'instruction pénètre dans toutes les classes de la société, mais par l'ensemble de toutes ces pratiques traitées de minutieuses par nos prétendus esprits forts.

Etendre le goût du *beau* dans les arts d'agrément est fort bien fait sans doute ; mais propager le goût du *bon* est encore mieux : c'est le but du chapitre suivant.

CHAPITRE LX.

INDUSTRIE FRANÇAISE.

Musée des Arts mécaniques.

Ce n'est pas toujours de ce qui existe qu'il faut entretenir le public, c'est de ce qui devrait exister. Assez d'autres font des itinéraires, des descriptions de ce que tout le monde connaît : prenons une route moins battue, appelons à grands cris ce qui est utile ; car c'est là ce qui est vraiment grand. Assez d'autres flattent les puissans pour ce qu'ils ont fait : disons-leur au moins une partie de ce qui reste à faire.

Ce qui reste à faire ? quelle tâche immense ! ce qui reste à faire ? tout, ou presque tout, pour l'industrie nationale, pour la prospérité des manufactures, pour le commerce intérieur et extérieur : à ces mots, ma carrière s'agrandit ; j'ai vu pres-

que toute la France, et mon imagination embrasse encore cette pépinière de fabriques qu'un mot eût pu rendre les rivales de celles d'une nation voisine, et dont le crime et l'ignorance ont enchaîné l'activité. — Mais où m'égaré-je !... c'est Paris seul que je dois peindre. Oh ! qu'il est quelquefois pénible, pour une ame excentrique, d'être obligé de contenir son essor !

Vous qui croyez que le ci-devant Palais-Royal et la chaussée d'Antin sont tout Paris, apprenez que cette ville contient plus de trois mille fabriques ; apprenez que ses faubourgs recèlent la plus précieuse industrie ; apprenez enfin que chaque jour on vous vend des étoffes dites anglaises, que, comme telles, vous trouvez belles, et qui ont été fabriquées à un quart de lieue de votre demeure.

Mais ces fabriques sont pour la plupart petites, et leurs produits peu considérables, disent les jaloux. — Sans doute ; et cela même prouve en faveur des fabricans ; cela annonce que leurs moyens sont aussi bornés que leur industrie est active, et que l'atelier du pauvre n'attend que des secours et l'impulsion générale pour enrichir le commerce.

L'esprit national fait qu'en Angleterre on trouve presque toujours aux ouvrages les plus parfaits des fabriques étrangères quelque chose de défectueux ; en France, au contraire, à Paris sur-tout, nous ne pouvons nous résoudre à admirer notre propre ouvrage. Quel aveuglement ! quel préjugé ! il est affreux celui-là, car il atteint une des sources de la prospérité publique.

Les savans français communiquent-ils aux arts industriels un procédé célère pour le travail, ou économique pour l'emploi des substances ; une froide indifférence accueille la découverte, quelquefois une inquiétude soupçonneuse la repousse, et elle ne vient s'établir à Paris qu'après s'être naturalisée sur les bords de la Tamise qu'elle aura enrichis.

Un cours pratique précieux pour un étranger, et aussi utile que curieux pour beaucoup de Parisiens, serait celui qui aurait pour objet la visite de toutes ces petites fabriques, dont la plupart sont établies dans des galetas. Là, quelquefois l'industrie et l'adresse sont obligées de décupler leurs efforts pour obtenir des produits que l'on aurait facilement en grand,

parce que le petit fabricant manque souvent des matières les plus nécessaires, et des outils qui paraissent indispensables dans les grandes manufactures.

On ne saurait trop le répéter, la France renferme le germe de la plus grande prospérité industrielle; les établissemens même, qui paraissaient devoir s'anéantir, ont acquis dans le silence et le dénuement de nouveaux moyens de réparer leur apparente inactivité. J'affirme que l'art de la fabrication des tapisseries des Gobelins, que les étrangers nous ont tant envié, a fait depuis dix ans des progrès extraordinaires; et cependant le paiement des ouvriers a été arriéré de manière à compromettre leur existence.

Mais un établissement public long-temps annoncé, toujours différé, et dont il faudra bien qu'on nous fasse enfin jouir, influera plus qu'on ne pense sur les progrès de l'industrie française; je veux parler du Musée des Arts mécaniques, de cette galerie précieuse où les inventions, les procédés qui sont devenus des propriétés publiques, et les machines qui ont pour objet le perfectionnement des métiers, doivent être exposés, sans doute avec une

sorte de méthode qui ira du simple au composé.

La France possède un grand nombre de machines éparses dans différens dépôts : pourquoi ne les avoir pas réunies, depuis sept à huit ans, dans des salles spacieuses sans cesse ouvertes à la curiosité publique ? Le savant, le naturaliste, le littérateur, l'artiste, ont leurs musées, leurs bibliothèques : pourquoi le fabricant, le manufacturier, l'artisan industrieux, et qu'un instinct naturel porte à combiner les lois du mouvement ; pourquoi ces hommes précieux, dont l'intérêt personnel est si intimement lié à l'intérêt général, n'ont-ils pas aussi les leurs ?

Que de tentatives infructueuses, que d'efforts inutiles, cette exposition publique de nos richesses en ce genre eût épargnés à une foule d'ouvriers industrieux, qui calculent avec ardeur et opiniâtreté les moyens de produire des effets que d'autres ont découverts il y a déjà long-temps, et qu'ils ignorent, parce que ces machines ne sont pas publiques ! Il me semble voir un physicien fort de son propre génie, et qui, jeté dans une île déserte avant d'avoir puisé dans nos meilleurs livres les con-

naissances acquises jusqu'à lui, est tourmenté du besoin d'observer et de créer : quelques instrumens qu'il a sauvés dans son naufrage, en facilitant ses observations, entretiennent pendant vingt ans ce goût qui le domine, et que l'espoir de revoir un jour son pays alimente encore. Par le seul effort de son génie, il s'élève aux plus hautes conceptions ; il découvre l'action imposée par le créateur aux corps célestes qui roulent dans l'étendue : fier d'avoir deviné ce grand secret, il brûle de le communiquer ; son ame aspire à se répandre, déjà le rêve brillant de l'immortalité s'offre à sa pensée.... Un vaisseau paraît. — Je vais éclairer le monde, s'écrie-t-il avec transport. — A peine il touche le bord, qu'il appelle à grands cris les pilotes, les passagers, pour leur apprendre le résultat de ses brillantes observations. On l'entoure.... il a l'air de l'inspiration, son œil étincelle ; il parle, et bientôt l'équipage sourit dédaigneusement : le capitaine s'éloigne, revient, et lui présente un volume ouvert. Interdit, il regarde l'assemblée, jette un coup-d'œil sur le livre... — Malheureux ! Newton vint avant lui : que ne l'avait-il lu, il n'aurait pas perdu vingt

ans de méditations ! Ainsi l'observateur profond n'aura rien fait pour sa patrie et sa gloire ; heureux encore si l'on ne le prend pas pour un feint enthousiaste, qui voulait faire passer ses plagiats pour les rêves de son génie !

Tel est le spectacle douloureux que présente trop souvent l'ouvrier ingénieux, lorsqu'il vient offrir le produit de ses longues recherches aux hommes chargés de juger du mérite des nouvelles découvertes. Un mot, la vue d'une machine dont il ignorait l'existence, viennent détruire en un instant son illusion, et le privent du fruit de pénibles travaux qu'il eût dirigés vers un autre but, s'il eût su qu'on l'eût devancé avec succès dans la même carrière.

CHAPITRE LXI.

Puristes.

Espèce d'individus qui trouvent autant de gloire, et infiniment plus de mérite, à aligner des mots qu'à combiner des idées, et qui, par conséquent, mettent *Restaut*

beaucoup au-dessus de Rabelais et de Montaigne.

L'apparition d'un puriste, dans une société aimable, la métamorphose tout-à-coup en une assemblée d'hébétés : chacun croit voir mon pédant l'œil fixé sur la bouche de son voisin, et l'oreille au guet. En effet, s'il n'ose pas toujours vous reprendre, il sourit du moins de pitié. Il faut cependant lui rendre justice, il *parle* avec autant de facilité qu'un homme d'esprit *pense*. Il n'y a, à la vérité, ni mouvement, ni images dans ses discours ; mais chaque période a son commencement et sa fin. Point de sens suspendu ; il dit toujours tout ce qu'il veut dire, et jamais que ce qu'il veut dire. Sa phrase ne laisse aucune trace après elle ; et l'on est débarrassé de cette inquiétude d'esprit que donnent souvent les passages des grands écrivains, qui semblent avoir voulu fournir un aliment à l'imagination du lecteur.

L'imagination ! ce mot assomme un puriste ; il ne le prononce jamais qu'avec mépris : l'imagination, vous dira-t-il, tue les langues en créant de nouvelles expressions, quelquefois même de nouvelles constructions qui ne se trouvent pas dans la

Syntaxe. L'imagination ! comment un homme qui veut parler correctement peut-il avoir de l'imagination ?

Parlez-lui d'Amyot, c'était un barbare né dans un siècle d'ignorance ; nommez Corneille, il ne connaît son nom que par la juste critique que l'Académie française a faite du *Cid ;* c'est tout dire : citez Racine, il est plein d'inversions, de fautes graves ; mais La Fontaine.... son nom le révolte : Condillac même s'est plus attaché aux idées qu'aux mots ; et les *tropes* de Dumarsais prouvent, à son avis, plus de génie que tous les écrits du siècle de Louis XIV.

Paris étant le rendez-vous des érudits et des littérateurs, on sent que cette cité renferme proportionnément beaucoup plus de puristes qu'aucune autre ville de France. C'est aussi là que les grammairiens se font une guerre très-acharnée, et ce spectacle suffit pour prouver que le *purisme* n'est pas une science très-positive ; car tout le monde sait que l'on ne guerroie moralement et physiquement, entre individus comme entre nations, que faute de s'entendre.

Un professeur d'un de nos anciens col-

léges, grand puriste, qui avait l'art de se faire pardonner sa manie par l'aveu qu'il en faisait, se trouvait à un repas d'agréables convives, et s'amusait à relever leurs fautes les plus légères. Le dessert arrivé, la conversation s'anime en dépit du rhéteur, et chacun raconte son anecdote. Viennent ensuite les mots à double signification, puis les traits à double sens; l'un de ces derniers ayant quelque chose de plus piquant que les autres, notre professeur, entraîné, s'écrie : *Oh! ma foi, pour entendre celui-là du premier coup-d'œil il ne faut pas être manchot.*

Il est inutile de dire que la gaité des convives changea aussitôt d'objet, et se porta naturellement sur l'exclamation à triple sens cacophonique; mais la belle humeur du professeur, n'ayant point de second motif, se calma bientôt. Interdit, et voyant que les rieurs le fixent, il interroge; on lui répète sa phrase, il doute un instant; mais il éclate enfin avec les autres, en convenant que si l'on doit parler purement, et sur-tout écrire correctement, il est cependant ridicule d'apporter dans la société la férule du rhéteur, et le style froid et compassé du pédant.

CHAPITRE LXII.

OUVRAGES MUTILÉS.

Qu'entend-on, en Littérature, par Propriété nationale ?

On a tant écrit contre les libraires, et particulièrement sur les contrefacteurs, que les épithètes les plus énergiques, les mieux méritées, sont devenues des lieux communs et des redites.

Qu'un auteur tonne et écrive contre l'imprimeur qui vient de contrefaire son dernier ouvrage, celui-ci, loin de s'émouvoir, lira tranquillement la plainte de l'auteur; et, s'il juge qu'elle soit de vente, il se hâtera de la contrefaire pour la joindre à la contrefaçon du livre : trop heureux, dira-t-il encore, d'être maltraité à ce prix!

On a vu des contrefaçons paraître le même jour que les éditions originales; on en a vu même les devancer, et l'on devine qu'à deux cents lieues de Paris l'édition avouée par l'auteur passait alors pour la contrefaçon.

Ce délit n'est pas nouveau. Avant la révolution on contrefaisait avec la même audace, avec plus d'impudence peut-être : j'ai entre les mains un de mes ouvrages dramatiques contrefait à Toulouse, si toutefois on peut appeler contrefaçon une brochure au bas de laquelle l'imprimeur-libraire a l'impudence de mettre son nom et son adresse ; mais ce n'est pas là le plus singulier : à la fin de la pièce, on lit un *permis* d'imprimer signé *Lartigue, juge-mage.*

Sans doute j'aurais pu demander au juge-mage de quel droit il sanctionnait le vol du libraire Brouillhet, lui, *juge* et MAGE, dont les fonctions étaient de poursuivre les voleurs ; j'aurais pu invoquer en faveur de Cailleau, à qui j'avais vendu mon ouvrage, les lois écrites, et la première loi que les hommes se soient imposée en se réunissant en société, celle du respect des propriétés..... Mais il ne s'agit pas de ce que j'aurais pu faire ; il ne s'agit pas de l'audace des contrefacteurs qui, après avoir ruiné les auteurs et les libraires, dorment en paix, tandis que les voleurs de mouchoirs gissent dans les cachots ; il ne s'agit pas enfin d'un délit, que les bons esprits considèrent comme étant du ressort

des tribunaux criminels, en attendant que l'autorité veuille bien le poursuivre et le punir comme tel : non, je veux parler d'une spéculation typographique nouvelle; et comme Paris donne l'exemple de ces sortes de spéculations, et fait presque autorité pour les entreprises de ce genre, mes observations trouvent naturellement leur place dans cette esquisse.

Mais à qui adresser ces observations? à qui? — D'abord au public, ensuite à un corps composé de littérateurs, de savans, d'artistes, et enfin au gouvernement; car le public, les littérateurs et les savans auraient beau être de mon avis, l'abus n'en subsisterait pas moins, si le gouvernement ne le réprimait pas.

Supposons donc que je m'adresse à l'Institut; je dis supposons, puisqu'en effet j'écris pour le public avant tout, parce lui seul renferme les élémens de tous les corps savans et littéraires.

Voici l'adresse à présenter à l'Institut; je la propose, sauf rédaction.

Une question qui n'aurait jamais dû se présenter chez un peuple ami des lettres

et des sciences, auxquelles il doit, en grande partie, le rang qu'il occupe en Europe; une question cependant qu'il est important de résoudre, puisqu'elle intéresse la gloire nationale, et qu'après avoir fixé les regards de la première société savante elle peut arrêter ceux de l'autorité, c'est la solution de cette demande : Qu'entend-on, en littérature, par *propriété nationale ?*

Avant la révolution, les auteurs ou éditeurs obtenaient des priviléges à terme fixe pour la jouissance exclusive de leurs ouvrages; aujourd'hui, les lois accordent la jouissance de cette propriété aux auteurs durant leur vie, et à leurs héritiers seulement durant les dix années qui suivent leur décès : passé ce terme, les ouvrages deviennent des propriétés nationales.

Je n'examinerai pas jusqu'à quel point on a pu pousser les distinctions entre la propriété territoriale ou mobiliaire, et les propriétés littéraires, afin de priver celles-ci d'un droit qu'on accorde justement aux autres. Je suis littérateur; et j'aurais l'air de plaider ma cause, lorsque c'est celle de la gloire nationale qui est l'objet de cette adresse. Mais un ouvrage, devenu *propriété nationale*, appartient-il à chacun, par cela

même qu'il est mis en communauté ? ou, pour poser la question d'une manière plus directe, chacun a-t-il le droit de porter la main à cette propriété, et d'en prendre une portion, par cela même qu'elle appartient à tous ?

Si cette question pouvait être décidée par l'affirmative, nos musées seraient bientôt dévastés, et je demanderais pour ma part la tête de l'Apollon du Belvédère ; car il faudrait bien hurler avec les loups.

Point de doute cependant que cette question n'ait été résolue, dans ce sens, par quelques spéculateurs typographiques.

Il y a déjà long-temps que j'ai vu sur la scène notre premier auteur comique mutilé, et une de ses pièces en cinq actes réduite en deux, apparemment parce que c'était une *propriété nationale.* Par une opposition de principes qui ne m'étonnait pas, *Fabre-d'Eglantine*, dont le nom peut être cité après celui de Molière, s'indignait que quelques applications de circonstances eussent motivé de légers changemens à la dernière scène du chef-d'œuvre dramatique de tous les théâtres connus.

Aujourd'hui la témérité va plus loin. A peine l'heure fatale pour la propriété des

héritiers de Buffon a-t-elle sonné, qu'une foule de spéculateurs se sont emparés de ses brillantes dépouilles. Il est inutile d'observer qu'on ne peut mettre au nombre de ces entreprises éhontées la belle édition commencée par un de ses amis, et dans laquelle les supplémens sont seulement mis à la place assignée par leur auteur : cette édition sera un monument de plus élevé à la gloire du peintre de la nature ; mais j'avoue que ce n'est pas sans étonnement que j'ai lu, sur les murs de Paris, une affiche annonçant les *Œuvres de Buffon en dix volumes.* [1]

Je ne connais ni l'abréviateur, ni l'éditeur. Buffon était Français, je le suis ; et

---

[1] Quel que soit le parti à prendre par suite de la solution de cette question, il ne doit point influer sur la vente des œuvres de Buffon en dix volumes, et sur celle des éditions faites sur ce faux principe. J'ai cité cet ouvrage pour exemple, j'en aurais pu citer d'autres ; et je serais fâché de nuire à des libraires qui se sont sans doute étayés, dans leur spéculation, de la pratique trop fréquente du même abus. D'ailleurs, défendre la vente des éditions commencées serait donner un effet rétroactif à la décision que je demande ; et alors seulement je me reprocherais d'avoir fixé l'attention publique sur la fausse interprétation donnée aux lois sur les propriétés littéraires.

c'en est assez pour élever ma voix contre cette entreprise, qui me paraît être un attentat à la gloire nationale.

Hé! quel ouvrage choisit-on pour le mutiler ainsi? celui d'un des écrivains les plus éloquens du siècle; celui qui sut parer des graces du style les détails les plus arides, les plus communs, quelquefois même les plus rebutans.

Je suis loin de prétendre qu'on doive respecter les erreurs de Buffon : non, sans doute; mais réfutez-les, et ne mutilez pas ses écrits.

C'est bien peu connaître l'art d'écrire, c'est bien peu sentir la difficulté des transitions, que de se flatter de reproduire Buffon dans un ouvrage réduit au quart de son étendue. D'ailleurs, je répéterai à ces spéculateurs cupides : Ces ouvrages appartiennent autant à moi qu'à vous; et vous n'avez pas le droit de défigurer, aux yeux des étrangers, un livre qui fait partie des richesses mises en communauté.

C'est à vous, Savans, Littérateurs et Artistes, qui êtes en quelque sorte dépositaires et conservateurs de cette gloire que les sciences et les lettres ont répandue sur la France, c'est à vous qu'il appartient de

fixer la signification de cette expression de propriété nationale ; c'est à vous d'éclairer l'autorité sur les bornes qu'il convient de prescrire aux hommes qui veulent en distraire quelques parties à leur profit ; en attendant que les progrès de la raison humaine nous rendent familière cette vérité, que la propriété d'un écrit est aussi directe, aussi transmissible que toute autre, et qu'il est honteux que chez une nation éclairée cent libraires se soient enrichis des dépouilles du grand Corneille, lorsque sa petite-fille avait à peine de quoi subsister.

CHAPITRE LXIII.

Les Perruques.

Un coup-d'œil historique et philosophique sur les perruques appartient à l'époque où j'écris ; car je doute qu'en aucun pays de la terre, aucun siècle ait vu faire et défaire autant de perruques que les dix dernières années du dix-huitième.

Je me rappelle avec quel dégoût, il y a seulement quinze ans, on parlait d'une femme en perruque. Les vieilles les plus

chauves, les dévotes les plus détachées des vanités de ce monde, ne mettaient qu'avec répugnance un bord de cheveux, qu'elles avaient grand soin d'assortir à la couleur des précieux restes qu'elles conservaient avec autant de soin que leurs dernières dents.

Quel changement subit s'est donc fait dans les idées ? Une des plus belles parures des femmes a été dédaignée par celles même dont le goût paraît fondé sur ce qui constitue la beauté en Europe depuis plus de dix siècles. Nos plus jolies têtes se sont fait impitoyablement tondre, et ont remplacé les chevéux que la nature avait assortis à l'ensemble de leurs traits, à leur teint sur-tout, par des perruques dont les couleurs n'existent même pas dans les chevelures naturelles.

Je sais bien qu'un sentiment, dicté par les malheurs politiques, a fait d'abord adopter cette mode ; mais elle a survécu à ce sentiment, et les dépouilles des coupables, peut-être celles des galeux, remplacent aujourd'hui les cheveux des victimes, épuisés depuis plus de trois ans par l'énorme consommation des perruques.

Un ouvrage bien fait sur nos modes,

envisagées philosophiquement, serait fort amusant, et peut-être instructif : il serait singulier d'observer ces nuances, qui amènent insensiblement dans une certaine période des formes absolument dissemblables, et qui ramènent ensuite, à des distances presque périodiques, les mêmes coupes, les mêmes formes ; il serait piquant d'expliquer comment le sac brodé de ma grand' mère est aujourd'hui le ridicule de sa petite-fille, et d'oser prédire qu'avant vingt ans nous pourrons voir les polonaises et les pet-en-l'air succéder aux spencers et aux tuniques.

Il y a des observateurs qui, sans cesse tonnant contre nos travers, enveloppent nos modes dans leur proscription. Je fais mieux, je les observe, je m'en amuse ; et je ne gémis que lorsque l'excès d'amour pour les formes antiques porte quelques-unes des admiratrices de la Grèce à copier un peu trop servilement ces belles statues à demi-nues, qui n'offrent pas plus les habitudes des femmes d'Athènes, que le beau tableau des Sabines, de David, ne présente l'habit de guerre de Romulus et de Tatius.

J'aime à me figurer successivement, sur

la même tête, les coiffures de chaque siècle. Par exemple, j'ôte à mon voisin la petite perruque à la Titus, et je le coiffe comme les premiers Gaulois aux blonds cheveux, c'est-à-dire que je teins sa chevelure en rouge, parce que *César* m'apprend que c'était la mode favorite de ce peuple.

Mon voisin est-il effrayé par cette couleur, qui doit lui déplaire à plus d'un titre? je le calme, en lui donnant la coiffure des magistrats des Gaules, c'est-à-dire que je poudre sa barbe et ses cheveux avec une poussière d'or très-fine; et je crois voir alors certaine tête d'albâtre que possédait M. Dorsai, et à laquelle on avait ajusté des cheveux de vermeil.

Aime-t-il mieux la coiffure des Francs, ses ancêtres naturels? je lui coupe les cheveux tout autour de la tête; et, ne les laissant dans toute leur longueur que sur le sommet, il se croit un instant habitant de Pekin.

Mais pourquoi remonter aux Gaulois ou aux premiers Français? L'énorme perruque à la Louis XIV, qui a si long-temps couvert la tête des jeunes gens à la mode, cette perruque que les danseurs de l'Opéra portaient encore dans tous leurs rôles il

n'y a pas quarante ans, n'offre-t-elle pas une caricature assez plaisante, une opposition assez forte avec nos petites têtes à cheveux courts, lesquelles semblent appartenir à des enfans de chœur qui ont quitté depuis trois mois la jaquette rouge?

Mais, chut! gardons-nous de dégoûter la jeunesse française de cette piquante versatilité qui fait l'amusement de l'observateur; je suis encore enfant, j'aime les marionnettes.

Un marchand d'estampes a formé, aux Capucines, une galerie de toutes les caricatures anglaises : on en paie l'entrée quinze sous; mais ces *charges* sont froides, inanimées. Promenez-vous un quart-d'heure sur le boulevard italien, ou dans l'un des foyers de nos grands spectacles un jour de première représentation; voilà, voilà les galeries à caricature.

Hé bien, parmi ces jeunes gens, dont la tournure vous repousse, il y en a de fort aimables, de très-instruits. Je l'ai déjà dit : demandez à Buffon avec ses trois toilettes par jour, à Rousseau avec sa robe d'Arménien; ils vous diront, peut-être un peu bas, que les hommes aiment mieux paraître ridicules que de ne pas être re-

marqués, puisque ceux même qui sont remarquables ont encore leurs ridicules extérieurs.

Mais les femmes! les jeunes, les jolies femmes en perruque! *Martial* et *Juvénal* tonnèrent jadis contre les femmes qui cachaient leurs rides ou leur front chauve sous des cheveux empruntés; qu'auraient-ils dit, s'ils eussent vu la jeune fille cacher son front pudique sous les crins d'une gorgone? la jeune vierge ombrager son œil, le plus bel organe de l'ame, par de longues mèches huilées qui ont appartenu au mendiant sale et vagabond, ou au voleur de grand chemin, dont la tête roula naguère sur l'échafaud? J'aime encore mieux ce voile transparent qu'a tissu l'industrieux habitant de Valenciennes; j'oserai peut-être le soulever: mais les cheveux d'un coupable couvrant le visage de l'innocence! les cheveux d'un assassin! ils recèlent une sève criminelle, et ma main n'ose en approcher.

Cependant, où m'emporte une trop juste aversion? voudrais-je donc aussi emprunter le fouet de Juvénal, lorsque je parle à un sexe dont les écarts même tiennent presque toujours à sa faiblesse, aux vices

de son éducation, et plus souvent encore à cette sensibilité expansive qui se porte sur tout ce qui lui rappelle de douloureux souvenirs ? Non, quittons ce style austère. Vénus fouetta l'Amour avec un paquet de roses ; cette allégorie me retrace mon devoir. Soyons galant, sans être flatteur ; en un mot, engageons les femmes à ôter leurs perruques, mais ne les leur arrachons pas.

Quand ces cruelles perruques ne feraient que déguiser l'ensemble des traits, changer la physionomie, même en l'embellissant, ne serait-ce donc rien aux yeux des hommes qui ont l'ame aimante ? Quand j'aime bien une femme, je serais très-faché qu'elle changeât ses traits contre d'autres plus fins, plus beaux ou plus réguliers : c'est ELLE que j'aime, et ce mot dit tout. O femmes ! en variant sans cesse vos visages, en changeant tous les jours de perruque et de physionomie, craignez d'habituer vos amans à un changement auquel, vous le savez, ils ne sont déjà que trop portés. Lorsque vous aurez épuisé la couleur des cheveux et l'art de votre coiffeur, il faudra bien, s'ils se sont accoutumés à des traits chaque jour nouveaux, qu'ils aillent chercher ailleurs cette diversité qu'il ne sera plus en

votre pouvoir de leur offrir. Oh! si je ne destinais mon livre à tous les âges, avec quel plaisir je vous citerais ici une réflexion un peu leste de *Montaigne*, laquelle renforcerait naturellement mon chapitre, et vaudrait seule un volume; car Montaigne ne fait point de la métaphysique, comme nos modernes, en mathématicien : non, il observe, et il peint; aussi est-il vrai, chaud et profond, au lieu d'être faux, froid et méthodique.

Tâchons cependant de faire pardonner un chapitre qui peut me faire bien des ennemis parmi un sexe que je voudrais éclairer sans le fâcher. Les femmes aiment la romance, racontons-leur l'histoire naïve d'un jeune cultivateur des bords de la Loire, et tâchons d'empreindre mes vers de la touchante simplicité de son récit. (Cœurs froids, passez à un autre chapitre; cette naïveté serait pour vous de la bêtise.)

ROMANCE.[1]

Je vais vous conter mon histoire,
Non sans pleurer.

---

[1] Cette romance sera gravée avec cinq autres, dont le compositeur *Devienne* (aimable auteur des Visitandines) a fait la musique.

J'aimais Alise : ah ! pour m'en croire,
        Faut-il jurer ?
Alise était la plus aimable
        De mon canton ;
Elle était sage, mais affable
        Comme un mouton.

Elle part avec sa grand'mère,
        Vient à Paris :
Voilà que je me désespère
        Les jours, les nuits.
J'allais mourir ; je me ravise,
        Je dis : Pauvret,
Allons à Paris voir Alise.
        C'est dit, c'est fait.

Je la demande à tout le monde,
        On rit de moi.
Un beau jour, une dame blonde
        Dit : Range-toi.
Avec orgueil on me repousse ;
        Et moi je crois,
Quoiqu'Alise fût brune et douce,
        Que c'est sa voix.

Je suis la belle demoiselle :
        Hélas ! c'était
Cette Alise, jadis si belle,
        Qui tant m'aimait.
Est-il plus cruelle aventure ?
        Quel malheur j'ai !
Son cœur avec sa chevelure
        Avait changé.

CHAPITRE LXIV.

Conservatoire des Savans, des Artistes, etc.

J'AIME les Conservatoires des arts ; mais je l'ai dit, je voudrais aussi des Conservatoires d'artistes. En ne songeant qu'aux musiciens, dont tout le monde sait que l'économie n'est pas la principale qualité, pourquoi n'y aurait-il pas un établissement consacré à leur servir d'asyle dans l'indigence ou la vieillesse ? Qu'un chanteur ait une extinction de voix, qu'un virtuose perde un doigt, il lui faudra les invalides comme au militaire qui perd une jambe : Eh bien ! l'hôtel des invalides du chanteur et du virtuose est précisément ce que j'appelle le Conservatoire des artistes.

Dans la première donnée de mon projet, j'avais tracé le plan de quatre ou cinq conservatoires de ce genre, c'est-à-dire, *Conservatoire des savans* ; car plus d'un savant est mort à l'hôpital ; *Conservatoire des gens de lettres* : on sait que maint littérateur meurt de faim dans son grenier ;

Conservatoire des musiciens : tous ne meurent pas d'indigestion ; *Conservavoire des peintres :* leur réputation de pauvreté est passée depuis long-temps en proverbe ; et *Conservatoire des comédiens :* hélas ! la plupart jouent le plus triste des rôles dans leur vieillesse. Mais, en réfléchissant à ces cinq établissemens, je me suis convaincu que si ces Conservatoires isolés présentaient un spectacle intéressant à l'observateur ami des arts, celui de leur réunion dans un bâtiment vaste, et distribué en cinq grands corps-de-logis, offrirait un degré d'intérêt plus piquant par le rapprochement de tant d'individus dans lesquels on remarque certains points de contact et des goûts qui, pour être diversement exprimés, n'en répandraient que plus de charme sur cette grande association.

Entendez-vous déjà mes invalides-chanteurs qui font retentir leurs longs corridors des airs de leur bon temps ?

Ce n'est que là que vous retrouverez la vieille méthode de chant. — Et les savans, les voyez-vous occupés de la résolution d'un problême publié depuis dix ans à leur insu dans les ouvrages de leurs élèves ? Ne troublons point leurs méditations. Eloignons-

nous.—Cette partie du bâtiment est occupée par les peintres, tout l'indique; les murailles sont couvertes de paysages, de figures; leurs petits appartemens sont autant de cabinets d'amateurs. Les vieillards qui y voient encore, tiennent le pinceau d'une main chancellante; et leurs croquis, dont la vente ajoute à leur aisance, va décorer la chambre de l'artisan et l'appartement du petit marchand. Passons.... Oh! ces corridors me rappellent ceux de Charenton. Je l'avais deviné, c'est le quartier des gens de lettres: l'un, dans un corps usé, semble encore avoir toute la chaleur de la jeunesse; celui-ci dit à qui peut l'entendre, qu'il veut faire encore deux tragédies avant que de mourir, pour compléter son immortalité; cet autre nous menace d'un poème épique.... Fuyons. — Mais qu'apperçois-je au bout de cette galerie? un vieillard à cheveux blancs, soutenu par un vieux serviteur chancelant, s'avance vers nous; leur costume est étranger, ou du moins.... écoutons:

« Du séjour du trépas quelle voix me rappelle?
Suis-je avec des chrétiens?... Guidez mes pas tremblans,
Mes maux m'ont affaibli plus encor que mes ans. »

Ces vers me sont connus... Hé, oui, c'est Lusignan; il est clair que je suis dans le corps-de-logis des acteurs. Douce illusion de la vieillesse! voilà bien le comédien; il n'a pu se séparer de ses costumes chéris; et, lorsqu'il quittera les habits de cet ancien roi de Jérusalem, il se couvrira peut-être de quelques haillons, restes infortunés de sa garde-robe de ville. — N'importe, si cette dernière est épuisée, il a des costumes de théâtres, et le doliman de Zopyre sera sa dernière robe-de-chambre.

Mais que dis-je? dans mon plan, tous les artistes trouveraient dans ce Conservatoire des vêtemens commodes et une espèce d'uniforme; ils trouveraient là une nourriture saine, des secours dans leurs maladies, et une bonne bibliothèque, qui, pour être complète, n'aurait pas besoin d'être nombreuse.

On sent bien que si l'amour des arts, qui, dans certains individus, ne s'éteint qu'avec la vie, oblige de placer cet établissement à Paris, centre des sciences, et rendez-vous général des artistes, il n'en faut pas moins un vaste jardin commun aux cinq corps-de-logis; car le spectacle de la nature et une promenade mo-

dérée sont des besoins pour la vieillesse. A ce sujet, je me rappelle que la première fois que je visitai les Invalides, j'eus à peine admiré le dôme, que je demandai à voir le jardin de ces guerriers; je me créais déjà le tableau de l'Elysée, où les ombres de Turenne, de Catinat, de Chevert, et de tant d'autres héros, conversant sur leurs faits d'armes, ne disputaient plus, comme autrefois, à qui avait vaincu le plus d'ennemis, mais plutôt à qui avait le mieux su épargner le sang des soldats; tant il est vrai que ce mot de gloire si prodigué n'a pas par-tout la même signification! Je demandai donc qu'on m'indiquât le jardin des héros, et l'on me dit qu'il n'y avait que quelques petits potagers et parterres particuliers destinés au gouverneur, aux économes, etc. — Oh! moi je veux un beau jardin à mon Conservatoire; beau par sa grandeur, et par sa simplicité; j'y veux sur-tout de l'ombrage, et des gazons naturels, et des fleurs sans pots, et des arbrisseaux sans caisse, peu de statues, point d'allégories, quelques grands hommes.—Mais songeons d'abord au nécessaire.

Je sais bien que plus d'un lecteur traitera mon projet de rêve, soit; mais je le crois

très-facile à réaliser. Que chaque classe d'artistes se nomme un trésorier ; que chaque littérateur, savant, peintre, etc., consente à verser tous les ans le dixième ou le quinzième, ou même moins, de son revenu dans la caisse commune, bien entendu qu'avant tout, le nécessaire absolu soit prélevé ; que cette invitation d'association, qui ne doit s'adresser qu'à ceux qui voudraient, à tout événement, se ménager un asile assuré dans le malheur ou la vieillesse, soit entendue des amis des sciences et des arts, et peut-être que bientôt la caisse se garnira autant par la bienfaisance de ces derniers, que par l'économie bien entendue des intéressés. Ceci fait, l'exécution du plan est facile, et les dispositions se présentent d'elles-mêmes ; en voici quelques-unes : Que les sommes reçues soient placées, à fur et à mesure, en *biens-fonds ;* qu'en aucun temps, et à aucune époque, on n'invite l'autorité publique à participer à une gestion de biens, qui doit être considérée comme une administration de famille ; que les amis des arts, qui auraient versé une certaine somme dans la caisse de mon Conservatoire, aient la faculté d'y faire entrer un savant, un

littérateur ou un artiste ; que l'un de ces derniers, qui se trouverait dans l'aisance, puisse céder sa place à un confrère dans le malheur, c'est-à-dire, par exemple, qu'un auteur de paroles d'opéra-comiques constamment tombés puisse être présenté à l'établissement par un musicien toujours triomphant, et réciproquement ; que, etc. etc.... Il ne s'agit pas ici de tracer un réglement, mais d'indiquer ce qu'on pourrait faire.

Je ne chercherai point à persuader les hommes qui voient de l'impossibilité aux choses les plus simples ; quant à ceux qui ne sont qu'incrédules, je les prierai de lire le commencement de mon chapitre intitulé *Conservatoire de Musique*, et je leur demanderai si, lorsqu'ils ont vu il y a quelques années cet établissement, ils ont pu prévoir alors que cette modeste institution effacerait au bout de quatre ans les Conservatoires d'Italie.

« Mais les bâtimens, le jardin !... » Hé bien, je dirai, comme les bonnes gens : Paris n'a pas été fait en un jour. Que l'on nomme demain le trésorier des gens de lettres, et il aura avant six mois ma petite cotisation.

Il est inutile d'observer que les femmes pourraient avoir un Conservatoire à-peu-près semblable ; seulement on sent que cette communauté serait moins nombreuse, et que le corps-de-logis de la science serait de trop dans cet établissement.

Mais dussé-je désespérer ces hommes qui, n'accordant rien aux erreurs de l'espérance, existent tout entiers dans le moment qui fuit, je ne puis terminer ce chapitre sans présenter encore quelques idées qui m'ont toujours souri dans ce projet. Tous ceux qui croient à la possibilité d'exécution du plan m'ont passé la distribution du bâtiment en cinq corps-de-logis et le jardin commun ; mais ils ne me passeront pas aussi facilement, je gage, une petite salle de spectacle, et un grand salon propre aux conférences, aux concerts, aux expositions de tableaux. — Oui, je veux tout cela ; mais, je le répète, le nécessaire avant tout.

Pourquoi mes vieux acteurs ne donneraient-ils pas quelques représentations au profit de cette association ? pourquoi les curieux n'iraient-ils pas avec empressement à ces intéressantes représentations ? et si la pièce était d'un poëte de mon

Conservatoire, la musique d'un compositeur du même établissement; si l'orchestre était composé de musiciens vétérans ; si les décorations même avaient été peintes par les artistes pensionnaires, cette réunion n'aurait-elle pas quelque chose de touchant, de solennel? — Oh! moi, je garantis les plus brillantes recettes ; oui, quand même la curiosité ne serait pas toujours piquée par cette association d'hommes dont les noms auraient quelque célébrité, je suis persuadé que la bienfaisance seule suffirait pour remplir la salle. Que de touchans souvenirs viendraient embellir ces représentations et ces concerts! Ce qu'il y aurait de vraiment piquant dans ceux-ci, ce serait d'entendre exécuter d'anciens morceaux avec les intentions de l'auteur; ce qui, soit dit en passant, ne s'entend presque plus.

Ceci me rappelle qu'en 1790, on exécutait encore de la musique d'un chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris, nommé *Eustache Picot*, qui avait fondé une procession à jour fixe ; cette fondation était des 17 septembre 1642 et 29 avril 1651, et portait qu'on n'y chanterait que la musique qu'il avait composée à cet effet, *sans pou-*

voir y rien changer. On sent bien que cette musique n'était qu'un plein-chant mesuré; qu'importe? elle servait à l'histoire de l'art; et j'avoue que j'aimerais à entendre, une fois ou deux par an, des morceaux choisis de Lulli, de Campra, etc., auxquels on n'aurait *rien changé.* — Les peintres sont plus jaloux de leurs vieux maîtres que les musiciens ne paraissent l'être des leurs; et, quoique *le Pérugin* n'ait pas autant de mérite réel en peinture que Rameau en a en musique, nul artiste n'oserait toucher aux tableaux du maître de Raphaël, tandis que l'opéra de Castor et Pollux.... Pourquoi Rameau n'a-t-il pas eu autant de prévoyance qu'Eustache Picot?

Aux concerts succéderaient une exposition de tableaux des pensionnaires de cet établissement; le produit annuel des représentations, des concerts et de l'exposition des objets d'arts, placé en terres, augmenterait le revenu, et ce serait une idée consolante pour mes invalides que celle de trouver encore dans leurs talens les moyens de fonder de nouvelles places dans le Conservatoire.

Que si l'on me dit que les hommes à talent sont rarement pauvres, je répondrai

que l'on confond la médiocrité éhontée avec le talent modeste ; et s'il fallait des preuves, il me serait facile de présenter ici la longue liste des savans, des littérateurs, des artistes, qui ont eu la vieillesse la plus malheureuse. En tête de cette liste, on lirait le nom d'HOMÈRE ; et c'est aussi le buste de ce premier des poètes que je placerais au-dessus de la porte principale du bâtiment, avec ces mots : *Homère n'eut point d'asile pendant sa vie ; et sept villes se disputèrent, après sa mort, l'honneur de lui avoir donné le jour.* Cette simple inscription suffirait pour avertir les personnes qui viendraient visiter le Conservatoire que, si le génie fut rarement un titre à la fortune, il a du moins droit aux égards des contemporains, en attendant les hommages de la postérité.

CHAPITRE LXV.

Pilori.

Banqueroutiers.

Autrefois ce nom était une tache ; aujourd'hui c'est un titre fort commun, et presque un état, qui n'est pas le moins lucratif.

On déclare une banqueroute comme on fait une spéculation, ou, pour mieux dire, l'une n'est souvent que le résultat de l'autre.

J'ai entendu, dans une place publique peu éloignée de la Bourse, un habitué dire à son voisin, en lui indiquant quelqu'un qui entrait à ce rendez-vous des spéculateurs : « Cet homme est fort riche, il a fait il y a deux ans une bonne affaire. — Quoi donc ? — Une excellente banqueroute. »

On sait que dans la partie du quartier des Halles, qu'on appelle la place ou le marché du *Carreau*, était, il y a trois ou quatre ans, un vieux et gothique monument nommé *le Pilori.*

« Le Pilori est une ancienne tour de pierre octogone, dont l'étage supérieur est percé de grandes fenêtres dans toutes les faces. Au milieu de cette tour est une machine de bois tournante, et percée de trous, où l'on fait passer la tête et les bras des banqueroutiers frauduleux, des concussionnaires, et autres criminels de cette espèce qu'on y condamne. On les y expose par trois jours de marché consécutifs, deux heures chaque jour; et, de demi-heure en demi-heure, on leur fait faire le tour du Pilori, où ils sont vus en face, et exposés aux insultes de la populace. »

Cette description est tirée de l'ouvrage de Piganiol de la Force, composé il y a plus de soixante ans. Je citerai les réflexions que ce monument lui suggéra; et l'on verra que l'indignation arrache, dans tous les temps, des vérités fortes aux écrivains les plus modérés:

« Qu'il serait à souhaiter, pour la sûreté des biens des citoyens, que cette punition, presque aussi infamante que le gibet, fût encore en vigueur pour les banqueroutiers frauduleux et les stellionataires! Mais depuis près d'un siècle elle est presque abolie par la protection, l'argent et les saufs-con-

duits. C'est par ces voies que les auteurs des faillites les plus criantes s'enrichissent tous les jours de la ruine d'une infinité de familles d'honnêtes gens, auxquelles ils ne laissent de ressource que la misère et le désespoir. »

Qui ne croirait que ces réflexions sont imprimées d'hier? qui ne sent qu'elles sont applicables à la fin du dix-huitième siècle? C'est à tort cependant qu'on lit, dans ce passage, qu'il y a près d'un siècle que cette punition est abolie. Piganiol a pu la voir infliger plusieurs fois sous ses yeux, puisqu'au mois de juillet 1737, on vit quatre coupables à-la-fois au Pilori, savoir : *deux marchands banqueroutiers frauduleux, un praticien au Châtelet, fauteur de leur banqueroute, et un fabricateur de faux contrats d'attermoiement.*

Mais laissons un sujet qui est du ressort de la législation, et qui exigerait de longs développemens : bornons-nous à l'envisager sous le point de vue purement moral. Le banqueroutier frauduleux appartient aux tribunaux ; mais celui que la loi ne peut atteindre appartient encore à l'opinion.

Je ne connais pas de spectacle plus dé-

sespérant pour l'honnête homme que celui d'un ancien banqueroutier qui a *arrangé ses affaires*, c'est-à-dire, ruiné ses créanciers avec des formes convenues, et qui, sous prétexte qu'il a fait de nouvelles spéculations, déterrant au bout de quelque temps l'argent qu'il avait enfoui, insulte, par son luxe et son insolence, les malheureux qu'il a réduits à la misère.

C'est en vain que ceux-ci lui crient : Vous voilà riche, donnez-nous au moins le quart de ce que vous nous deviez. Il répond, l'acte d'attermoiement à la main : Je vous ai payé, d'après votre consentement, dix francs sur cent pour solde ; nous sommes quittes, adieu.

Mais en supposant même que la banqueroute soit forcée, que le commerçant qui l'a faite y ait été contraint par des pertes imprévues, et qu'enfin, après avoir distribué le montant de son *actif* entre ses créanciers, il ne lui reste rien que ses connaissances commerciales, est-il donc juste que, s'il parvient à remonter sa fortune, ses créanciers, quoique payés en apparence, n'aient plus le droit de rien demander ? Quoi ! j'aurai partagé le malheur de mon débiteur, j'aurai payé ses

bévues, ses fausses spéculations, et s'il devient heureux, fortuné, je n'entrerai point en partage de son bonheur, de sa fortune! Ce système est affreux; il est destructeur de toute morale.

Le débiteur, quel qu'il soit, n'est quitte envers son créancier que lorsqu'il n'a rien: voilà l'exacte équité. L'acte par lequel on a consenti à perdre les trois quarts d'une dette ne devrait être valable qu'autant que durerait l'insolvabilité du débiteur: voilà la justice.

On dit que les lois ont fait à cet égard ce qu'elles pouvaient faire. Je réponds par un fait: Il y a à Paris plus de douze cents banqueroutiers qui sont dans l'aisance, et qui ont pour créanciers dix mille citoyens dans la misère, parce que ceux-ci ont abandonné presque tous leurs droits par un attermoiement.

Des créanciers indigens à côté d'un débiteur dans l'opulence! ce spectacle devrait être inconnu dans un état policé.

CHAPITRE LXVI.

Chansonniers.

J'ai observé, au chapitre des Bals publics, qu'on n'avait jamais tant dansé à Paris que depuis qu'on n'avait pas le cœur à la danse ; et sans doute on observera que c'est au milieu des discordes civiles, des guerres les plus sanglantes, que le Vaudeville, long-temps délaissé, a repris faveur en France, et que l'on a vu paraître tout-à-coup une douzaine de chansonniers dignes des beaux jours de Piron, de Panard et de Collé.

Expliquera qui pourra cette singulière coincidence, et le rapport qui existait entre le bruit du tambour, ou celui du canon, et le son vif et excitant du galoubet ; entre les dénonciations, les motions, eh ! quelles motions ! et les couplets au joyeux refrain. Devinera qui pourra pourquoi l'on voyait, l'on entendait dans le même instant, le colporteur enroué criant ses tableaux de dépopulation, et tout à côté les spectateurs au théâtre du Vaudeville

répétant du geste, et presque de la voix, la ronde vive et piquante d'un chansonnier de village.

Vous qui préparez des matériaux à l'histoire, infatigables éphéméristes, n'écrivez que sous la dictée des événemens; tenez-vous toujours au courant : car si dans quelques années vous vouliez peindre de souvenir, votre raison prendrait sans doute pour des illusions le tableau des crimes et des folies passés, et votre cœur repousserait avec effroi les rapports de votre mémoire.

Si l'on n'eût composé que de sottes chansons et de tristes vaudevilles, je n'en parlerais pas, car on en a fait en tous les temps de ceux-là; mais on peut affirmer qu'il a paru plus de jolies pièces à couplets et de chansons à citer depuis six ans, que dans les trente années qui ont précédé cette période chansonnière.

Veut-on une preuve que le Français est naturellement chansonnier, à-peu-près de même que, selon madame de la Sablière, La Fontaine était fablier? la voici : Des auteurs-directeurs du théâtre du Vaudeville, ayant été incarcérés dans un temps où la prison était voisine de l'échafaud,

firent, du sein de leur cachot, une pétition en... couplets; et le ton de cette petite pièce ne rappelait nullement le bruit des verroux. Enfin, pour dire beaucoup en peu de mots, plus d'un infortuné a composé, quelques instans avant d'aller à l'échafaud, sa première et dernière chanson.

O mes contemporains! que d'années, que de siècles nous avons vécu en peu d'instans!

CHAPITRE LXVII.

Ecole polytechnique.

Un orateur, voulant remplir la tâche imposée à chaque nouveau membre de l'Académie française de faire, dans son discours de réception, l'éloge si souvent répété, et en cela même si difficile, de son fondateur, se contenta de proclamer les grands noms qui illustrèrent son règne; et cette liste éclatante tint lieu d'un long panégyrique. Si cette forme oratoire n'eût été employée, elle pourrait l'être aujourd'hui pour faire l'éloge d'une institution nouvelle et déjà célèbre. En effet, ne suf-

firait-il pas de dire : *La Grange*, *La Place*, *Monge*, *Berthollet*, et tant d'autres professeurs illustres, dirigent là l'enseignement de la science, pour attirer les regards de l'Europe sur l'Ecole polytechnique?

Eh ! qu'on ne croie pas que cette institution n'offre de grands avantages qu'aux élèves : non, elle présente encore aux premiers hommes dans les sciences physiques et mathématiques des moyens sans cesse renaissans de développer leurs connaissances; et, si une foule de jeunes talens sont un jour redevables à ces habiles maîtres de leurs succès et de leur gloire, les professeurs leur doivent déjà de nouveaux apperçus et de brillantes conceptions.

On obtiendra ce double résultat dans toutes les institutions où l'on mettra en contact des talens consommés, et ces ames neuves, avides d'instruction, et d'où jaillissent à chaque instant des idées qui n'ont besoin, pour être utiles à la science, que d'être mieux élaborées.

C'est dans cette Ecole qu'a été développée une nouvelle application de la géométrie, que l'on peut considérer comme une science particulière qui suffirait pour il-

lustrer son auteur ; je veux parler de la géométrie descriptive, science d'autant plus précieuse qu'elle a pour objet la perfection de tous les arts manuels, et concourt avec la chimie moderne à les éclairer, à les simplifier, à les perfectionner tous.

Je ne crains pas de dire que les sciences n'ont véritablement été utilisées qu'à la fin de ce siècle. S'il est beau de s'élever, comme Newton, à la conception des lois imposées aux corps célestes et à la lumière, il est plus beau peut-être de faire tourner toutes les connaissances acquises, de diriger toutes les méditations, toutes les découvertes nouvelles, vers l'amélioration des objets de tous nos besoins. Les philosophes du siècle dernier ont dévoilé aux hommes les grands secrets que l'éternel architecte semblait vouloir cacher aux regards des mortels ; les savans de celui-ci ont arraché à la nature un grand nombre de procédés, de combinaisons, pour les révéler aux arts et en enrichir la société. Les premiers furent grands, sans doute ; la postérité dira des autres : Ils furent grands et utiles.

CHAPITRE LXVIII.

Les Hôpitaux.

Lorsque je trace ce mot, le spectacle affreux qui s'offrit à mes regards, la première fois que j'allai visiter l'*Hôtel-Dieu*, vient encore effrayer ma pensée.

L'*Hôtel*-Dieu ! quel blasphême présentait ce titre ! le nom du créateur décorant l'entrée du tombeau des vivans ! Sur la porte, le nom divin du principe de tout ce qui existe ; dans l'intérieur, une hécatombe sans cesse renouvelée.

Mais pourquoi affaiblir le spectacle de la réalité en cherchant vainement à la retracer, ou plutôt, pourquoi ne pas emprunter un tableau où la poésie a su s'imposer la première des lois, celle de la vérité ?

« La mort dans ce séjour, théâtre de sa rage,
Sous mille traits hideux répète son image.
Ici, le vieux guerrier, le vieux cultivateur,
De sa faux suspendue accusant la lenteur,
Maudissent à-la-fois leur ingrate patrie,
Que l'un a défendue, et que l'autre a nourrie.

Là, l'enfant au berceau, consumé par la faim,
Sur sa mère expirante expire.... C'est en vain
Que de ses faibles bras, que de sa bouche avide,
Il presse avec effort son sein froid et livide;
Il s'épuise : la tombe engloutit son berceau.
Ciel! que vois-je? ma main sent frémir son pinceau!
Tous les maux, les douleurs, les supplices ensemble,
Sur quatre infortunés ce lit seul les rassemble :
L'un fait gémir les airs de ses longs hurlemens,
Interprètes affreux de ses affreux tourmens;
L'autre, écumant de rage, empoisonne sa couche
Du venin corrompu que distille sa bouche;
Celui-ci.... Dieu! fuyons! mon œil épouvanté
Se refuse à l'aspect de ce lit infecté,
De ce lit, triste autel érigé par le crime,
Où la victime même immole la victime;
Où le pauvre, épuisant tout le courroux du sort,
Ne respire, ne voit, et n'entend que la mort. [1]

Ces vers seront éternellement beaux, sans doute; mais puissent ils être lus dans cent

[1] Ce fragment est extrait d'un poème sur les Hôpitaux, par *Theveneau ;* il concourut, il y a environ douze ans, pour le prix de l'Académie française. Je crois avoir dit dans le temps à son auteur que, si ces vers étaient assez brillans de poésie pour mériter le prix, ils étaient trop forts de vérité pour l'obtenir. On ne pouvait en effet, à mon avis, donner la couronne à l'auteur de ce tableau terrible sans porter en même temps la hache sur les effroyables abus qu'il retraçait.

ans comme la peinture exagérée d'un spectacle qui n'exista jamais ! Cette heureuse incrédulité prouvera du moins qu'on aura fait un grand pas vers la véritable civilisation.

L'impulsion vers une amélioration dans le régime intérieur des hôpitaux fut donnée en 1785. Dès-lors on osa sonder la profondeur de ce vaste charnier ; on le sonda avec effroi : cependant on continua à y entasser les vivans et les morts, et l'on appela encore ce lieu un *hospice*. A ce terrible abus des mots, on croit voir la plus cruelle des furies se couvrir du masque de la pitié.

Je ne puis penser que les hommes qui, depuis les maires du palais, fondateurs de l'Hôtel-Dieu, ont successivement tenu les rênes du gouvernement, aient jamais eu une idée, même affaiblie, du spectacle qu'offrait cette maison : non, je ne puis le croire. Le monarque qui, après avoir traversé ces salles encombrées de malades, de mourans et de morts, eût dormi tranquillement, ne mériterait pas le nom d'homme.

Vous qui gouvernerez quand cet ouvrage paraîtra, sachez vous dérober quel-

ques instans aux courtisans qui vous entoureront ; allez, à leur insu s'il est possible, visiter ces lieux où l'état promet des soins aux êtres pauvres et souffrans ; goûtez le pain du convalescent, entr'ouvrez le lit du malade, interrogez jusqu'à son douloureux silence ; sur-tout, que votre arrivée ne soit annoncée par aucun indice : car, au lieu du dénuement, vous trouveriez une abondance passagère ; l'agonisant serait paré de fleurs, le mourant sourirait peut-être avec effort ; mais cette abondance, ces fleurs, ce sourire, seraient l'effet d'une coupable jonglerie et de la terreur imprimée au malade par ses gardes effrayés. Ces signes menteurs disparaîtraient avec vous : à peine vous dépasseriez le seuil de la porte, que les maux qu'accumule trop souvent la plus affreuse cupidité rentreraient dans ces salles, traînant le désespoir à leur suite ; bientôt enfin les miasmes putrides viendraient remplacer les parfums qu'on n'y aurait brûlés que pour vous.

Je ne comparerai pas le régime de nos hospices actuels à celui de l'ancien Hôtel-Dieu : non, la fin du dix-huitième siècle peut s'honorer d'une amélioration sensible

dans l'administration intérieure de ces établissemens. Ces maisons sont d'ailleurs plus multipliées qu'autrefois, et c'est déjà un grand bien; mais que d'améliorations se présentent encore à l'ame du véritable philantrope! Je le dis avec peine : un peuple, beaucoup moins avancé que nous dans l'art de varier son superflu, nous offre en ce genre des modèles à suivre. Faudra-t-il donc toujours que les nations civilisées aient besoin d'exemples pour perfectionner des institutions pour lesquelles une active humanité doit suggérer toutes les idées de perfection ?

Si des hommes justement ulcérés par le le malheur, et qui ne peuvent croire à aucune espèce d'amélioration, mettent en doute celle qui s'est introduite depuis quelques années dans le régime des hospices, je leur conseille de se procurer le tableau comparatif et proportionnel des morts durant une période de quatre ans, tant à l'ancien Hôtel-Dieu qu'aux hospices actuels; et le résultat mathématique, qui est infiniment favorable à ces derniers, ébranlera, j'espère, leur incrédulité.

CHAPITRE LXIX.

ÉDUCATION,

Base du Bonheur.

PARIS donnant le ton au reste de la France, pour les objets les plus importans comme pour les choses les plus futiles, on sent que l'éducation française n'est véritablement que l'éducation parisienne. Les modifications qui tiennent à la température des cantons septentrionaux et méridionaux sont trop peu essentielles pour mériter d'être remarquées; et, comme les individus qui composent les classes les plus instruites inspirent toujours une sorte de confiance aux personnes qui ont des relations habituelles avec elles, et sur-tout à celles que leurs besoins tiennent presque dans leur dépendance, il suit de là que les usages adoptés parmi les gens aisés s'introduisent peu-à-peu, par la seule loi de l'imitation ou l'espérance du mieux, dans les classes pauvres; et c'est ainsi que se généralisent insensiblement ces pratiques,

dont l'ensemble forme ce qu'on est convenu d'appeler les mœurs d'une nation.

C'est donc presque toujours aux personnes instruites qu'il faut s'adresser, lorsqu'on veut introduire des changemens essentiels dans les habitudes sociales, et dans les mœurs en général ; car jamais les usages ne remontent des classes inférieures vers les autres. Nos dames adoptent bien quelquefois le justaucorps de la bonne fermière, ou la cornette de la jeune paysanne : mais ces importations ne tirent point à conséquence ; c'est seulement un changement de costume, pour jouer quelque scène nouvelle sur le vaste théâtre de la capitale ; et si la marchande de mode, fatiguée d'imaginer et de chiffonner, va parfois chercher au village des modèles d'ajustemens champêtres, personne, je pense, ne s'est avisé de chercher à transplanter dans nos cités ces usages simples, qui, dans quelques cantons, rappellent des mœurs pures et héréditaires, et sont encore le gage de touchantes vertus.

Je dois l'avouer, quelque desir que j'aie de varier le ton de mes observations, dans l'espoir d'être lu, même des personnes qui veulent qu'on les amuse en parlant des

objets les plus importans, je ne saurais cependant rassembler quelques-unes des vérités que j'ai méditées sur ce sujet sans me sentir entraîné à écarter tout ornement étranger, à repousser toute réflexion futile; car qu'est-ce enfin que l'éducation, si ce n'est la source d'où découlent tous les biens et les maux de la société ?

On a beaucoup écrit sur cette matière; mais, depuis quelques années seulement, on lit avec fruit les ouvrages nationaux et étrangers qui ont pour objet cette base éternelle de la félicité des peuples. Depuis long-temps on avait transporté dans notre langue les écrits des anciens philosophes sur la morale et l'instruction publique : parmi nous, des hommes de génie, tels que Fénélon et J. J. Rousseau, avaient publié le fruit de leurs méditations; et cependant l'éducation est plus imparfaite en France que chez certains peuples peu policés.

Des hommes, qui croient savoir raisonner, parce qu'ils ont appris dans les colléges et les écoles de droit l'art de discuter par principes, me demanderont sans doute ce que j'entends par une bonne éducation, et espéreront, à l'aide des *distingo*, em-

brouiller la question ; mais, comme je pense que le sentiment n'emploie pas de longues phrases pour exprimer ce qu'il sent bien, je dirai simplement que la meilleure éducation publique et particulière est celle qui rend les hommes bons et heureux.

Cette définition une fois adoptée, je prétends que notre manière d'élever les enfans, de former les hommes, est précisément celle qu'on devrait employer si l'on voulait les rendre méchans et malheureux.

Lorsque l'on observe les vices qui affluent dans les sociétés ; lorsque l'on considère les hommes se réunissant par bandes pour s'entre-tuer, et qu'ensuite, descendant à l'étude des habitudes des divers animaux, l'on n'apperçoit dans aucune de leurs espèces cette pente à ces massacres en masse, on est forcé d'avouer que l'homme est le plus cruel de tous les animaux.

Je sais que quelques auteurs satyriques et légers ont affaibli cette vérité, en la mêlant à d'autres moins importantes ; mais je défie qu'on cite aucun voyageur qui ait rencontré des armées de tigres marchant contre des armées de tigres, ou seulement cent lions contre cent lions.

L'homme seul naîtrait-il donc méchant et porté au plus grand des crimes, la haine de son semblable ? Je ne puis le croire ; cette idée serait une injure à la divinité. Il n'est pas besoin non plus de s'égarer dans les discussions, si souvent reproduites, des partisans de Locke et de ses antagonistes, pour sentir que nous naissons avec les germes de toutes les vertus et de tous les vices, ou, ce qui est la même chose, avec des passions; mais par quelle fatalité voyons-nous des effets seulement isolés de nos vertus, et des effets généraux et si effroyables de nos vices ? Ouvrez les annales du monde, vous verrez à chaque page des peuples franchir les limites de leur territoire pour aller porter au loin la désolation et la mort, ou se presser sur leurs propres frontières pour repousser l'attaque d'autres armées qui viennent ravager leur pays ; mais jamais vous n'y lirez que des phalanges d'hommes sensibles, chargées de secours et de bienfaits, ont été dans des pays ravagés par la famine porter à leurs semblables la vie et le bonheur.

Où sont-elles, en effet, ces conquêtes entreprises au nom de l'humanité ? où sont ces peuples qui ont couru au-devant de ces

armées saintes? J'espère qu'on ne mettra pas au nombre de ces conquêtes celle du nouveau monde, couvert par ses vainqueurs des cadavres de ses premiers habitans : non, de quelque nom que l'on décore ces découvertes brillantes, ces batailles célèbres, les agresseurs ne sont aux yeux de l'équité naturelle que d'ambitieux criminels qui ont eu soif du bien et du sang de leurs semblables.

Quand j'ai vu entre l'homme et les autres animaux cette énorme différence à l'avantage de ces derniers, j'ai voulu chercher si cette cruauté, qui lui est particulière, ne tenait pas à sa constitution physique, et j'ai remarqué avec étonnement que seul, entre tous, l'homme avait besoin de l'homme ; j'ai vu que seul, entre les animaux, il naissait nu, sans défense naturelle, et que le créateur semblait avoir empreint sur toute sa personne cette maxime nécessaire à sa conservation : *Aide ton semblable*, d'où dérive cette autre qui est la base de la morale sociale : *Fais aux autres ce que tu veux qu'on te fasse.*

Par quelle inconcevable opposition entre ses mœurs et ses premiers besoins, l'homme, forcé d'avoir recours à l'homme, fait-il

donc un appel à ses semblables pour aller par milliers détruire d'autres milliers de ses frères? On aura beau méditer sur cette question, le résultat de ces méditations, si l'on ne veut jeter des doutes sur la justice divine, sera toujours que la cause de cette monstruosité, de ce crime contre nature, ne peut être que dans les vices des institutions humaines qui régissent le monde.

De fausses idées d'éducation générale ont égaré toutes les nations, de même qu'on voit parmi nous de fausses idées d'éducation domestique égarer tous les particuliers; et l'univers a offert le spectacle de peuples qui dévorent des peuples, en même temps que nos sociétés nous ont présenté celui d'individus qui s'entre-tuent.

Les livres d'éducation générale ont pris le titre de politique des nations. C'est de ce code, dit-on, que l'on a extrait cette phrase, que certains diplomates appellent une maxime : *Diviser pour régner*, laquelle se trouve en opposition avec cette autre, que j'ai puisée dans l'expérience et l'équité naturelle : *Réunir pour être heureux*.

Ce prétendu principe politique gouvernait le monde long-temps avant qu'on eût

osé le publier : il a existé de tout temps dans le cœur des ambitieux ; et l'on sent qu'aussitôt qu'il fut adopté par quelques peuples ou par leurs gouvernemens, les peuples voisins furent obligés de créer un système de défense de leur territoire, afin de n'être pas dupes de leur bonne foi : c'est ainsi que l'art de traiter de nation à nation devint un art de ruse et de duplicité.

Mais ne sortons pas de notre modeste carrière. J'ai promis au lecteur, dans mon premier chapitre, de ne point l'égarer, comme tant d'autres, dans des divagations politiques ; contentons-nous donc de jeter un coup-d'œil rapide sur les vices de notre éducation particulière : d'ailleurs, il est trop vrai qu'il faut plus que du zèle, et même de la raison, pour ébranler l'opinion des peuples sur les vices des prétendues maximes qui dirigent la politique du monde. Hélas! lorsqu'un ami de l'humanité veut s'occuper de cet important objet, il se trouve découragé dès l'abord, en songeant qu'un simple différent sur une légère étiquette entre deux ambassadeurs a souvent causé la mort de cent mille hommes, et réduit deux peuples à la famine. Qu'il

y a loin de là à la pratique de la morale, sur laquelle est fondé le bonheur des hommes !

Laissons donc au temps et aux malheurs, ces grands instituteurs des nations et des individus, le soin de rectifier ces fausses idées sur le bonheur public. Mes observations prouveront du moins que les vices qui causent les maux des corps sociaux sont les mêmes que ceux qui font le malheur des particuliers : ces vices dérivent tous de l'éducation domestique ; car celle-ci influant directement sur ce qu'on appelle le caractère et les mœurs des peuples, l'éducation publique ou générale, qui ne peut être composée que d'institutions morales, découle nécessairement de l'éducation particulière, de même que la masse des volontés individuelles forme la véritable opinion publique. C'est donc, on ne saurait trop le répéter, à l'éducation domestique qu'il faut remonter lorsqu'on veut changer les mœurs d'un peuple ; et c'est en l'envisageant sous ce point de vue, que j'ai cru devoir réunir dans les chapitres suivans quelques observations : elles m'ont paru se placer naturellement dans cette esquisse, parce que, Paris étant en quelque

sorte le régulateur de la France, tracer le tableau des vices de l'éducation des habitans de cette grande cité, et chercher à l'améliorer, c'est agrandir ma carrière sans dépasser les bornes de mon sujet.

CHAPITRE LXX.

Premier Age.

Je viens de dire que notre éducation particulière tend à former des hommes méchans et malheureux; et je suis persuadé que, lorsqu'ils sont bons et heureux, c'est que l'exemple ou le hasard des circonstances a contrarié l'effet naturel de l'éducation.

Je tâcherai d'être simple et clair. D'autres ont été profonds et éloquens; mais, en esquissant un sujet qui intéresse toutes les classes, je dois chercher à être entendu de tous ceux qui voudront me lire. Je pense que si J. J. Rousseau s'était mis plus à la portée du commun des lecteurs, il aurait fait une véritable révolution dans nos mœurs; il a écrit pour les mères de famille, et peu de

mères le lisent, du moins parmi la classe nombreuse des personnes peu fortunées. Il y a plus, peu sont en état de le sentir; et cependant *Emile* est l'ouvrage le plus complet qui ait paru en France sur l'éducation. J'ai remarqué d'ailleurs que la marche que l'auteur a choisie, quoique très-favorable au développement de sa méthode, puisqu'elle offre à-la-fois le principe, l'exemple et le résultat de l'application; j'ai remarqué, dis-je, que cette marche avait jeté le découragement dans l'ame de plusieurs pères de famille et instituteurs : ils ont cru qu'il fallait suivre de point en point ce qu'il prescrit, ou renoncer à élever des enfans; et, sentant leur insuffisance pour un travail qui paraissait exiger tous leurs momens et le sacrifice de presque toutes leurs occupations, ils ont négligé un devoir qui leur a semblé en contradiction trop directe avec les habitudes sociales.

Ceci n'est point une observation vague; elle est le résultat de ce que m'ont dit plusieurs fois de bons pères, d'excellentes mères. Que d'hommes, lorsque je leur ai parlé du pénible, mais touchant emploi d'instituteur de leurs enfans, d'après la

méthode de J. J., m'ont répondu : *Je sens mon incapacité, Rousseau même avoue la sienne !*

J'ai beaucoup médité sur l'éducation ; et si je n'avais lu que l'*Emile*, je serais peut-être découragé : mais sans embrasser un systême de perfection idéale, je pense qu'on peut parvenir à rendre les hommes beaucoup meilleurs qu'ils ne sont, et qu'il ne faut pour cela qu'adopter dans l'éducation privée la méthode opposée à celle que nous suivons.

Ce que je dis paraît exagéré ; et cependant jamais je n'ai causé sur cette matière avec une mère tendre et sans préjugés, avec un père sensible et raisonnable, qu'ils n'aient été obligés de convenir que par mon systême, si c'en est un, on rendrait les enfans heureux, et vraisemblablement bons et justes.

Voici la base de toute ma méthode : Vous garrottez vos enfans, rendez-leur la liberté ; vous les choyez comme des plantes exotiques, traitez-les comme des êtres acclimatés ; vous les battez, caressez-les ; vous développez leur amour-propre, entretenez-lez plutôt sans cesse du sentiment de leur dépendance mutuelle, et inspirez-leur

dans toutes leurs actions l'amour de leurs semblables.

On m'observera sans doute que ces idées ressemblent beaucoup à celles de Rousseau, qui lui-même les avait puisées dans *Plutarque ;* mais jamais je n'ai prétendu que sa méthode ne fût pas bonne : j'ai seulement dit que, pour vouloir faire un ouvrage trop parfait, il avait jeté le découragement dans l'ame des instituteurs. En effet, si on voulait suivre ponctuellement ses préceptes, la génération actuelle ne serait uniquement occupée que de l'éducation de celle qui va naître ; et, malgré cette occupation unique, une grande partie de la génération nouvelle serait mal élevée, car beaucoup de parens n'ont pas plus d'aptitude que J. J. à cette importante fonction.

Lycurgue, que l'on peut regarder comme un grand instituteur, eut plus de confiance dans ses propres connaissances ; aussi réforma-t-il l'éducation publique et particulière de tout un peuple. Il ne s'agit point ici de juger ses institutions, non plus que celles de *Solon ;* et je ne cite ces grands noms, que pour prouver que c'est à tort qu'on se décourage lorsqu'on s'occupe

de l'instruction publique et particulière.

Je ne m'appesantirai pas à prouver que l'esclavage physique dans lequel nous tenons les enfans au moment où ils paraissent à la lumière ; que ces langes dans lesquels nous les garrottons influent sur leur caractère et sur leur santé : il faut être dépourvu de sens, ou aveuglé par l'habitude, pour soutenir le contraire ; cependant tel est l'empire des usages les plus déraisonnables, qu'il y a des femmes qui, voyant l'univers dans leur faubourg, croient que dans le reste du monde habité on emboîte ainsi les enfans, tandis que peut-être les neuf dixièmes des habitans du globe seraient indignés, s'ils savaient qu'il existe un peuple qui garrotte ces êtres faibles comme on ficelle une carotte de tabac.

J'ai vu des Françaises rire de pitié en lisant que les Chinois serraient les pieds de leurs filles avec des liens, afin de les leur conserver petits; et j'ai vu ces mêmes femmes souffrir que les nourrices de leurs enfans serrassent leurs langes; je les ai vues elles-mêmes serrer autrefois, à tour de bras, les corsets baleinés de leurs filles, et refuser des souliers qui ne leur serraient pas le pied. Ainsi, l'usage détestable d'un

peuple éloigné les choque avec raison, tandis que les usages barbares qu'elles suivent leur paraissent naturels, tant l'habitude a d'empire sur les humains!

Ce qu'il y a de plus douloureux dans cette observation, c'est que pas un médecin, pas un anatomiste, n'a le courage de parler franchement aux mères le langage de la vérité; cependant il n'y en a aucun, si ce n'est quelque ignorant routinier, qui ne convienne que cette coutume atroce d'étouffer les enfans dans des langes ne soit la cause de presque toutes leurs difformités, et de beaucoup de maladies, suites du défaut de circulation du sang ou de la gêne des poumons: il n'en est aucun qui ne sache que les enfans noués, difformes, rachitiques, sont très-rares chez les peuples qui ne les emmaillottent pas. Mais, diront ces docteurs, pourquoi voulez-vous que je risque de perdre mes pratiques, en me faisant passer pour une espèce de philosophe qui fronde les usages reçus? Ainsi la science enchaînée par la cupidité, la science même conspire contre la nature et la vérité!

Pour moi, si je ris des erreurs peu importantes, en laissant au ridicule le soin

d'en faire justice, je m'indigne des habitudes qui influent aussi directement que celles-ci sur la santé, sur le bonheur; et, dussé-je être taxé de revenir sur un sujet déjà traité par des hommes célèbres, je tonnerai encore contre ces usages barbares; je dirai que c'est aux écrivains amis des hommes à entasser les citations contre ces méthodes désastreuses, qui font de l'être le plus faible l'être le plus malheureux.

Il est rare de voir des enfans qui ne pleurent ou ne poussent des cris pendant qu'on les emmaillotte; ceux qui sont paisibles durant cette opération sont plus à plaindre peut-être, parce qu'ils ont l'habitude des souffrances, et une résignation que le malheur donne à tous les âges : la plupart crient, et rendent leurs alimens, durant ce supplice de tous les jours; et j'en ai vu que l'on garrottait encore ainsi chaque soir, à l'âge de deux ans, et qui poussaient des cris perçans, sûrs indices que le long usage n'avait pas roidi leur corps contre la gêne et la douleur.

Ces pleurs sont un langage, et non pas une plainte,

Disent quelques femmes, d'après l'Optimiste. Ce vers peut être bon dans la bouche

d'un homme qui croit que *tout est bien ;* mais, dans celle d'une mère, il serait la marque d'un cœur flétri. La première partie en est vraie : *Ces pleurs sont un langage.* Oui, sans doute, c'est un langage expressif à tous les âges, chez tous les peuples ; et les enfans, ainsi que les muets, se servent de ce langage touchant, qui n'est pas équivoque pour l'homme sensible.

Il m'est souvent arrivé de faire ces observations à des mères qui nourrissaient ; elles m'ont traité d'esprit fort ; et l'on sait que, de la part de quelques personnes, ce titre équivaut à celui de visionnaire. Quelquefois, échauffé par la discussion, j'osais leur dire : Mais si l'on vous garrottait ainsi, si l'on vous prescrivait cette cruelle immobilité, et que quelque mal-aise, quelque douleur que vous éprouvassiez, on vous mît dans l'impossibilité de changer de position, trouveriez-vous aussi que cette méthode est bonne ? — Oh ! c'est différent, disaient-elles ; à notre âge ce serait un supplice, et nous ne sommes pas des enfans. — Réponse à-la-fois barbare et stupide : *Nous ne sommes pas des enfans !* Ne dirait-on pas que les enfans sont insensibles, ou que plus un être est faible, débile, et

moins on doit craindre de multiplier ses maux !

Mais, dit-on, l'habitude diminue la gêne que l'enfant éprouve dans son maillot. L'habitude du mal tue, et ne soulage pas. J'ai vu l'infortuné *Latude*, j'ai causé quelquefois avec lui; et je sais que, quoiqu'il eût passé quarante ans dans les bastilles, il n'était pas encore habitué à ce genre de vie, et soupirait chaque jour après sa liberté. Cependant il y a loin d'une prison, dans laquelle on peut se mouvoir, à ces étroits cercueils d'étoffes dans lesquels on enterre les enfans tout vivans.

Je dois cependant l'avouer, cet usage cruel commence à perdre de son empire dans quelques grandes villes, et sur-tout à Paris, parmi les mères qui nourrissent. Graces en soient rendues à J. J. Rousseau, qui a fait comprendre à quelques femmes, que les devoirs de la maternité ne consistaient pas seulement à mettre un enfant au monde : mais plus de la moitié des individus qui naissent dans cette ville immense sont encore garrottés durant leur première année, et ceux même que l'administration publique se charge de recueillir ne sont pas exempts de ce supplice.

Il faut espérer qu'un jour on sera honteux pour l'espèce humaine, en lisant qu'il fallut tous les efforts de la philosophie pour faire entendre à des mères la voix de la nature. Je sais bien que la nouvelle méthode de nourrir soi-même ses enfans, et de laisser la liberté à leurs petits membres, a plutôt été adoptée par orgueil que par devoir, par mode que par sentiment; mais comme une foule de mères ont trouvé des jouissances dans cette mode aussi ancienne que le monde, il y a tout lieu de croire qu'elle ne passera pas si vîte que celle des pantins et des Jeannots : d'ailleurs, le bien est si rare, qu'il ne faut pas trop rechercher le motif qui le dicte; et, puisque tout est mode en France, plût à Dieu que celle d'être justes et bons gâgnât tous les hommes! Sans doute que trouvant leur bonheur particulier et le bonheur général dans la pratique des vertus, ils conserveraient par intérêt ce qu'ils n'auraient d'abord adopté que par caprice. Ainsi la manie de l'économie rurale qui gagna toutes les têtes, il y a environ vingt ans, aurait fini par faire faire des progrès réels au premier des arts, sans la suppression de cette foule de sociétés d'agriculture, dont on

cherche avec raison à réunir les débris.

Puisse donc l'affreux usage de garrotter les enfans, être couvert de ridicule et de honte! Puissent les mères, ou celles qui en remplissent le premier devoir, rendre à des êtres faibles cette douce liberté dont aucun autre animal ne prive ses petits! Qu'elles interrogent celles qui ont adopté cette méthode que la nature même indique; elles diront que leurs enfans les en récompensent par leur sourire, par cet air de contentement qui se peint dans tous leurs traits, et la joie qu'ils éprouvent à faire l'essai de leurs petits membres; elles en seront récompensées sur-tout par la bonne constitution qu'ils acquerront, et par la certitude de n'avoir plus, au lieu d'hommes, des pygmées bossus, boiteux et débiles, comme on n'en voit que trop à Paris, par suite de la paralysie à laquelle on condamne leurs membres pendant leurs premières années.

J'ai dit plus haut que nous choyions les enfans comme des plantes étrangères, au lieu de les traiter comme des êtres acclimatés. En effet, à voir la manière dont on couvre leur berceau, on peut penser que l'air leur est nuisible, ou du moins qu'ils ne sont pas destinés à vivre dans cet élé-

ment. Ensuite, lorsqu'ils grandissent, le soin avec lequel on les vêtit, ferait croire que les Français sont condamnés à passer la moitié de l'année dans des serres chaudes comme des ananas; et cependant, lorsqu'on voit les grands chapeaux, les voiles, les parasols dont on ombrage leur tête en été, on est tenté de penser que ces êtres infortunés doivent passer leur vie dans les parties des pôles qui sont à jamais privées de la présence du soleil.

J'ai vu des mères forcer les nourrices de leurs enfans à couvrir leur tête d'une peau de taupe afin de la leur tenir chaudement: qu'un charlatan conseille ce remède, il fait fort bien, s'il a des peaux de taupes à vendre; pour moi qui suis très-sensible au froid, je sais bien que si je me coiffais d'une peau de taupe, cette chaleur insupportable me rendrait fou avant un mois.

Je ne m'étendrai point sur tous les dangers de cette fatale éducation, je sais qu'à cinq ou six ans, on commence à choyer un peu moins les enfans; mais c'est là un mal nouveau; car ce changement en fait périr beaucoup, et encore une fois, puisque nous devons être des hommes, il faut nous

élever de manière que nous puissions un jour être tels.

Il n'est pas nécessaire d'aller chercher loin de nous des exemples, ni de remonter aux peuples anciens pour sentir le vice de cette éducation physique; il suffit de jeter un coup-d'œil sur les enfans des cultivateurs [1], qui, parvenus à l'âge de trois ou quatre ans, jouissent de presque toute leur indépendance : sobriété, essai habituel de leurs forces, de de leur adresse, voilà ce qui en fait des hommes robustes, voilà ce qui séparerait cette classe de toute autre pour la beauté et la constitution physique, si la misère, le manque de nourriture saine et

---

[1] Je n'entends pas, par cultivateurs, ces hommes qui, comme moi, ont souvent pris la bèche ou la houe pour faire des expériences en petit, ou pour travailler une plate-bande de jardin : non, c'est alors un délassement, et non un travail. Le cultivateur est celui qui ne quitte la bèche que pour conduire la charrue, et qui concourt, par ses travaux journaliers, à faire croître ces végétaux utiles, et particulièrement ces céréales qui font la nourriture de l'homme. Je dois observer ici que cette classe d'hommes serait bien plus forte encore, si leur développement physique commençait au sortir du sein de la mère.

l'excès du travail ne l'abâtardissaient pas. [1]

Mais si la nature semble seule donner des préceptes pour l'éducation physique pendant les cinq ou six premières années de la vie, s'il suffit en quelque sorte de la laisser agir dans cette période ainsi que dans les suivantes, l'éducation morale réclame d'autant plus de soins de la part des parens ou instituteurs, qu'elle me semble devoir être plus en opposition avec notre vieille manière *d'instruire* les enfans ; et je me sers maintenant de ce mot, parce que, si en effet la première éducation est toute en action, lorsque l'enfant ne peut encore se faire entendre que par ses gestes, elle change, non

[1] Il n'est que trop vrai que c'est au manque des objets de première nécessité, et aux efforts qu'ils font quelquefois pour se les procurer, que les cultivateurs doivent la plupart de leurs maladies ; c'est pour cela que l'art de traiter ces derniers diffère essentiellement de celui de soigner l'habitant des villes. A l'un il faut des restaurans, à l'autre la diète ; aussi ai-je remarqué que, dans tous les départemens pauvres, les cultivateurs, aussitôt qu'une maladie les force de rester au lit, envoient chercher du pain blanc et du vin vieux. Un homme riche témoignant un jour son étonnement sur cette habitude à un chirurgien de campagne, celui-ci lui repondit : « Une partie de ce qui cause vos « maladies guérirait celles de vos métayers. »

d'objet ou de méthode, mais de moyens quand il sait exprimer ses idées par la parole; alors s'ouvre une nouvelle carrière, et ce que nous appelons l'instruction, devient une partie essentielle de l'éducation. Jusques-là, les idées de l'enfant s'étaient fixées particulièrement aux objets de ses besoins habituels, maintenant il veut avoir des notions de tout ce qu'il a vu, de tout ce qu'il voit. Les questions s'accumulent; il est avide de savoir, et l'on devine aisément que le meilleur moyen de diriger la première éducation serait de ne présenter aux regards des enfans, que des objets simples dont on pût leur donner des notions claires. A cet égard, j'aurai sans doute peu de contradicteurs, puisque, même pour instruire les hommes, on est obligé d'employer cet ordre naturel, et de passer ainsi dans les méthodes d'enseignement du simple au composé.

Quoi qu'il en soit, comme on ne peut concilier cette espèce d'isolement des enfans avec nos habitudes sociales; comme on ne peut garantir qu'ils ne fixeront pas leur attention sur des objets matériels ou immatériels dont il serait difficile de mettre la description à la portée de leur intel-

ligence, je pense que du moins il ne faut jamais leur donner de fausses notions, et qu'il vaut encore mieux leur avouer franchement notre ignorance, que de les égarer : le premier parti leur suscitera seulement une opinon de notre faiblesse, qui ne sera peut-être pas tout-à-fait perdue pour eux, tandis qu'une erreur, peu essentielle en apparence, suffirait pour enfanter dans leur esprit des erreurs très-funestes, et pourrait leur ôter toute confiance en la vérité, s'ils s'apperçevaient un jour qu'on les a trompés.

Ici se présente une grande difficulté; Jean-Jacques même a mieux aimé éviter de la développer que de s'appesantir sur les moyens de la vaincre. Cette difficulté résulte de nos usages, de nos vices sociaux, lesquels sont véritablement en opposition directe avec le plan d'une bonne éducation. Rousseau a presque isolé son *Emile* pour le garantir de tout contact avec les hommes, ou, s'il approche malgré lui, de ces élémens indéfinissables, que l'on nomme la société, il couvre son élève de ses ailes protectrices. Il s'est enfin créé, pour ainsi dire, un monde particulier; et voilà précisément ce qui a découragé les parens

et les instituteurs qui se sont plus attachés aux détails qu'aux préceptes généraux de son ouvrage. Je sens ma faiblesse ; mais j'oserai émettre mon opinion sur cette grande difficulté.

Il est certain que si tous les hommes avaient un même systême d'éducation, il serait facile de diriger le développement des facultés morales du premier âge, puisque chacun seconderait sans effort la tendre sollicitude des parens; mais il n'est que trop vrai qu'un seul individu, avec des principes opposés aux nôtres, sans mauvaise intention, et en suivant la route commune, va détruire, en un quart d'heure d'entretien avec votre élève, le fruit de plusieurs années de soins. Que faut-il donc faire pour prévenir ce malheur ? presque le contraire de ce que conseille Rousseau : oui, quelque retenue que m'impose ce nom, je le répète sans hésitation, il faut suivre une marche presque opposée à celle qu'il a suivie dans l'éducation isolée d'Emile, c'est-à-dire, qu'au lieu de peindre à un enfant les hommes tels qu'ils devraient être, il ne faut lui déguiser que les vices dont on est certain qu'il ne peut encore être temoin; car, à mesure que le

tableau de nos folies, de nos erreurs et de nos crimes se déroulera à ses yeux, je suis d'avis qu'on les lui décrive avec les couleurs qui doivent les lui faire éviter. Ainsi, en le prévenant que les hommes s'amusent trop souvent à induire en erreur leur semblables, et à se jouer de la crédulité des être faibles, vous le mettrez en garde contre ces récits mensongers, ces fausses notions, ces prestiges imposteurs dont on environne trop souvent les premières années. Alors il s'habituera à vous croire, à n'ajouter foi qu'aux rapports des hommes dont vous lui aurez garanti la franchise. En un mot, je trouve infiniment moins de danger à ce que mon élève voie qu'il y a des menteurs et même des insposteurs dans le monde, que s'il pensait être obligé de croire aux mensonges et aux impostures dont on se fait un jeu d'abreuver son esprit. J'aime mieux enfin qu'il croie que sa bonne est une folle ou une trompeuse, lorsqu'elle raconte des histoires de fées et de revenans, que s'il croyait à ces fées et à ces revenans.

Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit dans le chapitre LIV [1], sur le genre de con-

---

[1] Ce chapitre a pour titre LA FANTASMAGORIE. *Première Education.*

naissances qui paraît propre à cet âge : je suis persuadé qu'on peut satisfaire, alimenter même sa curiosité naturelle, son désir d'apprendre, par le seul récit des phénomènes que nous offre la nature; ces détails intéressans peuvent aussi être présentés de manière à faire naître, à développer son goût pour la profession qu'on desire lui faire embrasser : c'est par cette méthode simple, qui n'exige dans les parens ou les instituteurs que du bon sens et des connaissances faciles à acquérir ; c'est en joignant à ce système d'éducation une bonté sans faiblesse, et cette espèce d'abandon, de familiarité qui commande la confiance ; c'est sur-tout en n'usant jamais du droit anti-social du plus fort, droit que toutes nos institutions tendent à proscrire, et que nous avons cependant conservé dans les corrections dures, humiliantes et même indécentes que nous infligeons aux enfans; c'est en se faisant un petit manuel de ces vérités simples que l'on conduit le jeune élève, par des chemins de fleurs, à cette seconde époque de la vie où les devoirs de l'instituteur s'accroîtront en raison du développement des facultés de l'être dont il se plaît à préparer le bonheur.

CHAPITRE LXXI.

SECOND AGE.

Livres élémentaires.

Le second âge est cette période de la vie qui s'écoule entre nos premières années et l'adolescence. L'éducation commence réellement à l'instant où l'enfant voit le jour; mais c'est particulièrement durant cette seconde période, que le caractère, en se développant, permet de pressentir les goûts qui domineront dans l'élève, et même le genre de son esprit. C'est aussi à cet âge que l'on peut diriger ses penchans; et rectifier les erreurs qui se sont glissées dans l'éducation des premières années.

Jusqu'à cinq ou six ans, la plupart des enfans sont gâtés par leurs parens, et il faut convenir que cette faiblesse de la part de ces derniers est, à quelques égards, excusable, puis qu'elle tient à l'intérêt qu'inspirent ces êtres exposés à une foule de maladies. Tous les calculs de mortalité prouvent en effet que, dans cette période, il

meurt beaucoup plus d'individus que dans toute autre ; et il n'y a pas de doute que cette mortalité est plus grande dans les contrées de l'Europe où l'on emmaillotte les enfans, que dans celles où ils jouissent d'une liberté si nécessaire au développement de leurs facultés à une époque où ils font, pour ainsi dire, l'essai de la vie.

Lorsqu'ils entrent dans cette seconde période, que nous appelons le second âge, les parens changent tout-à-coup de ton : plus ils ont été faibles, plus ils deviennent sévères. On trouvait tout charmant de la part des enfans, lorsque ceux-ci étaient des perroquets ; on veut maintenant que leurs reparties soient aussi heureuses, mais on exige qu'ils les puisent dans leur propre fonds : c'est demander l'impossible ; et cette exigeance leur impose une sorte de retenue, d'embarras, qui quelquefois ressemble à la stupidité. J'ai indiqué, dans le chapitre LIV, une autre cause de cet idiotisme apparent, qui prend également sa source dans les vices de l'éducation actuelle ; et je répèterai ici que, tant qu'on bercera le premier âge de puérilités mensongères, de prestiges trompeurs, de fausses

notions, les parens seront occupés dans l'âge suivant à tâcher d'effacer de l'esprit de leurs enfans toutes ces sottises, tandis qu'ils n'auraient eu qu'à diriger le développement des connaissances acquises, si ces connaissances eussent été fondées sur la vérité.

Je ne m'étendrai pas sur l'éducation physique qui convient au second âge; elle est une suite nécessaire de celle des premières années. La nature est encore le meilleur guide. Les exercices que l'on permet aux enfans doivent être déterminés par leur constitution, ou plutôt l'élève lui-même se sent d'autant plus le besoin de faire usage de ses forces, de son agilité, que son tempérament est plus robuste; car, il ne faut pas s'y tromper, cette sorte de turbulence, d'habitude du mouvement, que l'on remarque dans les enfans, n'est autre chose que ce besoin d'indépendance, ce desir involontaire et presque machinal de développer leurs facultés physiques. Plus on s'opposera à ce développement, et plus on contrariera la nature; mais, l'on aura beau faire, celle-ci donnera toujours les premières leçons : elle dictera ses lois à l'enfant avant que l'instituteur ait

pu lui faire comprendre que c'est pour la société qu'on veut le former.

De ces observations, il résulte que l'éducation, soit physique, soit morale, est d'autant plus facile à diriger, que nos habitudes sociales s'écartent moins des lois imposées par la nature; c'est pour cela que, chez les peuples corrompus, en France par exemple, et sur-tout au sein de Paris, l'éducation offre de grandes difficultés.

J'ai dit ailleurs que nous avions peu de livres élémentaires propres au second âge. Il y a quinze ans, on ne connaissait que les ouvrages de Berquin : depuis la mort de cet estimable auteur, Jauffret est entré dans cette honorable carrière, qu'il suit avec succès; et, sans établir de comparaison entre le mérite littéraire de ces deux auteurs, j'avoue franchement que le plan adopté par le dernier est plus conforme à mes idées sur l'éducation que celui du premier ami des enfans, parce que ses préceptes sont plus liés à la connaissance des faits, d'où résulte nécessairement un double avantage : l'éducation purement morale ou métaphysique, et un commencement d'instruction qui, en occupant

agréablement les enfans, les dispose à l'étude des sciences physiques et des arts, et leur prépare des jouissances pures.

D'autres auteurs se sont encore essayés avec quelque succès dans ce genre d'ouvrages, qui nécessite de profondes méditations, et pour la composition desquels il faut joindre des connaissances étendues à l'art peu commun de s'exprimer très-clairement, et à celui de donner au style les formes qui se rapprochent de celles du langage familier de l'âge pour lequel on écrit. Il faut être instruit, savant même, sans trop le paraître ; clair, sans être prolixe ; simple, sans trivialité ; naïf, sans niaiserie. Trop de force dans les idées fatigue le jeune lecteur, trop de mollesse l'ennuie. Il faut sur-tout parler à son imagination pour arriver à sa raison ; et c'est pour cela que je conseille aux auteurs de ces ouvrages élémentaires de s'attacher particulièrement à la description de quelques phénomènes physiques, à celle des arts les plus usuels, aux notions les plus simples de l'histoire naturelle, certain que les maximes morales se présentent d'elles-mêmes à la plume de celui qui s'est bien pénétré du but de ses utiles travaux.

Je sais bien que les auteurs de ces petits ouvrages ne recueilleront pas, sur-tout en France, le degré d'estime qu'ils méritent; je sais qu'un petit recueil de petits vers bien fugitifs, même un peu lestes, rapportera plus de gloriole; mais n'est-ce donc rien, pour l'homme de lettres, que de pouvoir dire : je suis sûr d'être utile? n'est-ce donc rien que cette espérance consolante, pour l'écrivain ami de l'enfance, d'avoir préparé l'esprit de ses lecteurs à des connaissances qui peuvent influer sur leur bonheur, et d'avoir ouvert leur cœur aux sentimens généreux, aux qualités sociales qui doivent un jour leur mériter l'estime, l'amour et le respect?

Eh! pourquoi les instituteurs de l'enfance seraient-ils honorés dans un pays où l'enfance est si négligée? pourquoi des hommes, qui sentent la dignité de cet emploi, s'en chargeraient-ils dans une ville où les précepteurs sont à-peu-près traités comme des laquais? Naguère on s'assurait qu'un instituteur savait la langue d'Homère et celle de Virgile : ce point éclairci, l'éducation de l'enfant lui était entièrement confiée. La moralité du précepteur, ses opinions sur l'éducation, entraient pour

peu de chose dans la détermination des parens. L'enfant grandissait, parlait un peu les langues grecque et latine; et, comme la rectification des idées n'est pas essentiellement liée à la nécessité de les exprimer dans plusieurs langues, le jeune homme avait moins appris à former son jugement qu'à varier les moyens de l'émettre : en un mot, ce pouvait être encore un sot; mais c'était un sot en trois langues. — Et ses principes moraux ? — Est-ce qu'on s'inquiétait de cela ? Il savait son *Horace* par cœur; heureux s'il n'avait pas puisé dans cet auteur seulement les règles de sa conduite !

Aujourd'hui nous avons moins de précepteurs, et l'on est encore moins difficile qu'autrefois sur le choix : c'est un mal de plus; car il vaut mieux savoir bien le grec, et sur-tout le latin, que de ne rien savoir. Mais n'anticipons pas. Je ne m'occupe ici que du second âge; et l'on sent déjà que le but de ce chapitre est de faire un appel aux véritables gens de lettres (c'est-à-dire aux écrivains qui sentent toute la dignité de ce titre), et de les engager à diriger leurs travaux vers l'éducation, persuadé que ce concours des talens peut détermi-

ner une véritable amélioration dans les mœurs.

CHAPITRE LXXII.

Adolescence.

Instruction publique.

Je me suis particulièrement attaché, dans le chapitre précédent, à faire sentir la nécessité des bons livres élémentaires pour chaque âge, en insistant sur la nécessité de diriger la composition de ces ouvrages vers la description des faits, parce que je suis persuadé que l'on peut en faire découler des préceptes moraux, qui se gravent d'autant plus profondément dans l'esprit, qu'ils se rattachent à ces faits dont quelques-uns même sont en action : d'ailleurs, les livres de pure morale, établie sur des définitions méthodiques, quelque bien faits qu'ils soient, sont toujours froids pour cet âge. Les meilleures leçons que l'on puisse donner font partie de l'éducation usuelle familière ; elles sont liées à la répression des actions blâmables, à l'en-

couragement aux bonnes actions, ou même au jugement de celles dont l'élève a été le témoin : ces entretiens, auxquels le lieu, l'occasion, et sur-tout la situation d'esprit de l'enfant, ajoutent beaucoup de force, sont pour lui un véritable cours de morale en action ; et, si les occasions de développer tous les préceptes qui doivent diriger sa conduite ne se présentent pas naturellement, c'est à l'instituteur à les faire naître avec adresse.

Lorsque l'enfant arrive à cet âge où se développent de nouvelles facultés ; lorsqu'il parvient à cette époque appelée l'adolescence, sa raison plus affermie, ses goûts moins frivoles, le portent vers des objets qui favorisent l'essai de ces nouvelles facultés. Le grand art de l'éducation est de suivre pas à pas ce développement, et de fournir sans cesse un aliment à ses goûts, à sa raison : un art plus difficile, et que l'on sent mieux que l'on ne peut l'enseigner, est celui de diriger, à son insu, ce développement successif vers l'état, la profession, auxquels on le destine.

Il est inutile d'observer que, parvenu à l'adolescence, l'élève a déjà fait un commencement de cet apprentissage ; les arts

manuels sur-tout exigent qu'on le plie de bonne heure à certaines habitudes du corps qui leur sont propres : mais on se trompe fort, si l'on pense accélérer l'éducation physique et morale en excédant les enfans de travaux et d'études. Cette méthode use à-la-fois le corps et l'esprit ; et il n'est pas rare de voir des adolescens, d'abord cités comme des prodiges, s'arrêter tout-à-coup, semblables à la végétation hâtive de certaines plantes qui, produisant de bonne heure des fleurs, ne donnent que des fruits languissans et sans saveur.

A mesure que l'intelligence de l'adolescent s'accroît, les notions qu'il a acquises dans le second âge doivent le conduire à des connaissances d'un ordre plus élevé, plus composé. Les notions préliminaires qu'on lui a données peuvent être considérées comme le péristile du temple des arts et des sciences dont on lui permettra bientôt l'entrée ; car l'enseignement doit être tel, que chaque partie puisse se rattacher au tout, et concourir au même but. En un mot, l'instruction que l'on donne à l'enfant au sortir du berceau, est essentiellement liée à celle qui doit suivre ; et l'on peut dire qu'il a dès-lors commencé

à apprendre ce qu'il doit savoir un jour : telle est aussi la marche de la nature.

On voit que dans ce systême, l'élève n'a rien à oublier; il n'y a point, comme dans notre éducation actuelle, d'instruction particulière et indépendante pour chaque âge ; toutes les leçons de l'instituteur étant coordonnées à l'avance, l'élève lui-même semble indiquer celles qui conviennent à son âge, à son intelligence; mais c'est moins l'âge que le degré d'intelligence qui doit régler le genre de ses études : il ne faut pas plus exiger d'un esprit faible que l'on n'exigerait, dans un autre sens, d'un corps débile. Trop souvent des maux physiques, la faiblesse de tempérament des parens devenue transmissible, ou les accidens, influent sur les facultés morales des enfans. Il serait superflu d'entrer dans des détails; j'indique des préceptes généraux, et n'ai pas la prétention de renfermer dans quelques pages un traité d'éducation ; j'observerai seulement que de nouveaux sujets pour les livres élémentaires se présentent à l'ami des adolescens : l'histoire morale des hommes peut leur être offerte dans les rapports les plus généraux, et dégagée de toutes les dissertations politiques que l'on peut regarder

pour la plupart comme les rêves de l'historien.

Les questions si souvent reproduites et si mal résolues sur l'instruction publique et sur le choix des méthodes d'enseignement se présentent naturellement ici, puisque c'est sur-tout aux adolescens que les écoles publiques sont destinées.

Je sais que mon opinion paraîtra extraordinaire, extravagante même, à quelques personnes qui ne peuvent secouer le joug des préjugés héréditaires ; cependant je n'hésite pas à dire que si l'éducation domestique était raisonnable, les écoles publiques seraient absolument inutiles ; car, à mon avis, l'avantage prétendu de l'émulation qu'on trouve dans ces écoles, ne compense pas les dangers du contact des élèves.

On sent bien qu'il n'est question ici que des écoles qui ont pour objet l'enseignement en général, et non de ces institutions qui sont destinées aux progrès des sciences, et à la démonstration spéciale de quelques arts : celles-ci me paraissent très-utiles, et c'est sous ce point de vue particulier que j'ai considéré l'école polytechnique (ch. LXVII),

et que l'on peut considérer les écoles de chirurgie, des mines, etc. etc.

Cependant, tant que l'éducation privée ne sera pas perfectionnée, les écoles publiques seront indispensables, non seulement comme servant de complément à l'éducation domestique, mais encore comme contribuant à former des précepteurs pour cette éducation, et aussi pour ne point laisser perdre le goût des langues mortes, indispensable pour bien sentir les beautés d'une foule de grands écrivains, et faciliter nos communications avec les peuples du Nord.

Entrerai-je ici en lice avec les partisans des systêmes opposés en instruction publique? Non, car je risquerais d'être battu par les deux partis, la modération étant regardée comme faiblesse par ces terribles disputeurs.

Les uns veulent les colléges avec tous les degrés d'enseignement et leurs dénominations insignifiantes : ils veulent leurs anciens cahiers, quoique les sciences physiques qu'ils enseignaient en philosophie aient fait des progrès qui font de ces cahiers un tissu d'erreurs : les professeurs veulent leurs costumes, et leur ancienne autorité,

et leur portier-fouetteur, et tous les autres attributs du métier ; ils veulent enfin que leurs élèves mettent douze ans à apprendre deux langues que deux années suffisent pour bien savoir, et ils voudraient peut-être pouvoir, au besoin, faire donner le fouet même à l'écolier de rhétorique pour ouvrir un peu son intelligence. [1]

Les autres non moins déraisonnables, ne veulent plus de classes, mais seulement des cours; quelques-uns même ne veulent ni cours, ni classes, et dans leur fureur destructive, peu s'en faut qu'ils ne proscrivent les langues grecque et latine, par cela seul que l'enseignement de ces langues était la base de l'éducation dans les anciens colléges. Les abus qui s'étaient glissés dans ces institutions leur ferment les yeux sur le mérite des plus illustres professeurs, et, semblables à des fils ingrats et dénaturés, ils se servent des talens qu'ils ont puisés dans le sein de ces universités pour ameu-

[1] Cette punition indécente était bannie depuis quelque temps des colléges de Paris, mais non tout-à-fait encore de ceux de certaines villes de France. On peut dire, à coup-sûr, que l'écolier qui s'est laissé donner le fouet en rhétorique a été, par la suite, un homme sans courage et sans génie.

ter contre elles la foule des ignorans qui tremblent qu'on ne rassemble leurs débris.

La raison, à mon avis, se trouve dans l'intervalle qui sépare les opinions exagérées. Il y avait dans nos anciens colléges de grands abus, et les hommes qui vivaient en quelque sorte de ces abus, n'avaient pas attendu leur destruction pour les révéler. On peut même dire que les meilleurs ouvrages qui aient paru sur l'instruction publique sont ceux qu'on a publiés à l'époque où il était question de leur amélioration, et non de leur anéantissement. Au moment où j'écris, les hommes de bien et de sens paraissent s'entendre sur les points les plus essentiels. Ce n'est pas dans une esquisse rapide que je développerai mes idées sur cet important sujet ; il est au surplus facile de les pressentir par ce que j'ai dit plus haut. La connaissance des faits et des causes qui les produisent me paraissent constituer la véritable instruction : il est aisé d'ajouter aux études qui doivent donner ces connaissances celle des langues les plus essentielles, ou même de faire concourir ces études au même but. Les écoles spéciales, auxquelles on n'est admis qu'après un examen préalable, perfectionne-

ront l'instruction des élèves dont les progrès importent plus essentiellement à la prospérité et à la gloire nationale, et dont les travaux doivent payer un jour les bienfaits de la patrie.

CHAPITRE LXXIII.

Institutions morales et politiques.

Au sortir de l'adolescence, on ne s'attache plus qu'à perfectionner l'éducation que l'élève a reçue. Quelques années encore, et il appartient plus intimement à la société; cependant, à cette époque, trop de passions viennent l'assaillir pour que l'éducation domestique puisse seule les diriger. Sans doute il sera fort des principes dont on aura nourri sa jeunesse; mais les préceptes isolés ne suffiront plus pour l'instruire de ses nouveaux devoirs, et le garantir des piéges qui s'offriront à chaque instant sous ses pas : il faut donc que de grandes leçons, de grands exemples viennent frapper son esprit et son cœur. Jusqu'ici on a cherché à lui prouver que son intérêt, d'accord avec celui de tous, est

d'être juste ; aujourd'hui il faut qu'il en soit convaincu. Il n'en croit plus ses instituteurs sur parole ; il demande autre chose que des maximes : que faut-il donc encore pour que ses nouvelles habitudes sociales ne détruisent pas le fruit de l'éducation ? Il faut des institutions morales qui soient en harmonie avec les principes de cette éducation.

Les institutions morales sont en effet le complément de l'éducation, elles sont plus encore ; car elles exercent un véritable empire sur ceux même dont l'éducation a été mauvaise ou négligée, et dirigent en quelque sorte cette portion de l'opinion publique qui constitue le caractère national; c'est pour cela qu'on se trouve conduit à considérer ensemble les institutions politiques et morales comme concourant au même but, et ne formant, pour ainsi dire, qu'un même corps d'instruction.

Nous avons peu de livres d'instruction et un très-grand nombre d'ouvrages sur la politique, ce qui, à mon avis, suffit pour prouver que nous entendons encore moins la dernière que l'autre, puisque des gens qui n'ont pas la première idée du gouvernement d'un petit ménage, croient pouvoir donner

des leçons sur l'art de régir les états. Il en est de même dans l'enseignement de toutes les sciences : nul ne veut se borner à en présenter les élémens qu'il entend à peine; tous osent en sonder les profondeurs, certains qu'ils auront pour admirateurs cette classe d'hommes qui jugent sur l'enveloppe, et qui ne sait pas que si le titre demande un *la Place*, l'exécution annonce un écolier.

Quand on a vu une révolution, on lit avec pitié presque tout ce qu'on a publié sur la politique depuis quelques siècles, et l'on est tenté de regarder ces prétendus publicistes comme ces hommes qui présentent en carton des modèles de machines qu'ils conseillent de faire exécuter en fer, et dans l'effet desquelles ils n'ont tenu aucun compte des frottemens et des résistances.

Je me bornerai donc à dire que si l'éducation était moins négligée, les bonnes institutions, soit morales, soit politiques, naîtraient bientôt d'elles-mêmes, parce que l'opinion publique, qui n'est autre chose que la réunion des opinions particulières, dicterait sans secousse ses volontés à l'autorité, ou plutôt, l'éducation exerçant son influence sur tous les membres de la société, l'autorité ne ferait que céder à sa

propre impulsion, en créant de semblables institutions, qui sont les plus sûrs garans de la stabilité des états et de la prospérité des nations.

Sous un gouvernement juste, les institutions politiques ayant des rapports intimes avec les institutions morales, elles doivent nécessairement se prêter un mutuel appui, et être tellement liées, que l'on ne puisse appercevoir le point de contact ; car on aura beau établir des distinctions métaphysiques, la morale ne sera jamais que la justice prise dans le sens le plus étendu.

Un peuple dont l'éducation est bonne, et dont les institutions sont en harmonie avec cette éducation, a donc, par une conséquence indispensable, de bonne lois : il a plus que des lois, si l'on peut s'exprimer ainsi, puisqu'il a le sentiment qui dicte les actions justes, et cette impulsion qui porte à réprimer les mauvaises.

On sent que je ne pourrais entrer dans le développement de ces vérités, sans m'occuper de la forme du gouvernement, et l'on a vu dans mon premier chapitre, que j'avais cru utile de m'interdire toute digression politique. Je me bornerai à rapporter

ici une observation de *Mably*, que je crois applicable à tous les temps, à tous les lieux, et qui rentre dans mon opinion sur la nécessité des institutions morales : *Quand les lois des mœurs subsistent, toutes les autres sont en sûreté.*

CHAPITRE LXXIV.

Petits Savoyards et Auvergnats.

Eh ! comment ne seraient-ils pas généraralement des hommes probes ces bons habitans des environs du Mont-Blanc et du Puy-de-Dôme, qui ont commencé par être des enfans laborieux ?

Je ne rencontre jamais un de ces petits ramoneurs sans chercher à deviner dans sa démarche, à démêler à travers la suie qui cache ses traits, s'il a des besoins ; et, quand je lui donne quelque pièce de monnaie, il voit sans doute un bienfait dans ce qui n'est que l'acquit d'une dette : oui, une dette. Lorsque je voulus mettre au théâtre un petit tableau de leurs mœurs, de leurs habitudes, jé fis venir chez moi successivement plusieurs de ces petits ra-

moneurs : à peine entrés, ils dirigeaient leurs pas vers la cheminée, et étaient tout surpris de voir que je n'exigeais d'eux, au lieu d'un ramonage, qu'un quart-d'heure d'entretien et la petite chanson. Quelques-uns me prirent pour un fou peut-être. Quoi qu'il en soit, la pièce qui fut le fruit de cette étude ayant réussi, il leur revint de droit une petite portion de la part d'auteur.

Depuis quelques années j'en rencontre qui mendient, accroupis sur les trottoirs des ponts ; ceux-là ont dégénéré, et je suis presque tenté de croire que ce sont des Auvergnats de Paris.

Un jour je fus arrêté par la douleur vraie d'un de ces petits malheureux ; il était appuyé contre le parapet des boulevards, et ne tendait pas la main celui-là. Je m'approchai, et lui offris un peu de monnaie; il me refusa avec un accent qui partait de son ame, et arriva à la mienne. Etonné, je l'interrogeai ; il m'apprit, d'une voix entrecoupée, le sujet de sa vive douleur. Rentré chez moi, plein de son récit, qui m'avait vivement ému, j'essayai de le tracer, quelque persuadé que je fusse que je ne pourrais pas faire passer dans mes vers sa touchante simplicité ; le voici :

LE PETIT AUVERGNAT.

ROMANCE.[1]

Ah ! laissez-moi, gardez votre richesse,
Gardez vos dons, je n'en ai plus besoin.
L'argent n'est rien, quand on meurt de tristesse :
Epargnez-vous un inutile soin.
Tout m'est égal, ou fortune, ou misère :
Le petit Luc a perdu son bon père.

Il me porta pendant le grand voyage,
Quand de Saint-Flour nous vînmes à Paris ;
Il m'enseigna bientôt le ramonage :
Ce que je sais, de lui seul je l'appris.
Oublions tout, et mourons de misère.
Le petit Luc a perdu son bon père.

Je me disais : Sa vieillesse est prochaine ;
Je deviens fort, je le soulagerai.
Avec plaisir je prenais de la peine,
Et j'en prenais toujours trop à son gré ;
Mais à présent, qu'importe la misère ?
Le petit Luc a perdu son bon père.

Las ! chargez-vous d'écrire à ma famille
Que mon vieux père a passé dans mes bras.
Nous étions trois, deux garçons, une fille ;
Mais je sens bien que je ne vivrai pas.
Voilà six francs pour ma sœur et mon frère.
Je n'ai plus rien.... j'ai perdu mon bon père.

---

[1] La musique de cette romance est aussi de Devienne, et paraîtra avec celle du chapitre LXIII.

Lecteur, quand vous rencontrerez un de ces petits êtres laborieux, dites-vous : Cet infortuné est peut-être orphelin, ou du moins sans appui dans cette grande ville ; son cri demande de l'ouvrage, mais est-il certain d'en trouver ?... Lecteur, n'attendez pas qu'il tende la main, et refusez plutôt à celui qui, couché sur le pavé, et singeant la douleur, commence bien jeune le plus vil des apprentissages.

CHAPITRE LXXV.

CARACTÈRE DES SAVANS.

Lavoisier.

Je suis persuadé que le caractère des philosophes [1] du siècle dernier différait essentiellement de celui des savans de la fin du dix-huitième. Le pédantisme est presque toujours l'apanage des hommes dont le

---

[1] On sait que les anciens, et après eux les modernes, jusqu'au milieu de ce siècle, ont donné le titre de philosophes aux hommes qui se vouaient à l'étude des sciences naturelles.

principal mérite est plus dans des abstractions que dans la connaissance des faits. Cette prétendue science, qui proclame les rêves d'une imagination exaltée comme des principes, donne à ses adeptes un orgueil qui leur fait regarder en pitié le reste des mortels; et c'est sans doute pour cela que plusieurs philosophes anciens nous sont aussi connus par les ridicules de leur caractère, que par l'extravagance de leurs systêmes.

Quoi de plus plaisant, en effet, que le spectacle que nous offrent certains philosophes de l'antiquité? Oh! moi, j'ai toujours pensé que la philosophie était dans les hommes en raison inverse de leur morgue. Lorsque je parcourais les cosmogonies des anciens, autant pour me faire une idée de leurs systêmes, que pour avoir le tableau de leurs erreurs, je passais rapidement sur celles dont les auteurs enveloppaient d'une espèce d'appareil la recherche de la vérité : c'est ainsi que je me crus dispensé de lire la cosmogonie de Démocrite l'Abdéritain, en apprenant que pour la composer il s'était retiré dans les tombeaux d'Abdère, et que là il souhaitait souvent d'être aveugle pour pouvoir s'oc-

cuper, sans distraction, de la formation du monde.

Qu'ils sont différens de ces prétendus philosophes, nos savans d'aujourd'hui ! J'en demande pardon à mes chers collègues les gens de lettres, mais je ne puis m'empêcher de convenir que la société de ces savans est généralement plus agréable que la leur; et ici je parle des vrais savans, car les autres rentrent dans la classe de ceux qui, parmi les anciens, avaient d'autant plus de morgue qu'ils avaient moins de véritable science.

C'est sur-tout depuis que nos connaissances physiques ont à-la-fois resserré leur domaine et étendu leur puissance, et que l'on a vu sagement, ainsi que l'a dit un physicien célèbre, que les bornes de l'expérience et de l'observation devaient être considérées par nous comme celles de la nature; c'est enfin depuis que la méthode du géomètre a remplacé, en quelque sorte, celle du métaphysicien dans l'étude des sciences naturelles, que ceux qui les cultivent ont descendu de la hauteur où des imaginations exaltées voulaient les tenir. Eh ! comment la plupart des philosophes de l'antiquité auraient-ils pu s'abaisser à

l'observation des détails, eux qui ne s'occupaient qu'à créer des mondes? comment se seraient-ils amusés, comme *Lavoisier*, à décomposer l'air; comme *Vauquelin*, à analyser des substances terrestres, ou, comme *Hauy*, à mesurer les angles de leurs cristaux, eux qui croyaient pouvoir former avec des atomes, des molécules sphériques, des monades, cette foule de corps célestes qui se meuvent dans l'espace? comment ces rivaux du créateur auraient-ils daigné s'entretenir avec de faibles créatures?

Mais ces hommes qui observent les produits de la nature dans les rapports qu'ils ont avec les besoins de la société; ces hommes qui mesurent la grandeur de la science par son utilité, doivent nécessairement rechercher les communications qui étendent ses progrès. Ce n'est point, comme le philosophe d'Abdère, dans des tombeaux que Lavoisier travaillait à tracer une nouvelle route aux chimistes, mais dans un vaste laboratoire, au milieu de ses confrères, de ses amis; recueillant les avis, profitant des conseils; sans cesse occupé à réunir, à solliciter les observations des savans, pour en former un faisceau qui

pût ébranler l'entêtement des routiniers ; jaloux de la gloire de ses rivaux plus que de la sienne propre, et plutôt heureux qu'orgueilleux de ses découvertes : c'était véritablement dans ce laboratoire que l'on travaillait au grand œuvre. [1]

J'ai vu de près plusieurs de ces savans, et je me suis toujours rappelé, avec un plaisir, un attendrissement auquel s'est mêlé depuis le sentiment le plus douloureux, une fête, vraiment intéressante, donnée chez Lavoisier. L'objet en était important sans doute; l'exécution en fut aussi gaie que variée. On y célébrait la révolution opérée dans la chimie par les nouvelles découvertes, ou, si l'on veut, le triomphe de la chimie pneumatique et l'adoption de la nomenclature moderne.

---

[1] C'est Lavoisier qui, le premier, a porté la méthode des mathématiciens dans les expériences. C'est dans son laboratoire qu'on a commencé à peser, avec la plus scrupuleuse exactitude, les substances sur lesquelles et dans lesquelles on opérait. C'est là enfin que ses collaborateurs ont pris cette détermination, qui seule devait opérer une grande révolution dans les sciences physiques, de ne considérer comme FAITS que les résultats que l'on pouvait déduire d'expériences exécutées avec cette rigoureuse exactitude.

Là, je vis rassemblé presque tout ce qu'il y avait de savans justement célèbres en France; et j'avoue que peu de réunions m'ont offert autant d'aménité, de véritable amabilité. Après différens jeux, qui animèrent la fête, et étonnèrent quelques-uns des convives, auxquels on fit échoir à une loterie de petits lots ayant des rapports au caractère ou au mérite des gagnans, et dont la distribution fut accompagnée de couplets, les enfans eurent leur spectacle : ce fut une lanterne magique, représentant les combats du *phlogistique* et de l'*oxigène* avec toutes leurs troupes scientifiques : ailleurs, cette petite représentation eût été assaisonnée d'épigrammes; ici, on put sourire sans crainte d'affecter les antagonistes, alors assez nombreux, de la nouvelle langue chimique.[1]

Là, je vis sourire Bailly, Dionis du Séjour, et toi, infortuné Lavoisier, toi à qui j'adressai, dans quelques vers, les vœux d'une épouse et ceux de l'amitié : nous souhaitions alors de te voir revivre dans

[1] Cette nomenclature est une des plus parfaites qui existent, sur-tout si l'on considère les langues, ainsi que l'a fait l'abbé de Condillac, comme de véritables méthodes analytiques.

tes enfans. Oh ! si j'avois connu ta future destinée, ma bouche eût repoussé ce souhait funeste : assez d'affections touchantes t'attachaient à la vie ; hélas ! sans être père, ta mort a fait assez d'orphelins.

Tel est je dirais presque le malheur des grandes réputations dans les sciences et les lettres, qu'elles effacent, aux yeux de la multitude, celle, aussi précieuse, des vertus privées. La postérité ne jugera Lavoisier que par ses découvertes : elle ignorera que c'est à lui que nous sommes en quelque sorte redevables de celles qui ont été faites par plusieurs autres savans ; elle ignorera que, regardant sa fortune comme le patrimoine de la science, on dut à cette utile destination, la construction des instrumens, des appareils très-coûteux, sans lesquels la chimie n'eût pas fait de si rapides progrès.

Lavoisier emporta à l'échafaud le souvenir du bien qu'il avait fait, et cette idée consolatrice dut diminuer le regret de ne pouvoir terminer un ouvrage utile aux hommes ; mais si la plupart des bienfaits restent ensevelis dans le cœur du bienfaiteur, quelquefois ils s'échappent de celui des obligés. Voici un fait que je garantis :

Lavoisier apprenant qu'un homme dont les travaux étaient utiles aux progrès des sciences se trouvait, par son peu de fortune, obligé de quitter cette carrière, le prend en particulier, et lui dit : « Je sais que les appointemens de votre place sont peu considérables, et peuvent vous forcer à chercher d'autres moyens d'existence ; veuillez accepter douze cents francs par an, jusqu'au moment où vous serez dans l'aisance : j'exige seulement le secret, et que vous regardiez cette petite rente comme un don fait aux sciences, et non à vous. » — Le bien est trop rare parmi les hommes, pour laisser de pareils traits dans l'oubli.

D'autres ont cherché dans une des places que Lavoisier occupa des prétextes pour le calomnier, comme si cette place avait été créée pour lui, et n'eût pas dû être occupée par d'autres s'il l'eût refusée. Quant à moi, quand je considère le digne emploi qu'il fit de son revenu, et le bien qui doit en résulter pour l'amélioration de tous les arts industriels et la prospérité de nos manufactures, je dis que jamais l'état ne plaça son argent à plus haut intérêt.

CHAPITRE LXXVI.

Découvertes.

Réputations greffées.

Dans les sciences, comme dans la littérature, il se glisse par-ci par-là des réputations qui ressemblent à ces généalogies fondées sur des titres illisibles. Les insoucians, et ce fut toujours le plus grand nombre, aimaient mieux y croire que de les vérifier.

Il y a cependant cette différence, que dans les lettres il suffit quelquefois de prôner les autres pour être prôné à son tour, tandis que dans les sciences il faut inventer, ou copier adroitement, pour se faire une réputation. Quoi qu'il en soit, tout est compensé, parce que les Parisiens se prêtent merveilleusement aux bonnes intentions des charlatans, en recevant avec défiance la découverte utile du savant modeste, et accueillant avec enthousiasme la contre-preuve de la même découverte, lorsqu'elle nous est apportée par un étran-

ger. Cette remarque a été mise à profit par les ambitieux les plus subalternes : presque tous les marchands d'orviétan, que je rencontre sur les quais, cherchent à donner du poids à leur éloquence par un baragouin qui impose une sorte de confiance à la multitude. On les croit d'autant plus, qu'on les entend moins. Les classes même les plus instruites sont susceptibles de cette espèce de prestige ; et c'est sans doute aussi d'après cette remarque que le fantasmagoriste *Robert* a cru devoir ajouter un *son* à son nom, persuadé que cette terminaison anglaise ajouterait un grand prix à ses expériences.[1]

Je ne m'amuserai pas à relever ici toutes les réputations greffées sur des découvertes faites par des hommes modestes ; la liste en serait trop longue : je ne citerai que deux ou trois faits importans. Demandez aux Parisiens à qui nous devons les machines à feu ? — Aux Anglais, s'écrieront-ils avec une sorte d'empressement qui tient de la stu-

---

[1] *Son*, en anglais, veut dire *fils ;* d'où il suit que *Robert-son* veut dire Robert-fils. Si l'on disait quelque chose au physicien, il répondrait avec raison pourquoi les Parisiens sont-ils faits comme cela ?

pidité ! — Aux Anglais ! Hé bien, les pompes à feu ne sont autre chose que la *nouvelle machine à élever les eaux*, que *Papin* fit à la fin du siècle dernier, et que l'on a facilement perfectionnée. Tout le monde peut s'en convaincre.

Il y a environ vingt ans qu'un savant italien vint en France publier, comme le fruit de ses observations, plusieurs expériences très-importantes, qui complétaient en quelque sorte la théorie de l'électricité. Il fut accueilli par les hommes les plus instruits ; et voilà que quelques années plus tard on découvre des Mémoires lus à l'académie de Pétersbourg en 1759, et imprimés dans cette ville en 1760, dans lesquels on retrouve toutes les observations et les expériences du physicien italien [1]. Si les savans eux-mêmes y sont pris, comment se fier aux réputations !

Enfin, qui nous assure que, sans le nom du comte de *Rumfort*, les soupes écono-

---

[1] Ce Mémoire est celui d'*Aepinus*, que Hauy a fait connaître. Cet ouvrage, rempli de faits, contient une excellente théorie de l'électricité, et explique plusieurs phénomènes dont Franklin ignorait même l'existence.

miques proposées il y a plus d'un siècle par Vauban, adoptées il y a quelques années par le curé de Sainte-Marguerite pour les pauvres de sa paroisse, eussent pris de nouveau faveur en France?

Ah! monsieur le comte de Rumfort, daignez nous renvoyer ainsi, sous votre adresse, nos plus utiles découvertes.[1]

CHAPITRE LXXVII.

Cours de Technologie.

Croirait-on qu'un cours qui a pour objet la description des arts et métiers, et, par une suite naturelle, leur perfectionnement, ne soit connu en France que depuis quelques années, et n'ait encore été lié à aucune institution publique?

C'est au Lycée-Républicain, le plus ancien établissement de ce genre, et le seul

[1] D'après ce que j'ai lu des ouvrages du comte de Rumfort, il paraît que c'est un philantrope très-éclairé : ces hommes-là sont aussi précieux pour l'humanité que les savans les plus recommandables par leurs découvertes, puisqu'ils travaillent à en répandre le fruit dans toutes les classes de la société.

peut-être qui, fondé quatre ans avant la révolution, ait traversé tous les orages politiques; c'est dans cette institution particulière qu'a été fait, il y a deux ans, le premier cours de technologie : il s'y continue avec succès; et je n'ai point été surpris de voir que les étrangers sur-tout apportaient la plus grande attention à ces leçons, et écoutaient avec un vif intérêt le développement des arts qui contribuent à la richesse industrielle des états. [1]

On sent que ce cours exige de la part du professeur une connaissance approfondie des sciences physiques et de la mécanique, ainsi qu'une grande habitude d'appliquer ces connaissances aux arts et métiers; il exige encore qu'il ait vu dans le plus grand détail les manufactures, fabriques et usines, et se soit familiarisé, en quelque sorte, avec les procédés manuels des ouvriers, afin de pouvoir tout décrire avec exactitude et clarté.

Répandre les connaissances, c'est en faire naître ou en développer de nouvelles; tel est l'effet naturel de la simple descrip-

---

[1] Ce cours est fait par le citoyen Hassenfratz, professeur à l'Ecole polytechnique.

tion des arts mécaniques : un avantage plus important, et plus généralement senti, c'est le perfectionnement de ces arts par le rapprochement et la comparaison des procédés différens employés dans les diverses manufactures des mêmes objets, et aussi par l'indication des méthodes qui, adoptées dans certaines fabrications, peuvent être transportées avec bénéfice dans d'autres. Ces cours d'ailleurs me paraissent offrir de nouveaux moyens de communication entre les théories et la pratique, entre le savant et le manufacturier, le laboratoire du chimiste et l'atelier du fabricant.

On m'a assuré que les Allemands avaient tenté d'introduire un cours semblable dans quelqu'une de leurs universités, mais que la difficulté de se procurer de bons professeurs avait fait renoncer au desir de les y fixer. On conçoit que des leçons de technologie ne peuvent être de quelque intérêt que dans un pays où le professeur et les élèves peuvent avoir sans cesse sous les yeux la plupart des arts et métiers qu'on y décrit : aussi est-ce pour augmenter cet intérêt, que les leçons du Lycée sont entrecoupées par des visites dans les fabriques et usines qui offrent des procédés curieux ;

et, je le répète, les étrangers ne manquent jamais ces visites instructives.

Je demanderai maintenant si de pareilles leçons, faites avec tous les dessins, les machines et les expériences qui concourent à leur développement, ne sont pas plus utiles que des cours d'histoire ou de législation ; et ici je cite de préférence ces derniers, parce que les professeurs de ces sciences ne pouvant les faire que sur les livres les plus connus, il suit de là que chaque personne, en compulsant un certain nombre d'ouvrages, ou un bon abrégé d'histoire universelle et de science législative, peut se dispenser de suivre ces cours, ou même les faire isolément avec plus de fruit, étant libre de s'arrêter pour méditer les passages qui lui paraissent obscurs, et sur lesquels le professeur ne croit pas toujours utile de fixer l'attention de ses auditeurs.

Que si l'on me dit que certains professeurs ont l'art d'orner leurs leçons d'hypothèses brillantes, d'apperçus neufs, de doutes ingénieux ; je répondrai que le premier caractère de l'histoire doit être la vérité, et que la surcharger de ces prétendus ornemens, c'est risquer d'étouffer les

faits principaux. Je répondrai enfin qu'un commentaire et des dissertations sur *Tacite* ne vaudront jamais *Tacite* même.

Les sciences et les arts appuyés sur des faits qui ont besoin de démonstrations et d'expériences sont les seuls qui, rigoureusement, devraient être professés ; et c'est sous ce point de vue qu'un cours de technologie est utile : c'est sous ce point de vue qu'une chaire d'arts et métiers me paraît indispensable à établir près du *Musée des Arts mécaniques ;* mais, comme ce que j'aurais à dire pour appuyer cette opinion pourrait rentrer, à quelques égards, dans les développemens que j'ai présentés dans le chapitre où j'ai appelé de tous mes desirs l'ouverture de ce Musée, je me bornerai ici à renouveler le vœu tant de fois exprimé de voir enfin créer un ministre spécial pour l'agriculture, l'industrie et le commerce, persuadé que ces trois sources de la richesse nationale ont bien droit, par leur importance, d'occuper toutes les pensées d'un seul homme.

CHAPITRE LXXVIII.

Mon dernier Chapitre.

Post-Face.

« Oh ! ce sera ici mon dernier chapitre, » me suis-je dit plusieurs fois en traçant les observations que faisaient naître les ridicules, les usages, les vices qui frappaient incessamment mes regards. « Oui, ce sera mon dernier chapitre. » Cependant de nouveaux objets venant encore réclamer mon attention, enflammer mon imagination, j'ajoutais quelques traits à mon esquisse : le chapitre qui devait être le dernier se rangeait avec les autres, et j'éprouvais ainsi le besoin sans cesse renaissant de compléter, en quelque sorte, la galerie pittoresque qu'offre Paris à la fin du dix-huitième siècle.

On aura sans doute observé qu'il était entré dans mon plan de peindre principalement les habitudes nouvelles, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, les traits les plus saillans de la physionomie morale et phy-

sique de la capitale, en choisissant de préférence ceux de ces traits qui contrastent d'une manière plus piquante avec la situation de Paris il y a dix à douze ans; cependant ce cadre, qui au premier aspect me semblait resserré, s'est agrandi à mes regards, lorsque j'ai envisagé dans ses détails le grand nombre d'objets qui devaient naturellement s'y placer : j'avoue même que je quitterais la plume avec regret, si je n'observais que quelques-uns des sujets qui se présentent encore à mon esquisse ont été traités avec une certaine étendue par différens écrivains, et que les autres demanderaient des volumes, et non des chapitres. En effet, sans cette observation, aurais-je omis dans l'esquisse de nos vices cette foule de sentines du crime et du désespoir, qu'on appelle des maisons de jeux; et le spectacle sans cesse renouvelé, et toujours affligeant, de ces mendians valides et invalides qui semblent, en nous tendant la main, accuser l'autorité; et ces filoux, à tournure élégante, qui infestent les avenues de nos théâtres, nous suivent presque publiquement, et toujours les mains dans nos poches, jusque dans l'intérieur des spectacles; et le scandale pro-

duit par l'abus du divorce, lequel accroît d'une manière effrayante le nombre des orphelins élevés dans cet hospice qui fixa jadis l'active charité du vertueux Vincent de Paule; et le désordre qui résulte du mépris de l'autorité paternelle, mépris qui, en relâchant les liens des familles, menace d'anéantir ceux de la société; et...? Mais que de sujets se présenteraient encore! heureux si, au moment où ce livre paraîtra, le nombre en est diminué[1]! heureux si dans quelques années, en parcourant mon ouvrage, et comparant ce qui fut à l'époque où j'écrivis et ce qui sera alors, je puis douter quelque temps de ma propre véracité!

Au surplus, si, en terminant cette galerie historique et morale, j'éprouve le regret de n'avoir pas fait passer dans mon esquisse cette foule de sensations différentes que faisaient naître en moi des sujets si variés, j'ai du moins la satisfaction d'arriver au terme de mon travail sans avoir perdu un instant de vue la pensée qui me dominait en formant le plan de cet

[1] On a vu, dans le premier chapitre, que cet ouvrage a été terminé en vendémiaire de l'an 8.

ouvrage. L'amour de la vérité, la défense des mœurs et du goût; voilà les grands objets qui étaient présens à mon esprit, soit lorsque je traçais le chapitre le plus futile en apparence, soit lorsque, plus hardi, j'osais émettre une opinion qui s'écartait de l'opinion commune sur l'éducation, les arts et l'industrie. Si quelquefois, pour donner plus de vie à mes tableaux, j'ai emprunté le mouvement, l'action dramatique; si, pour varier les formes du discours, j'ai fait agir et parler des personnages dont les analogues doivent exister dans le monde, je déclare que ce n'est jamais un individu isolé que j'ai cherché à peindre, mais un *caractère* que chacun peut rencontrer dans sa société, avec des modifications. Loin de moi toute personnalité! loin de moi sur-tout la marche tortueuse de ces écrivains qui osent tout imprimer, excepté le nom de celui qu'ils signalent avec malignité! Non, quand j'ai cité ou peint une personne existante, je l'ai nommée avec franchise. Si l'imagination du lecteur va plus loin que la mienne, ce ne sera pas ma faute; mais cette déclaration doit suffire pour l'empêcher de calomnier mes intentions. Enfin

dans cet ouvrage, comme dans tous ceux qui sont sortis de ma plume, je n'ai jamais séparé les jouissances qui naissent des travaux du littérateur de celles que l'homme de bien puise dans son cœur.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES.

Fin de la Table.

1·10

